
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Le Mouvement littéraire

1909

DU MÊME AUTEUR

Le Mouvement littéraire — 1904.
Préface de M. Paul Hervieu, de l'Académie française.

Le Mouvement littéraire — 1905.
Préface de M. Henry Roujon, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Mouvement littéraire — 1906.
Préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française.

Le Mouvement littéraire — 1907.

Le Mouvement littéraire — 1908.
Préface de M. Anatole France, de l'Académie française.

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1909 —

Préface de M. Marcel PRÉVOST, de l'Académie Française



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1910





IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

5 exemplaires sur papier du Japon.

5 exemplaires sur papier de Hollande.

PRÉFACE

Le poète sentencieux qui a proclamé la facilité de la critique par rapport à la difficulté de l'art a rendu un bien mauvais service à l'art et à la critique, et cela sans qu'il y eût de sa faute. Il proférait un paisible truisme : qu'il est malaisé de mettre sur pied une œuvre même médiocre, tandis que rien n'est plus aisé que de dire, même d'une œuvre excellente : « Cela ne vaut rien ! » On a traduit son vers par une hardie contre-vérité, savoir : « que d'exprimer un parfait jugement d'art sur une œuvre est plus facile que de créer une parfaite œuvre d'art. » Contre-vé-

rité, et absurdité. Un parfait jugement d'art, parfaitement exprimé, est une parfaite œuvre d'art : il y a donc équivalence de mérite artistique entre le créateur et le critique. Mais, psychologiquement, il est beaucoup plus difficile d'être, à valeur artistique égale, un bon critique qu'un bon poète, ou un bon romancier, ou un bon dramaturge.

Pourquoi ?

Parce que le caractère d'un poète, d'un dramaturge ou d'un romancier, qui certes influe sur la valeur morale de son œuvre, n'est presque en aucun cas un élément de sa valeur artistique. Atrabilaire, envieux, querelleur, l'auteur doué utilise dans son œuvre jusqu'à ses défauts, jusqu'à ses vices. Il y a des œuvres méchantes qui sont des œuvres d'artiste, au sens où Flaubert l'entendait. On fréquente avec plaisir et avec profit des livres dont on ne saluerait pas les auteurs. D'un confrère méprisé, on peut goûter le talent.

Il n'en va pas de même pour le critique. Ses vices de cœur ne l'empêcheront pas de

présenter littérairement, avec le maximum d'art, ses jugements sur l'œuvre d'autrui : mais ils l'empêcheront à coup sûr d'être un juge de sang-froid, un juge impartial, un juge honnête. Et cela a tout de même de l'importance pour la valeur intégrale de la critique qu'il signera... Bien mieux : un fort galant homme, s'il est seulement un peu trop passionné, avec des idées nettes et ardentes en politique ou en littérature, sera conduit à prononcer des arrêts dont tous les lecteurs de simple bon sens s'étonneront... Cela, principalement, quand il s'agit des contemporains. Pour les morts, surtout pour ceux qui ont la prévoyance de mourir longtemps avant la naissance du critique, l'impartialité est mieux assurée.

Les œuvres des critiques les plus illustres fourmillent, là-dessus, d'exemples éclatants. Sainte-Beuve, admirable et sincère arbitre des écrivains du XVIII[e] siècle, a écrit sur Balzac des lignes franchement ridicules. Dans un article moins célèbre, il préfère nettement à Leconte de Lisle le poète Callemart

de Lafayette... Un autre critique, mort récemment, et, qui, lui, était un cœur loyal et une bouche véridique, a donné sur Maupassant à ses débuts une page dont ce qu'on peut dire de moins sévère, c'est qu'il n'y avait rien compris, ni rien prévu.

⁂

Ces quelques réflexions vont servir de préface à un volume de critiques sur des contemporains. C'est assez exprimer l'estime où je tiens l'auteur du volume.

Il est averti, il est équitable; mais il apporte dans ses fonctions de commentateur un parfait sang-froid, une impartialité non feinte, avec un respect réel de l'effort... Qui sait le lire distinguera fort bien que tel livre dont il nous parle est excellent, tel autre médiocre; mais le signataire de l'ouvrage médiocre, en parcourant l'article qui lui est consacré, s'il ne se juge pas encouragé (ce qui est inutile) ne se sent pas non plus molesté. Glaser ne croit pas que la politesse soit un

défaut, même chez un critique, et que l'on accroisse la valeur littéraire de ses jugements en leur donnant une forme injurieuse... Ajoutez qu'il aime les lettres dans le sens complet du mot, c'est-à-dire qu'il aime leur éclat et leur prospérité ; qu'il se réjouit visiblement quand il rencontre un bel ouvrage d'un écrivain peu connu ; enfin, selon l'heureuse expression des Goncourt, qu'il substitue volontiers, à la stérile critique des laideurs, « la féconde critique des beautés... »

Voilà des qualités d'honnête homme et d'esprit équilibré tout à fait indispensables pour faire de bonne critique. J'ajoute que Glaser, annaliste de presque tout ce qui s'écrit, possède le don très rare de *raconter* admirablement les livres. Il a pour cela un tour de main extrêmement curieux et rare. Il le sait, et se complaît à condenser en quelques lignes alertes et substantielles les intrigues romanesques les plus copieuses, voire les plus confuses. Et cette qualité irait presque, chez lui, jusqu'à l'excès : il lui arrive, dans sa glose, de composer un sujet mieux

que l'auteur, ce qui nous vaut, à lire le volume original, une certaine déception.

Mais le rôle du bon critique n'est-il pas surtout de « faire lire? » Non pas par un appel brutal, à la façon des réclames de librairie, mais par une suggestion raisonnée? Monter jalousement la garde contre l'entrée en scène des naissantes renommées, quel étrange programme de vie littéraire! C'est cependant, dirait-on, celui de beaucoup de critiques... Il est heureux pour les débutants que des annalistes plus généreux, tels que Glaser, marquent leur joie sans réserve à saluer les talents nouveaux.

Marcel Prévost.

JANVIER

LES ROMANS

HENRI PAGAT

La Colère.

Les romans qui, d'ordinaire, craignent le voisinage des rouges gaufrures et des coins dorés n'ont point chômé pendant ces jours de fête. Voici d'abord, un aimable livre de M. Henri Pagat : *la Colère*. C'est une histoire écrite sans l'ombre de prétention par un romancier qui n'a pas eu d'autre ambition que d'intéresser et d'amuser son lecteur, en lui rappelant que la colère est un défaut détestable et parfois fort dangereux. Saine et facile moralité d'un roman aimable et facile. Faut-il ajouter que ces épithètes ont une valeur tout à fait

laudative et que je préfère infiniment ce roman à tant d'autres productions de nos abstracteurs de quintessence devant lesquels on se pâme mais qu'on ne lit pas. On lira le roman de M. Pagat, on s'intéressera au récit de l'étonnante aventure vécue par l'excellent, mais si coléreux M. Bouscabès, amené par la rancune d'une méchante cuisinière jusque sur les bancs de la Cour d'assises et sauvé par un aimable et savant jeune homme épris de sa gentille fille. Toute cette histoire est racontée avec beaucoup d'esprit, de verve, d'émotion, et très habilement conduite jusqu'au touchant dénouement.

TRISTAN BERNARD

Les Veillées du chauffeur.

Vers la fin de l'an passé, j'eus l'occasion de décerner à notre ami Tristan Bernard un prix tout à fait inattendu, celui d'activité ; on sait, en effet, que ce délicieux écrivain s'est fait à lui-même la plus déplorable et la plus tenace réputation de nonchalance et de paresse. Pour mérité qu'il fût, ce prix avait surtout la valeur d'un encouragement, et c'est bien ainsi que Tristan Bernard l'a compris, car voici qu'il nous apporte pour nos étrennes — avec deux semaines à peine de retard — un nouveau régal tout à fait savoureux.

C'est un volume intitulé *les Veillées du chauffeur* et dans lequel il a groupé une cinquantaine de nouvelles qui sont du Tristan Bernard de derrière les fagots, et qui m'ont fait passer, pour mon compte, quelques heures infiniment agréables.

Il n'est pas une de ces courtes histoires qui ne contienne sur la vie et les mœurs des automobilistes quelques-unes de ces observations si justes, si pénétrantes, si simples, qui font dire aux lecteurs de Tristan Bernard : « Comme c'est vrai... Je me suis maintes fois fait cette réflexion. » Et c'est exact, on s'est dit la plupart de ces choses, on s'est fait la plupart de ces remarques, mais sous la plume de Tristan Bernard, elles prennent un relief, une force comique extraordinaires. Il y a là des silhouettes inénarrables : celle de l'invité du chauffeur est une merveille, et le parrallèle du mécanicien d'aujourd'hui et de la nourrice d'autrefois est une chose vraiment étourdissante. Livre exquis, en somme, et dont nous devons savoir gré à la fée automobile, devenue protectrice de la littérature humoristique.

MAURICE STRAUSS

La Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde.

En un livre étrange, inégal, puissant, M. Mau-

rice Strauss nous conte *la Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde.*

Cette formidable histoire de guerres, de passions et de crimes est assez bien connue, et il semble difficile d'en renouveler l'intérêt après tant d'évocations et tant de récits. M. Maurice Strauss est cependant parvenu à nous tracer de tant de scènes populaires un tableau qui apparaît souvent inédit, à force — si j'ose dire — de couleur locale. On a une impression moyenageuse dès la couverture de son livre parée de lettres étranges, parfois à peine lisibles, d'enluminures, d'images naïves encadrées de gemmes et de pierres. Et cette impression ne se dément pas pendant tout le cours du livre : la solennité des funérailles de Clotaire, le mariage de Chilpéric et de Galswinde, l'assassinat de cette dernière par Frédégonde, la mise à mort du roi des Francs, de l'archevêque Prétextat et le supplice de Brunehaut. Toutes ces choses qu'Augustin Thierry évoqua, si magnifiquement, M. Maurice Strauss nous les conte en une langue singulière, volontairement rocailleuse et rude, souvent très belle. Elle est fort moderne aussi, et c'est même une des étrangetés de ce livre, que ce style et cette pensée d'aujourd'hui, sinon de demain, appliqués à l'évocation de ces drames d'avant-hier, que l'auteur a semée avec une érudition généreuse de termes souvent un peu obscurs pour nos ignorances. Ainsi, nous y apprenons quelque part que certain « Aurige était bien astiqué », rapproche-

ment de mots qui ne laisse pas d'être original. Je le répète, d'ailleurs : avec toutes ses singularités, l'œuvre témoigne tout à la fois d'un remarquable talent et d'une belle érudition.

C. NISSON

Le Cadet.

Le Cadet, est un roman d'une forte et saine inspiration et qui fait penser ; « roman utile » où l'auteur a voulu, sans parti pris, d'une façon large, humaine et moderne, soutenir dans ce qu'elle a d'utile et de nécessaire la thèse du traditionnalisme, exalter l'amour du nom, l'attachement au sol ancestral, la défense de la famille gardienne d'un dépôt matériel et moral qu'elle a reçu du passé et qu'elle doit transmettre à l'avenir. Sans être un contempteur du temps présent, on a le droit d'estimer que jamais plus qu'aujourd'hui ces idées n'eurent besoin d'être défendues. Il n'est point nécessaire pour les soutenir d'être un esprit rétrograde, et « le Cadet », le héros de M. Nisson, si passionnément attaché à la défense du domaine familial, ne craint pas d'employer des moyens très modernes pour accomplir sa mission. L'inspiration du roman de M. Nisson m'apparaît donc tout à fait louable ; quant à son exécution, elle est des plus remarquables, et son roman en soi est un

livre vraiment captivant dont l'intérêt, pas un instant, ne faiblit ; il est écrit dans une langue excellente et conduit avec beaucoup d'art et d'habileté.

ANDRÉ GODARD

Vers plus de joie.

Les bons conseils que nous prodiguent les écrivains épris de saines traditions et de noble idéalisme ne seront point perdus ; si l'on en croit M. André Godard, nous allons *Vers plus de joie,* et son roman de l'année 1995 semble présager que dans un peu moins d'un siècle notre humanité se sera sensiblement amendée. La peinture que nous en fait le romancier est d'une fraîcheur, d'une grâce charmantes ; les gens de ce temps — en somme si près de nous — ont en amour, en philosophie, en politique, en religion, de nobles et belles idées, et vraiment ils forment, avec les deux sinistres survivants de l'an 1910 que l'auteur a laissés parmi eux, le plus heureux contraste. Tout cela serait délicieux et nous devrions regretter d'être nés trop tôt s'il n'y avait pas pour troubler la fête ce diable de péril jaune qui devient, au dénouement du roman, une terrible réalité. En somme, ce livre, peut-être un peu sévère pour le présent et un peu indulgent pour l'avenir, est ori-

ginal, intéressant, et sa confiance dans notre amélioration n'est point pour nous déplaire.

FRÉDÉRIC BERTHOLD

L'Invincible.

J'ai eu plusieurs fois, en ces dernières années, l'occasion de prononcer le nom de Frédéric Berthold : c'est un romancier doué de qualités intéressantes et qui cultive avec beaucoup de goût le roman psychologique. *Mirage d'amour* notamment était un « cas » ingénieusement posé et développé. Avec *l'Invincible*, Frédéric Berthold aborde un genre tout différent, celui du roman historique, lequel n'est point sans péril, car le roman y joue d'assez mauvais tours à l'histoire, et le lecteur non averti peut parfois attribuer à l'ignorance de l'historien des déformations imposées par l'imagination du romancier ; c'est un écueil que Frédéric Berthold a fort ingénieusement esquivé, car son évocation des temps presque légendaires du khalifat de Cordoue apparaît très exacte et vivante ; et puis, comme cela se passe en l'an 331 de l'Hégire, c'est-à-dire en l'an 953 de notre ère, il y a bien près de mille ans, il se trouvera, je crois, peu de gens capables de contester les détails de cette évocation : ils auraient tort, car elle est d'une couleur et d'une vie intenses. Dans ce cadre bruyant et brillant.

un drame palpitant se déroule : c'est l'histoire du grand ministre Al-Mansoûr (l'invincible), héros politique et guerrier, doué de toutes les qualités intellectuelles, de toutes les séductions physiques et qui les employa avec une indomptable énergie à la réalisation de ses magnifiques ambitions jusqu'au jour où l'amour ayant pris possession de lui renversa, comme un château de cartes, tous ses splendides projets et vainquit « l'invincible », et ainsi, par là, l'histoire d'Al-Mansoûr cesse d'être moyenageuse pour devenir moderne, ou plutôt éternelle.

GASTON DERYS

Cruelle Tendresse.

Cruelle Tendresse, le roman de M. Gaston Derys, est un livre sur la jalousie, et il faut louer le délicat romancier d'avoir eu le courage de dire leur fait aux jaloux, au risque de s'aliéner la sympathie de quelques femmes passionnées. Oui, cette tendresse jalouse est une tendresse cruelle, odieuse, et pour invraisemblable qu'elle paraisse, rien n'est plus vrai que l'aventure de Berte Thuron, laquelle par sa jalousie exaspère son mari, le pousse à la trahison, et très gentiment le fait mourir, puis, non contente de son crime, prend bien vite un amant, toujours par amour de sa victime et par

jalousie. « Berte aimait Maurice. Et Berte avait hâté la mort de Maurice, parce qu'elle l'aimait et qu'elle était jalouse. Et Berte avait pris un amant quelques mois après avoir tué Maurice, parce qu'elle l'aimait et qu'elle était jalouse. » Tel est l'épilogue du livre rédigé par M. Gaston Derys lui-même : il le fait admettre au cours d'un roman très bien conçu, très émouvant, où, pour une fois, un romancier traite la jalousie comme elle le mérite, c'est-à-dire comme une vilaine et terrible maladie.

J.-H. ROSNY Aîné

Marthe Baraquin.

Les divorces littéraires continuent : après celui de Paul et Victor Margueritte, voici que se manifeste celui des Rosny par l'apparition d'une œuvre nouvelle, *Marthe Baraquin,* que publie M. « J.-H. Rosny aîné » ; et, par une coïncidence curieuse, M. J.-H. Rosny aîné aborde dans cette œuvre le douloureux et pénible sujet avec lequel M. Victor Margueritte inaugura son célibat littéraire, si j'ose dire, dans sa douloureuse et brutale *Prostituée.* L'histoire de *Marthe Baraquin,* c'est, une fois encore, le drame de la femme endolorie, avilie et flétrie par le mâle amoureux, cruel, hypocrite et lâche ; avec des alternatives de douceur et de désespoir, cette belle fille à la chevelure d'or, aux

lèvres rouges, reste, pendant tout le cours de ce roman, la victime du désir masculin, souvent brutal et ignoble, parfois égoïste seulement — mais tout cela finit assez bien, car un homme se trouve enfin qui n'en veut pas faire seulement un jouet douloureux, mais une compagne et une amie, et le mâle terrible de ses débuts, le mâle odieux et exploiteur, qui vient encore pour troubler cette suprême idylle, reçoit le juste châtiment de ses forfaits : il est tué par sa victime.

Tout cela est très dramatique, un peu trop peut-être, et il y a là une formidable abondance d'émotions fortes, et puis on sent un peu trop que M. J.-H. Rosny a voulu prouver quelque chose et plaider une cause, celle si douloureuse des femmes isolées ; rendons-lui, comme il le demande, cette justice que « s'il n'a pas redouté les scènes abominables, il a mis le plus grand soin à bannir tout appel direct ou indirect à la sensualité. »

GASTON AUVARD

Désemparée.

Bien en retard, maintenant, je signale le roman que M. Gaston Auvard a publié sous le titre : *Désemparée*, et qui a, d'ailleurs, brillamment fait son chemin dans le monde ; il m'est agréable, ayant laissé passer l'occasion de le saluer lors de son ap-

parition, de pouvoir aujourd'hui constater son heureuse fortune et dire combien elle est méritée. C'est une œuvre très émouvante, écrite dans une langue sobre et concise, où le drame éternel de la passion et du devoir, de l'amour et de la foi, est évoqué au cours d'une dramatique et palpitante aventure dont l'héroïne, Valentine Duvergier, une belle figure de femme croyante et passionnée, nous offre le spectacle rare, et un peu étonnant dans notre temps, d'un sublime et volontaire renoncement.

HISTOIRE, POÉSIE, DIVERS

ALFRED CROISET

Les Démocraties antiques.

M. Alfred Croiset étudie *les Démocraties antiques*. C'est un livre de vaste pensée et d'érudition profonde, c'est aussi une œuvre de séduction délicate et prenante, car elle nous promène à travers la vie, les mœurs, les grandioses et charmants souvenirs d'Athènes, sous la conduite d'un guide plein de goût, d'éloquence et de sagesse, qui est non seulement par sa science mais aussi par les qualités de son esprit, le représentant autorisé de l'hellénisme au milieu d'un temps qui n'a, hélas ! plus grand'chose d'attique.

Et l'auteur, après nous avoir expliqué qu'il était allé chercher à Athènes le tableau le plus complet

et le plus parfait de la démocratie, puisque c'est là, et là seulement, que son « évolution s'est faite spontanément, sans intervention du dehors, et s'est poursuivie jusqu'à son terme naturel », nous prévient qu'on ne trouvera dans son livre ni « une apologie de la démocratie en général, ni une attaque contre ses principes ; il ne fait pas de théorie abstraite, il étudie des faits, essaie d'éviter les jugements généraux et absolus ». Cette conscience, cette réserve, on les retrouve dans tous les chapitres du livre, où l'auteur nous fait connaître en des pages charmantes et vivantes l'évolution politique d'Athènes, sa constitution démocratique, l'esprit et les mœurs de la démocratie athénienne, les actes et les résultats ; puis, en des pages plus rapides, mais non moins nourries de faits, les diverses démocraties grecques, celle de Carthage et celle de Rome.

On les retrouve aussi dans la magistrale conclusion où M. A. Croiset, sans dissimuler sa tendresse profonde pour cette forme de gouvernement qui correspond à un idéal très noble, concède sagement que « nous voyons les démocraties présenter, en somme, les qualités et les défauts naturels propres aux races qui ont adopté ce gouvernement, » et que, les leçons de la sagesse antique étant toujours à méditer « il est raisonnable de se rendre compte que combattre l'existence de la démocratie, là où les circonstances l'ont rendue inévitable, est une chimère, chercher à l'éclairer et à la corriger

de ses défauts est le devoir de tout homme qui pense et qui a le sentiment de sa tâche sociale. » Et, enfin, dernière leçon que les Français du vingtième siècle feront bien de méditer plus sérieusement encore que toutes les autres : « L'ordre étant le besoin vital des sociétés, si les lois ne suffisent pas à réprimer l'anarchie, la tyrannie survient nécessairement. La démocratie n'a pas d'ennemi plus redoutable que la démagogie. »

PRIMI VISCONTI

Mémoires sur la Cour de Louis XIV.

Traduction par Jean Lemoine.

D'Athènes nous rentrons à Paris et de Solon nous arrivons à Louis XIV, avec les très curieux et très savoureux *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*, de Primi Visconti, dont M. Jean Lemoine publie la traduction. En une introduction tout à fait intéressante, il nous fait le portrait de son auteur qui fut un homme bien singulier et fort discuté ; pour Saint-Simon c'était un « italien subalterne, théâtin renié, homme à tout faire, avec de l'esprit et de l'argent » ; d'autres, dont le Roi Soleil, furent plus indulgents pour lui ; il ressort assez clairement de l'histoire de sa vie que les scrupules ne l'encombrèrent point outre mesure, que sa science fut assez discutable, mais qu'il eut de très remarquables qualités d'esprit et

sut se mêler, le plus ingénieusement du monde, à la Cour de Louis XIV, et cela suffit à donner à ses mémoires une valeur historique de premier ordre ; j'ajoute qu'ils sont tout à fait amusants, remplis d'anecdotes peu connues et que, notamment, la troublante et romanesque histoire des poisons s'y éclaire d'un jour tout à fait nouveau.

GUSTAVE CLÉMENT-SIMON

La Comtesse de Valon.

Beaucoup plus près de nous, en un temps qu'on ne peut évoquer sans un serrement de cœur, celui de l'année terrible, voici *la Comtesse de Valon*, « Apollonie de La Rochelambert », « souvenirs de sa vie, sa famille, ses amis, ses correspondants », racontés par M. Gustave Clément-Simon en un volume dans la préface duquel l'auteur nous présente son héroïne, être de sélection par excellence. « La nature physique, l'intelligence, les manières, les goûts n'eurent jamais chez elle rien de banal ; au contraire, toutes ses qualités étaient marquées d'un cachet de haute distinction et de grâce exquise. L'action du milieu social ne la touchait nulle part. L'actualité ne l'a pas gouvernée ; c'était une femme d'autrefois, plus qu'une femme d'aujourd'hui. » L'étude de cette personnalité d'élite mêlée si intimement à l'histoire du second Empire et sur-

tout à celle de la guerre de 70, où ses amitiés allemandes lui permirent de rendre à sa patrie de si beaux et si émouvants services, présente, on le conçoit, un vif et poignant intérêt.

GUSTAVE SCHLUMBERGER

Le Journal de route du capitaine Robinaux (1803-1832).

Lettres du commandant Coudreux à son frère (1804-1815).

Longtemps encore les soldats de Napoléon défrayeront la chronique et l'histoire ; longtemps encore nous vibrerons au récit de leurs exploits et nous aurons beau faire les fanfarons du pacifisme, nous serons toujours empoignés par le spectacle de leur héroïsme. Même, notre goût pour ces récits de bataille, de vaillance et de mitraille, ne fut jamais si vif, et, après avoir dévoré les récits et les mémoires des maréchaux et des généraux, nous nous jetons sur les moindres notes des plus humbles officiers ; et nous avons raison, car ces notes présentent souvent un merveilleux intérêt et nous révèlent des figures tout à fait admirables. Telles celles que M. Gustave Schlumberger, dont on connaît les beaux travaux sur les « soldats de Napoléon », vient d'exhumer en deux volumes *le Jour-*

nal de route du capitaine Robinaux (1803-1832) et *Lettres du commandant Coudreux à son frère (1804-1815).*

Vraiment il méritait de sortir de l'oubli, ce commandant Coudreux, qui représente d'une « manière extrêmement frappante, le type le plus brillant de l'officier du premier Empire ; brave à l'excès, racontant comme la chose la plus simple du monde, ses plus graves blessures ; amoureux fou de son métier, de son pays ; hardi, énergique à un degré rare ; avec cela, insouciant, plein d'une gaieté vraiment française ; adorant les femmes et le plaisir ; puis, en même temps, esprit sérieux et réfléchi, écrivant ses lettres en un très bon style. » Ces lettres, elles sont d'un intérêt passionnant et nous font suivre en des étapes ardentes la belle carrière qui conduisit le commandant Coudreux de Fontainebleau en Prusse, puis en Pologne, à Smolensk, à la Moskova, à Krasnoë. C'est pour l'histoire de l'épopée un document tout à fait précieux et vivant.

Bien belle figure aussi, plus curieuse peut-être encore, celle de ce capitaine Robinaux dont M. Schlumberger nous restitue « le journal de route. » Robinaux, ce fut le soldat paysan ; son récit de guerre, présenté en trois modestes cahiers noués d'une humble cordelette, est écrit dans un style fort ordinaire sans aucun mérite littéraire, aucune qualité brillante ; humble et touchant journal de route d'un paysan de France, qui marcha tout droit devant lui à la suite de ses chefs, con-

tent, résigné, ne murmurant jamais, notant chaque soir exactement chaque combat, chaque fait important, se battant héroïquement à Lützen, Bautzen, à Leipzig où il manque de se noyer, à Hanau, dans vingt endroits encore. Son naïf récit, par la force même des choses, prend presque l'allure d'une épopée. C'est le type du vrai fantassin de Napoléon, résolu à suivre jusqu'au bout du monde à travers tous les périls, son Empereur adoré.

GÉNÉRAL GRIOIS

Mémoires (1792-1822).

Les soldats de l'épopée continuent leurs confidences. Voici le premier volume des *Mémoires du général Griois* (1792-1822), publiés par son petit-neveu. M. Arthur Chuquet, qui s'est chargé de présenter et d'annoter cet ouvrage, nous dit dans son introduction que lorsqu'il eut entre les mains le manuscrit de ces Mémoires, il ne connaissait Griois que par une lettre de Paul-Louis Courier; l'aveu de cet historien éminent me met à l'aise pour confesser que j'ignorais tout à fait le nom et les aventures de ce soldat qui combattit sous Dugommier, qui fut à Marengo, à Lagonegro et participa à l'expédition de Russie avec laquelle se termine le premier volume de ses mémoires. Son existence militaire fut, on le voit, assez bien remplie ; il la raconte en des récits que leur sim-

plicité, leur franchise, rendent tout à fait palpitants; il avoue très simplement son impitoyable égoïsme durant la retraite de Russie et « la dégradation morale où l'avait conduit la misère; il écrit sans apprêt ni prétention; si son style a des négligences et des répétitions, il a de la netteté, de la précision, de la fraîcheur »; il raconte avec beaucoup de verve et de franchise ses aventures d'amour et de jeu qui furent très nombreuses et parfois un peu vives, sans pourtant l'empêcher d'être un bon soldat, un excellent colonel qui « connaît les moindres détails de son métier, n'ignore pas une seule des manœuvres d'artillerie et de cavalerie »; figure très intéressante et qui mérite une belle place dans la prodigieuse galerie des acteurs de l'épopée.

ANDRÉ BEAUNIER

« Pour la défense française »
Contre la réforme de l'orthographe.

Il est toujours beau de défendre une femme attaquée, et l'homme qui pour elle descend dans l'arène apparaît généralement comme un héros très sympathique, mais quel n'est point son triomphe lorsque la femme qu'il défend est la plus belle, la plus noble qui soit, parée de toutes les grâces, entre toutes charmante et vénérable!

Telle est l'heureuse fortune qui attend M. André Beaunier dans la croisade qu'il a entreprise pour sauver cette belle dame qui s'appelle la Langue française. On médite contre la pauvre les plus noirs desseins ; si, malgré l'évidence, vous en doutez, lisez cette brochure publiée par M. Beaunier : « Pour la défense française » — *Contre la réforme de l'orthographe* — vous verrez où nous en sommes et combien le danger est menaçant ; en ce moment même, une foule de barbares préparent contre elle l'assaut final, d'autant plus terrible qu'il est plus sournois. Ces agresseurs nocturnes ne sont point — vous ne le voudriez pas — des littérateurs ; non, ce sont des députés, des sénateurs, des ministres qui, prenant paisiblement la place de l'Académie, trop réactionnaire, se sont arrogé le droit de décréter, après tant d'autres révolutions, la révolution littéraire, aussi périlleuse qu'aucune autre.

En réformant, comme ils disent, l'orthographe, ils défigureront, ils aviliront la langue, et devant leur sinistre projet on comprend l'émoi des écrivains, de ces gens « dont c'est la joie et l'honneur d'assembler les mots avec goût, de les aimer, de jouer avec eux », on partage la généreuse indignation de M. André Beaunier, on est prêt, avec lui, à prendre les choses au sérieux et même au tragique.

Peut-être estimera-t-on que dans son désir de ruiner la funeste entreprise, M. André Beaunier a

un peu cruellement égratigné certains de ses promoteurs et beaucoup parlé de leurs opinions politiques... Il a fait, en tout cas, de bonne besogne en poussant avec beaucoup de force et d'éloquence le cri d'alarme et en appelant à l'aide pour la langue française tous les hommes de bonne volonté, qu'on doit bien trouver un peu dans tous les partis.

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

Assemblée de Notables.

M. le comte Robert de Montesquiou poursuit la publication de ses essais en prose, en un volume qu'il appelle : *Assemblée de Notables*. Ce titre, qui est joli et dont on se demande s'il est ironique ou solennel, se détache en noir sur une robe violette, mais d'un violet si accusé que la plus modeste et la plus timide des couleurs y devient presque agressive et violente. Vous ne trouverez cependant point de violence dans le livre de M. Robert de Montesquiou, il égratigne parfois — souvent — d'une griffe acérée, et telles femmes de lettres admises par lui à l'assemblée de notables y reçoivent un accueil assez piquant, mais l'épigramme reste toujours mesurée, et M. Robert de Montesquiou qui, sans nul doute, a des convictions et ressent des colères, garde toujours pour les exprimer je ne sais quelle aristocratique nonchalance. Au reste, j'ai retrouvé dans ce volume les qualités et les dé-

fauts qui constituent la personnalité très originale, très singulière, de cet écrivain précieux, subtil et délicat qui ne connaît pas la simplicité et qui, cependant, atteint parfois à la plus haute éloquence par les plus simples moyens ; il y a dans son livre, où j'ai goûté vivement, entre tant d'autres, les pages sur Versailles et « ses pierres qui meurent », et les notations psychologiques sur les « deux snobismes », beaucoup de choses jolies et quelques-unes tout à fait belles, très dignes de retenir l'attention des délicats.

MADELEINE PAUL

Enivrements.

Parmi les poètes dont je ne parle — malheureusement — ni assez souvent ni assez longuement, j'ai plaisir à signaler une femme poète qui signe Madeleine Paul et qui a publié un recueil de poésies, *Enivrements,* tout rempli de fort intéressantes qualités ; en épigraphe, une phrase du *Jardin de Bérénice* : « Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées... » ; l'œuvre de M. Maurice Barrès a d'ailleurs inspiré le poète, qui lui consacre des vers parmi les mieux venus de son livre :

O beau livre émouvant ! Je tremble de plaisir
A me pencher ainsi sur vous avec délice,
Et je laisse mon cœur se troubler et fleurir
Dans le divin jardin où pleurait Bérénice...

Madame Madeleine Paul n'est point indigne du patronage qu'elle s'est elle-même choisi, et elle nous apparaît comme un poète bellement doué dont les émotions profondes s'expriment en un rythme heureux et sonore.

MÉMENTO DU MOIS DE JANVIER

ROMANS

Alanic (Mathilde). — *Les Vacances de Guignolette.*

Bœuf (Francis). — *Gerbes grises,* des « contes et nouvelles » d'une note originale et touchante. L'auteur, dont notre Abel Faivre a dessiné le profil à la première page du livre, a voulu, dans son œuvre, unir, aussi « intimement qu'il lui était possible, sa tristesse et son amour de la nature », formant le vœu que sa lecture donne « à ses enfants le goût de la simplicité, du labeur et de l'harmonie ».

Boulé. — *Ceux de chez nous,* « contes du terroir ».

Chabrol (Alberich). — *Le Flambeau.*

Clavering Gunter (Arch.). — *Criminelle par amour,* roman paru dans la « Petite Bibliothèque de la Famille. »

Conan Doyle (A.). — *La Grande Ombre,* roman traduit par Albert Savine.

Delhys (Jean). — *La Terre qui ressuscite.*

Erastoff (G.). — *La Déroute.*

Geniaux (Charles). — *Le Voleur.*

Kahlenberg (Hans von). — *En marge du Gotha,* un très intéressant et très vivant volume de mœurs allemandes dont madame Marguerite Lièvre a publié une précise et littéraire adaptation. Ce livre, avec sa parfaite

clarté, sa simplicité, la netteté de son observation donne une note tout à fait originale dans le roman allemand contemporain ; à ce titre seul il mériterait toute notre attention s'il n'était en lui-même déjà tout à fait émouvant et intéressant.

Maryan. — *La bague d'Opale.*

Reni (Claude). — *Mariage nouveau*, « mœurs contemporaines. »

Sevestre (Norbert). — *Le Trèfle rouge.*

Turpin (René). — *La Rose entr'ouverte.*

Willy. — *La Tournée du Petit Duc.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Barbey (Frédéric). — *La mort de Pichegru*, un saisissant volume où, à l'aide de documents d'archives et de plans inédits, l'auteur nous fait revivre « dans son cadre exact et vrai, les dernières semaines de l'existence de Pichegru et expose avec détails les péripéties de sa fin tragique ».

Bever (Van). — *Les Poètes du terroir, du* XVe *siècle à nos jours*, une savoureuse étude, avec des textes choisis et des notes bio-bibliographiques.

Beylié (Général de). — *Le Musée de Grenoble*, superbe ouvrage d'un donateur qui, non content d'avoir enrichi ce musée, s'applique aujourd'hui à le faire connaître ; ce volume, avec ses 388 gravures, fera bonne figure dans la belle série des « musées et collections de France ».

Blonay (Baronne Marie de). — *Les Heures profondes*, poésies.

Bord (Gustave). — *La Franc-Maçonnerie en France*, des origines à 1815 ; le premier volume, qui va de 1688 à 1771, nous présente « les ouvriers de l'idée révolutionnaire. »

Bucquoy (Lieutenant). — *Les Gardes d'Honneur du premier Empire.*

Chuquet (Arthur). — *Episodes et Portraits*, un savoureux volume où revivent tour à tour : le sans-culotte Saint-

Huruge, le sergent Philippot, le chef d'escadron Chlapowski, la marquise de Lage, la baronne du Montet, d'autres encore, et qui ne valent pas seulement, comme dit modestement l'auteur, « par le nombre des faits et des jugements qu'ils contiennent », mais aussi par leur très vif intérêt propre et par l'art du récit.

Claretie (Léo). — *Sourires littéraires*, un gracieux livre où l'auteur nous parle de Napoléon essayiste, de la littérature au Soudan, d'Alfred de Musset et de la Muse verte, et de bien autre chose encore.

Clausse (Gustave). — *Les Sforza et les Arts en Milanais* (1450-1550.)

Coquard (Arthur). — *Berlioz*, étude musicale.

Crisenoy (Pierre de). — *Essai sur Jules Amédée Barbey d'Aurevilly*, chevalier de vérité, qui combattit avec sa plume comme il eût combattu avec son épée s'il était né au temps des Croisades.

Deherme (Georges). — *La Démocratie Vivante*, un très ardent volume où l'auteur nous explique la méthode et la pensée qui dominèrent la création de ces universités populaires qui firent tant de bruit.

Delacour (André). — *Le Don de soi*, poésies.

Faure (Gabriel). — *Paysages passionnés*, une jolie plaquette où l'auteur a fait un choix des paysages qui l'enchantèrent et avec lesquels il sut nous enchanter ; ainsi nous revoyons à la suite de ce guide poétique et enthousiaste : les jardins d'Aphrodite, le pays de Tristan, le lac de Côme, la Terrasse de Pérouse, et surtout ces jardins de lauriers-roses de Bellagio, à l'énivrant parfum.

Gaubert Saint-Martial (Raoul). — *Par ces longues nuits d'Hiver*, des vers émouvants et curieux.

Guichen (Vte de). — *Crépuscule d'Ancien Régime*, un fort remarquable ouvrage où l'auteur évoque en des pages émouvantes et documentées, « le bombardement de Gênes et le doge à Versailles (1684-1685), Jean Cavalier à Versailles (1704), les mœurs de la société de Paris sous la régence (1715-1723), la France à la fin de la Guerre de sept ans, Franklin à Paris (1776.)

Hallays (André). — *Le Pèlerinage de Port-Royal.*

Kleinclausz (A.). — *Histoire de Bourgogne.*

Lintilhac (Eugène). — *Histoire élémentaire de la littérature fran-*

çaise, laquelle va, en 450 pages, de la formation de notre vocabulaire et de notre syntaxe, des trouvères et des chansons de geste jusqu'à Goncourt, Emile Zola, Paul Bourget, Pierre Loti ; on conçoit que ce livre doit être sommaire, il est d'ailleurs bien conçu, précis et clair.

Masson (Pierre Maurice). — *Une vie de femme au* XVIIIe *siècle : Madame de Tencin,* 1682-1749, un livre captivant où l'auteur évoque celle que Diderot appela « la belle et scélérate chanoinesse Tencin » et qui fut tout à la fois : femme de lettres, femme d'affaires, femme d'alcôve, de salon, d'antichambre, de concile et d'académie.

Murat (S. A. le prince). — *Lettres et documents pour servir à l'Histoire de Joachim Murat* (1767-1815) ; deuxième volume publié avec une introduction et des notes par M. Paul Le Brethon. J'ai dit, lors de l'apparition du premier volume, l'intérêt tout à fait captivant de cet ouvrage. Les lettres publiées dans le second volume ne sont pas moins passionnantes, elles vont de 1801 à 1804 et elles ont trait principalement à ces légendaires républiques Cisalpine et Italienne dont la constitution et l'administration resteront comme un des chefs-d'œuvre du grand Empereur et de son prodigieux lieutenant.

Nansouty (Max de). — *Le Machinisme,* « son rôle dans la vie quotidienne », un recueil de conférences publiées dans la série : « La Vie Quotidienne. » D'un très vif agrément littéraire, ce volume présente aussi un grand et très accessible intérêt scientifique et démontre de la façon la plus judicieuse et la plus décisive, combien, en général, la machine est précieuse pour l'amélioration du sort du genre humain.

Neumann (Angelo). — *Souvenir sur Richard Wagner,* des pages émouvantes et instructives, traduites par MM. Maurice Rémon et Wilhelm Bauer.

Pavie (André). — *Médaillons romantiques,* un précieux volume où l'auteur nous offre des lettres inédites de Sainte-Beuve, David d'Angers, Madame Victor Hugo, Madame Ménessier-Nodier, Paul Foucher, Victor Pavie, etc.

Pilon (Edmond). — *Bonnes fées d'antan,* un joli volume où l'auteur nous restitue les gracieux contes de Madame

d'Aulnoy, de Madame de Murat, de Madame Pauline de Beaumont, etc...

— *Chardin*, un remarquable ouvrage, paru dans la belle collection « Les Maîtres de l'art » où M. Ed. Pilon étudie, en des pages compréhensives, l'homme et le peintre ; ce peintre qui fut « le grand historien intimiste de notre race » en ce qu'elle eut de plus ordonné et de meilleur ; 24 gravures hors texte où revivent et sourient les chefs-d'œuvre de Chardin illustrent ce bel ouvrage.

Reclus (Elie). — *La Commune au jour le jour*, 18 mars-28 mai 1871.

Richard (Commandant A.). — *Sur l'autel de la Patrie*, un volume préfacé par M. Henry Houssaye.

Robespierre. — *Les Discours et Rapports de Robespierre*, un volume paru dans la si précieuse et si intéressante collection « l'Elite de la Révolution », avec une introduction et des notes par Charles Vellay.

Saint-Amand (Imbert de). — *La Citoyenne Bonaparte.*

Themanlys (L. M.). — *La Route infinie*, une œuvre philosophique curieuse, émouvante, et d'une forte pensée.

Thorel (René.) — *Un Cercle pour le soldat*, un ouvrage d'une très copieuse et très alléchante documentation, « livre écrit pour nos fils quand ils seront soldats », où l'auteur, avec une louable ardeur, s'emploie à découvrir une multitude de moyens pour occuper les loisirs du soldat en dehors de la caserne et surtout à la caserne, où il installe des salles de lecture, de récréation, de jeux, de conférence : c'est à peine, sans doute, s'il restera un petit coin pour faire l'exercice. Ma parole, c'est à renoncer au métier de pékin !

Troubat (Jules). — *Sainte-Beuve et Champfleury*, un bien séduisant volume où l'auteur, en publiant les lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers, nous dévoile le plus joliment du monde « un coin de la littérature sous le second Empire ».

Zurlinden (Général). — *Anglais et Français* : « les Anglais au combat, Fontenoy, Ligny et Waterloo. »

FÉVRIER

LES ROMANS

MAURICE BARRÈS

Colette Baudoche.

M. Maurice Barrès, en nous contant la très simple « histoire d'une jeune fille de Metz », *Colette Baudoche*, « a voulu nous rendre sensible la position pathétique de la France battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine ». C'est le même sujet qu'il avait traité naguère dans son livre si retentissant, *Au service de l'Allemagne* et il nous l'indique en plaçant son nouveau livre dans la série « les Bastions de l'Est » ; et c'est un nouveau chant de l'épopée silencieuse et prosaïque vécue là-bas par les enfants et les victimes de la

défaite. Rien de moins compliqué, rien de moins romanesque que cette simple histoire : Colette Baudoche, la gentille jeune fille de Metz est aimée par le professeur allemand, Frédéric Asmus, qui la demande en mariage ; après quelque hésitation elle refuse, elle choisit « la voie que lui assigne l'honneur à la française », elle rentre chez elle, « persévère à soigner les tombes et garde toujours le pur langage de sa nation ». Ce sujet en apparence si menu, M. Maurice Barrès en a fait une très palpitante et très vaste histoire, car dans la petite Colette il y a toute la Lorraine envahie, et dans le bon gros Asmus, toute l'Allemagne envahissante. Et M. Maurice Barrès dont on connaît les sentiments s'est donné le luxe de nous présenter avec Asmus un Allemand sympathique, aimable et un tantinet émouvant, peut-être bien avec l'arrière-pensée de nous rendre plus sensible et plus démonstratif son échec du dénouement ; il s'est plu aussi à nous montrer cet étudiant de Kœnigsberg conquis peu à peu par la séduction du pays lorrain. Ce pays, M. Maurice Barrès l'aime passionnément, et il sait comme personne l'évoquer. Pour goûter pleinement le charme de cette évocation, il faut avoir fait quelques-unes de ces promenades du docteur Asmus dans la campagne lorraine, sur les bords de la Moselle, dans les vieilles rues de Metz ou sur les places de Nancy, on revit alors des émotions avec une singulière intensité et l'on vibre vraiment à l'unisson de l'écrivain, conquis par

sa vivante vérité, cette vérité plus forte et plus émouvante que tout l'art du monde, et dont pour cette fois se contenta l'artiste raffiné du *Jardin de Bérénice*.

CLAUDE FARRÈRE

La Bataille.

Un beau livre vraiment, tout rempli de pensées, d'observation profonde et aiguë, ce roman à l'action rapide et touffue d'une angoissante intensité dramatique. Le lauréat du prix Goncourt à qui nous devons ces admirables *Fumées d'opium* et cet étrange *Homme qui assassina*, ne nous a rien donné de plus puissant et de plus émouvant que ce livre où le Japon du vingtième siècle est évoqué en de prestigieuses fresques. Cette peinture, si haute en couleur, est d'une extraordinaire vérité ; on sent que l'auteur n'a point voulu farder sa Japonaise et que, telle qu'il la vue, il l'a photographiée pour nous, si l'on peut parler de photographie à propos de descriptions d'un art si achevé. Et comme il a eu raison ! quelle imagination serait pittoresque comme cette vérité ? Où trouver un contraste plus saisissant que celui de cette vieille âme nipponne, si passionnément attachée à ses traditions en face de la civilisation occidentale qu'elle déteste et dont cependant elle adopte, pour

l'extérieur, les mœurs, les coutumes et les parures. Dans ce cadre si curieux, si émouvant, si inquiétant, où l'on voit la civilisation européenne se frayer son chemin, à travers les embûches des jardins aux arbres nains, M. Claude Farrère a situé la plus formidable des aventures ; son imagination débordante s'est donné libre carrière, et les amours compliquées de l'Américaine, Mrs Hockley, et de François Felze, le peintre célèbre, de la marquise Yorisaka et du capitaine de vaisseau anglais, Fergan, sont traversées d'émouvantes péripéties et d'épisodes contés avec une rare audace pour finir dans le sanglant épisode de la bataille de Tsou-Shima que M. Claude Farrère évoque avec une puissance, une fougue extraordinaires, en des pages magnifiques, qui sont de beaucoup les plus belles de cet écrivain remarquable.

ABEL HERMANT

Chronique du Cadet de Coutras.

M. Abel Hermant est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'un des meilleurs « immoralistes » de ce temps. Il est cynique avec beaucoup de grâce, et paradoxal avec une incomparable virtuosité ; il excelle à raconter des choses scandaleuses, qu'il se garde bien de blâmer, qu'il détaille au contraire avec une complaisance souriante toute voisine de l'approbation.

Ah ! ils auront une jolie opinion de nous, ceux de nos petits-neveux qui s'aviseront de consulter ses « Mémoires pour servir à l'histoire de la société » !

Dans ces mémoires, — qui pourtant nous révélèrent « Courpière » ! — M. Abel Hermant ne nous a rien donné de mieux ou de pis que la *Chronique du Cadet de Coutras*. Ce titre, imprimé en jolis caractères sur une couverture vert d'eau, tout enrubannée et fleurie de rose, vous a un petit air très dix-huitième siècle, mais le volume à peine ouvert on s'aperçoit que l'Œil-de-Bœuf a vécu et que nous sommes sous le règne de Montmartre, dans un cadre du plus pur vingtième siècle où passera le souvenir d'événements très réels. Les deux héros de cette histoire : le cadet de Coutras et son précepteur, Gosseline, constituent vraiment un couple bien singulier, et le vieux duc de Coutras a une jolie inspiration en confiant l'éducation de son neveu à ce jeune homme équivoque, « curieux de façonner un être humain et de réaliser par procuration un certain idéal, d'entreprendre la fabrication d'un surhomme en se disant que si elle n'aboutissait qu'à produire un monstre, une belle fripouille, cela n'était pas encore pour l'effrayer ». Il a raison de n'avoir pas peur, et le cadet de Coutras est parti, je crois, pour faire une fripouille de belle envergure au moment où l'auteur prend le soin de le mettre au régiment et de le faire grièvement blesser au cours d'une grève, par une pierre que lui

lança, de l'autre côté de la barricade, son bon petit camarade Julot.

Ainsi finit dans le sang une histoire où il y a pas mal de boue ; cette histoire n'est ni édifiante, ni recommandable, mais que de talent dépensé pour la raconter, que de verve spirituelle et mordante, et quelle langue harmonieuse !

RENÉ BOYLESVE

Le Meilleur ami.

M. René Boylesve est un des écrivains les mieux doués de la jeune génération. Dans son œuvre, déjà considérable, figurent des œuvres exquises, comme : *le Parfum des Iles Borromées*, *l'Enfant à la balustrade* et *Mon Amour*, qui est une manière de chef-d'œuvre.

Le Meilleur ami, est un des bons livres de ce délicat romancier. C'est une histoire d'amour, celle de Henri, épris passionnément de Bernerette, dont il est et reste toujours « le meilleur ami ». Hélas ! qu'il est dur d'être le meilleur ami d'une femme qu'on aime, le confident de son amour, de ses joies, de ses douleurs. Cyrano accepta de jouer ce rôle douloureux auprès de Roxane, et M. René Boylesve nous montre, avec Henri, qu'il est en notre siècle encore des héros de sacrifice et d'abnégation ; son amoureux a d'autant plus de mérite qu'il ac-

complit son sacrifice sans grands mots et sans cris ; il porte discrètement le poids d'une peine qui lui est devenue chère, puisqu'elle vient de l'être aimé, et, comme dit Henri Heine, dans cette phrase de l'*Intermezzo* placée en épigraphe du livre : « C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé. » M. René Boylesve nous dit cette histoire avec infiniment de simplicité et de sincérité ; l'émotion qui s'en dégage est vraiment humaine sans rien d'artificiel ni de frelaté.

Une curieuse nouvelle, conte philosophique et familier, *les Petits Bateaux pour Seringapatam*, complète le livre, d'une bien jolie qualité littéraire.

GEORGES OHNET

Un Mariage américain.

Sous ce titre, M. Georges Ohnet a réuni deux grandes nouvelles, de ces nouvelles dont chacune pourrait constituer, avec quelque complicité typographique, un véritable roman ; mais M. Georges Ohnet, chacun le sait, n'est point avare de péripéties et ne trompe point son lecteur sur la quantité.

Dans *Un Mariage américian* il nous conte les amours d'un ancien portefaix américain, Droughton, devenu, comme il convient, milliardaire et

roi d'un quelconque métal, épris passionnément de la petite Barbara Phleps et qui, pour l'épouser, n'hésite pas à ruiner le père de son aimée dont il sera ainsi le sauveur et le bienfaiteur ; ça n'est pas très chic mais c'est, paraît-il, très américain, et puis c'est le seul moyen que possède cet amoureux Yankee, fort brave homme au fond, de conquérir sa femme et de l'enlever au pleutre lamentable dont elle s'est amourachée. Et il y réussit, mais après quelles traverses — et quelles traversées, car cette conquête de la femme aimée nécessite une course éperdue sur l'Océan — et tout finit très bien par la victoire du cœur et de l'argent enfin unis.

D'une note très différente, la seconde nouvelle qui complète le livre n'est pas moins attachante, et l'histoire du *beau Roland*, le viveur parisien conquis à la sagesse d'un tranquille et conjugal amour de province par une dramatique aventure, est contée avec beaucoup d'agrément et d'intérêt.

NONCE CASANOVA

Les Dernières Vierges.

Avec *les Dernières Vierges*, M. Nonce Casanova nous offre un étrange symbole et une fort discutable thèse. Ces dernières vierges, ce sont les jeunes filles de noble et antique lignée, au cœur tout rempli de tendresse, à l'âme mystique et pieuse qui,

ayant la sensation qu'une « barrière matérielle s'élève entre elles et les sentiments qui éclosent au sein des générations nouvelles », se réfugient « derrière une barrière mystique qui les sépare de l'agitation des hommes ». Je crois, pour mon compte, qu'il reste tout de même d'autres ressources aux « dernières vierges » de ce temps, même contre les plus poignantes et les plus douloureuses déceptions ; aussi bien M. Nonce Casanova pourrait-il me répondre qu'il n'a point du tout entendu soutenir une thèse mais fixer sous nos yeux un épisode de « l'histoire des hommes » parvenue au temps présent où un conflit si émouvant et si aigu s'élève entre les traditions du passé et les idées modernes. Les hommes ne sont point les seules victimes de ce conflit douloureux souvent évoqué dans les romans de ces derniers temps, et M. Nonce Casanova nous montre en des pages émouvantes, d'une prose somptueuse et sonore, que des femmes, des jeunes filles en peuvent mourir aussi, « d'adorables fleurs qui se sont affaissées au moment où elles allaient s'épanouir ».

GUY CHANTEPLEURE

La Folle Histoire de Fridoline.

Elle est bien gracieuse et jolie *la Folle Histoire de Fridoline* : jamais le talent de cette femme de

lettres, dont j'ai suivi la méritoire carrière avec tant de sympathie, ne m'a paru plus à l'aise que dans cette gentille et fraîche histoire. Les décors sont pimpants, les héros sont subtils, délicats et sympathiques : ils aiment et souffrent, mais pas trop, tout juste ce qu'il faut pour être intéressants; comment voulez-vous que de vrais drames se déroulent dans un pays qui s'appelle Bergère-sur-Loirette, et dans une maison baptisée Castel-gentil? Comment faire souffrir et pleurer une Mlle Fridoline, et comment admettre qu'une Mme Gloriette ait une âme tout à fait noire? De tels noms suffisent à vous avertir que nous sommes dans un domaine de fantaisie aimable, que la romanesque aventure de Fridoline, sortie victorieuse d'un dangereux marivaudage, finit le mieux du monde; elle mériterait « d'être contée en vers et revêtue d'une reliure somptueuse », mais telle qu'elle est, sous sa robe jaune et parée des grâces juvéniles du style de Guy Chantepleure, elle est tout à fait avenante.

LÉON DE TINSEAU

Sur les deux Rives.

Voilà un de ces romans « où il se passe quelque chose », à l'action rapide, diverse, meublée, aux péripéties émouvantes. L'espèce en devient

de plus en plus rare, au grand chagrin des vrais amateurs de romans qui aiment, suivant une expression triviale, à en avoir pour leur argent; ils auront pleine satisfaction avec le livre de M. de Tinseau dont l'action se déroule d'abord en France, puis au Canada, sur l' « autre rive », où un gentilhomme ruiné est contraint d'emmener sa famille. L'histoire est palpitante de ses luttes pour la vie, de ses déboires et de ses malheurs, de l'éducation de son fils, devenu un grand jeune homme désireux de servir la France sous les armes, et qui, après la mort de son père, s'engage dans une garnison de l'Est, devient officier et démissionne parce qu'il s'aperçoit que ses armes lui sont données uniquement pour combattre des grévistes et des religieuses et retourne définitivement cette fois sur l' « autre rive » où l'attend un bonheur paisible et sans nuages. Tout cela est émouvant, dramatique, très vivant, écrit d'une plume alerte avec, çà et là, dans l'anecdote touffue, des coins d'observation délicate et des descriptions enthousiastes.

HENRI BUTEAU

L'Otage.

Dans ce roman, le meilleur qu'il ait écrit, M. Buteau développe, avec beaucoup de force, de lo-

gique et d'originalité, cette thèse d'une vérité si évidente et si méconnue, que, vivant dans une société, nous sommes absolument prisonniers des grandes lois sociales et que le droit à la vie, le droit à l'amour, proclamés comme un défi par les émancipés, sont des droits assez difficiles à exercer lorsqu'un mari résolu et appuyé sur les lois a décidé d'en priver une femme infidèle et son amant. Que d'excuses cependant pour Jacqueline, la femme du docteur Magellan, et comme son union libre avec Michel Hulin apparaît la seule légitime! Mais sur cette idylle bénie pèse la fatalité, et la fatalité, en notre temps, c'est dame Thémis armée de son code; contre toute justice, mais conformément aux lois, elle livre au mari, comme un « otage », le fils de l'amant et elle rend malgré elle, et après d'émouvantes péripéties, cette femme à la vie régulière. Et M. Henri Buteau ne semble pas éloigné de trouver cela très bien, conclusion dont s'indigneront les amoureux, mais qui ravira les bourgeois.

GASTON LEROUX

Le Parfum de la Dame en noir.

Avec *le Parfum de la Dame en noir*, nous apprenons la suite des « aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille, reporter », la suite, et non

la fin, j'espère bien, car j'aurais trop de regrets à quitter pour toujours le merveilleux petit journaliste, et son départ, au dénouement, pour la Russie en révolution doit, ou je me trompe fort, nous ménager encore quelque surprise, et nous promettre quelque prochain volume.

Dès maintenant, la réputation de Rouletabille est faite, et nous pouvons tous envier ce génial confrère de vingt ans, dont les prouesses prodigieuses ont répandu le nom à travers les deux mondes. Vous savez — ce sont là des choses qu'il n'est pas permis d'ignorer — comment Rouletabille arriva à démêler le « mystère de la chambre jaune » et à sauver Mlle Stangerson des criminelles entreprises du bandit protéiforme Ballmeyer. Nous avions tort de nous rassurer sur le sort de la pauvre jeune femme, et Joseph Rouletabille, plus perspicace, se doutait bien qu'il devrait une fois encore intervenir pour sauver la « dame en noir », cette dame au parfum si suave et si tenace, de périls bien plus effroyables encore. Ces aventures de crime, de mystère, de combinaisons formidables, je n'assayerai pas de vous les raconter, il faut, pour s'y mouvoir à l'aise, sinon l'incroyable génie de Rouletabille, du moins le talent d'exposition de M. Gaston Leroux qui nous raconte cette aventure si compliquée en parfait journaliste, notant les moindres détails, mettant une véritable coquetterie à nous montrer toutes les ficelles de son histoire, à les embrouiller sous nos yeux, et

après nous avoir tout dit, tout montré, tout expliqué, à nous laisser dans l'oppression et dans l'angoisse d'un impénétrable mystère, pour venir, au dénouement, nous délivrer avec une aisance admirable.

C'est une belle chose vraiment qu'une imagination d'une telle richesse, d'une telle fertilité, dirigée et mise en œuvre avec tant d'art et tant de précision.

MARCEL BOULENGER

Les Doigts de fée.

Les Doigts de fée dont nous parle M. Marcel Boulenger dans son joli roman, ce sont ceux d'une femme charmante et séduisante « qui ne sait rien faire de ses dix doigts », qui ne cultive pas d'arts, ne recherche pas de triomphes, et qui, pourtant, exerce le plus louable et le plus doux des métiers. « Tu parais, lui dit son ami, on te voit, et le bonheur arrive. Tu le cultives, le bonheur, et tu le sèmes. J'appelle ça une profession, moi, et laborieuse, même. » C'est à la gentille Simonne que Bernard Damaze, le héros du livre, adresse ces paroles, et il l'oppose ainsi à ses deux sœurs : Viviane, le peintre en vogue, et Geneviève, l'ambitieuse politique. Ce pourrait être une thèse, comme vous le voyez; mais quel vilain mot je prononce

à propos d'un si joli roman où l'auteur a mis tout à la fois tant de verve malicieuse et une observation si aigüe qu'elle fait penser parfois à de la photographie et qu'on est tenté de mettre des noms très parisiens sur quelques-uns de ses personnages. Rien n'est plus parisien que cette histoire, qui se déroule entre l'appartement d'un artiste joaillier de la place Vendôme, une salle d'exposition, où il est de bon ton pour les gens du monde d'aller admirer les toiles des peintres en vogue, et les abords du Palais-Bourbon et des ministères. En des traits précis et spirituels, M. Marcel Boulenger note ce milieu factice d'où il a hâte, d'ailleurs, de s'évader, avec ses héros sympathiques, pour ses chères et ombreuses solitudes de Chantilly, qu'il aime tant à évoquer et à chanter. On ne saurait vraiment être sceptique avec plus d'émotion et tendre avec plus d'esprit.

JEAN BERTHEROY

Le Colosse de Rhodes.

Il est bien agréable, en ces temps mornes et gris, de se sentir brusquement transporté par la magie d'un romancier vers quelque période fastueuse et brûlante d'un lointain passé, et, parmi tous ces romans de « mœurs contemporaines » que nous offre l'inépuisable générosité de nos écri-

vains, on est heureux de découvrir parfois un « roman antique ». Seulement, ce genre de roman ne supporte pas la médiocrité, et pour se permettre d'évoquer les splendeurs des villes et des gloires disparues, il faut à l'écrivain érudit ce don du romanesque et de l'imagination, ce je ne sais quoi qui réveille et vivifie les histoires endormies sur les vieux parchemins.

Ce don, Mme Jean Bertheroy le possède plus qu'aucun autre, elle excelle à évoquer les civilisations, les mœurs, les cités d'autrefois, en des traits si exacts que nulle érudition ne les saurait contester, et cependant, sous sa plume ardente « la danseuse de Pompéi », « les vierges de Syracuse » et « Cléopâtre » nous apparaissent, non pas comme des héroïnes d'histoire, mais comme des personnes réelles, tant leurs passions, leurs sentiments, leurs douleurs sont humains et vraies. Pour un tel romancier, *le Colosse de Rhodes* était un beau sujet; Mme Jean Bertheroy s'y est donnée avec passion et ferveur, et ce « roman antique » est peut-être le plus complet qu'elle nous ait donné dans ce genre; la fastueuse cité, « Rhodes, épouse du Soleil », y revit en des traits saisissants, d'une couleur prestigieuse, et la gigantesque statue d'Hercule, cette septième merveille du monde, ce Colosse de Rhodes, vivant symbole de la force et de l'opulence de cette cité, y devient comme un héros vivant du livre.

Dans ce cadre fastueux et coloré où abondent

les plus intéressantes précisions historiques, une histoire d'amour, de jalousie et d'ambition se déroule : la belle juive tyrienne, Namourah, implacable et passionnée, et Likès au beau visage, à l'âme ambitieuse et forte, en sont les héros ; la douce et aimante Lyssa, gardienne du feu sacré, en est la triste et douloureuse victime : elle souffre et meurt pour avoir tendrement aimé, être faible au milieu de ces forces déchaînées, et « l'oiseau léger qui s'était posé sur la joue du Colosse disparaît dans le ciel ».

PAUL LACOUR

Sœurette.

M. Paul Lacour qui vient de publier *Sœurette* est un romancier au talent très délicat et j'ai eu maintes fois, en ces dernières années, l'occasion de témoigner ma sympathie à ses œuvres : tels *le Charme féminin* et *l'Insidieuse Volupté* où je notais quelque tendance au pessimisme — mais peut-on être psychologue sans un peu de pessimisme ? et M. Paul Lacour est un très fin psychologue. Dans son nouveau roman il campe son héros, Roger Jourdan, d'une façon magistrale ; il n'est pas possible d'analyser un cœur masculin avec plus de franchise, plus de finesse et de simplicité : —

cette dernière qualité est assez rare chez les psychologues pour qu'on la note au passage. L'aventure de ce héros, entre les trois femmes dont il se fait aimer, — Hélène Stenay, Arlette Larive, la gentille et gracieuse « Sœurette » et Olga Katskoff, l'actrice au charme étrange et fatal, — est émouvante et curieuse, et le dénouement qui nous fait prévoir l'abandon et l'isolement de Roger, victime de sa coquetterie masculine, est équitable, autant qu'il peut être équitable de punir un homme pour avoir cédé aux lois de sa nature et à la joie de plaire et de conquérir.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Vent et la Poussière.

M. Francis de Miomandre obtint, on le sait, le prix Goncourt l'an dernier. Cette éclatante consécration appelle sur ses œuvres l'attention du public. Peut-être a-t-il été un peu déçu par le *Vent et la Poussière.* Les très minces histoires vécues par Henry Nanteuil et son frère Raymond, la baronne de Saint-Quentin, la famille Mouron, Lyonnette, d'autres encore qui parlent d'eux-mêmes avec beaucoup de complaisance, surprendront sans doute les amateurs de romans habitués à des régals plus solides. M. de Miomandre le sait, il nous prévient que ses personnages sont des grains de pous-

sière, des grains de poussière pensants, qui tourbillonnent : « Cela n'aura pas l'air d'un livre, sans doute ; mais peut-être y retrouverez-vous quelque ressemblance avec ce rêve absurde, fatal, incohérent, douloureux et délicieux, que vous appelez la vie de tous les jours et que vous vivez si peu. » Peut être, en effet...

DOSTOIEWSKI

Le Sous-Sol.

Traduit par M. Bienstock.

Le Sous-Sol est un livre de jeunesse du grand romancier russe, presque son début. A ce titre il était intéressant de le faire connaître au public français, informé déjà de l'œuvre tout entière de Dostoïewski. En effet, ce roman était le seul de l'écrivain russe qui n'eût point encore été traduit, et nous y voyons à sa naissance et dans ses promesses un génie dont nous connaissons de longue date la carrière et les réalisations. Ce livre inégal, maladif, souvent obscur, est au plus haut degré représentatif du talent très particulier de son auteur. L'histoire de ce héros qui nous offre cyniquement, douloureusement, son autobiographie, est toute pleine de contradictions et de mystère ; « je suis malade », nous dit-il, à la première ligne ; je le crois de reste et non pas seulement du corps,

mais aussi du cerveau ; « je suis méchant », ajoute-t-il, c'est probable, et ses actions le démontrent surabondamment, mais sa méchanceté est singulière, elle s'acharne plus encore contre lui-même que contre les autres ; et puis elle est intermittente, elle fait place parfois à je ne sais quel sentiment de tendresse et de pitié dont bien vite il a honte : c'est un malade intoxiqué de littérature et d'égotisme avant la lettre, il est insupportable, et cependant il est parfois émouvant, et il se trouve parmi les feuilles ternes et grises où il dévide son étrange vie des pages très belles et très éloquentes qui vont jusqu'au cœur de son lecteur.

MAX et ALEX FISCHER

L'Inconduite de Lucie.

Une pinte de bon sang, voulez-vous? Soyons gais, oublions nos coutumières neurasthénies, voici venir MM. Max et Alex Fischer porteurs de proses hilares réunies sous le titre *l'Inconduite de Lucie*. Vingt-trois petites histoires s'y déroulent où ces frères siamois de la gaieté française ont mis le meilleur de leur verve primesautière ; les sujets abordés par MM. Max et Alex Fischer sont des plus divers : ces écrivains sont d'audacieux touche-à-tout qui se promènent aussi à l'aise dans la psychologie que dans la romanesque aventure et qui

— Dieu me pardonne, — n'ont pas peur même d'aborder les questions sociales ; lisez plutôt « le Droit à la grève » : ils évoluent dans tous les milieux, vont chez les ouvriers, les petits bourgeois, chez les militaires, chez les « m'as-tu vu » et notent, en des pages rapides, des aventures qui pourraient fort bien être sérieuses ou même tragiques ; mais MM. Max et Alex Fischer se sont fait une loi de rire de tout sans jamais avoir éprouvé, je pense, la peur d'être obligés d'en pleurer, et ils rient inlassablement, suivis par une foule qui s'esclaffe avec eux.

Et tout cela est très bien, car il est excellent de rire et méritoire de faire rire. MM. Max et Alex Fischer possèdent cet art. On pourrait craindre que leur verve, si souvent sollicitée, risquât de se tarir ; il n'en est rien : leur réserve de joie est inépuisable, bien que généreusement ils consentent à la partager avec nous...

CHARLES FOLEY

Tuteur.

Il est charmant ce roman, d'une grâce pimpante et juvénile. Rien de plus simple que l'histoire de Francine d'Albiac, une orpheline qu'un conseil de famille, un peu imprudent et distrait confie à la garde d'un vieil oncle, sans réfléchir que cet oncle

est mort depuis deux ans. C'est le très jeune neveu qui, en qualité de tuteur, est appelé à veiller sur les dix-sept printemps de Francine; je vous ferai injure en croyant utile de vous révéler que le tuteur se transforme assez vite en amoureux, puis en mari, malgré une certaine comédienne du nom de Dinorah. C'est bien simple, comme vous voyez, et c'est cependant d'un charme très original, tout à fait intéressant et captivant, car la manière de raconter vaut souvent mieux que ce qu'on raconte, et M. Foley est un conteur de beaucoup de talent.

MADAME LEROY-ALLAIS

Marie-Rose au couvent.

Avant d'expulser les religieuses de leur couvent on a dit pis que pendre de l'instruction et de l'éducation qu'elles y dispensaient aux jeunes filles, Madame Leroy-Allais estime que ce sont là d'indignes calomnies proférées par des gens mal renseignés ou de mauvaise foi et elle le démontre en un roman qu'elle intitule *Marie-Rose au couvent*. Je ne sais pas si cette aimable peinture, qui a toutes les apparences d'une documentation très sincère, convaincra les ennemis de l'éducation religieuse : elle le mériterait; en tout cas elle amusera et distraira beaucoup les petites filles, car on ne saurait

rien imaginer de plus pimpant, de plus amusant, de plus aimable que cette simplette histoire de Marie-Rose depuis son entrée au couvent jusqu'à son départ triomphant, tout couronné de lauriers.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, DIVERS.

K. WALISZEWSKI

Le Berceau d'une dynastie : Les premiers Romanov (1613-1682).

Avec *le Berceau d'une dynastie : Les premiers Romanov (1613-1682)*, M. K. Waliszewski termine l'œuvre qu'il avait entreprise sur les « origines de la Russie moderne » ; cette œuvre, d'une si rigoureuse méthode, d'une si forte documentation, ne vaut pas seulement par son intérêt historique, mais aussi, et surtout, par sa très haute portée philosophique ; on n'y apprend pas seulement des événements, on y découvre des causes lointaines, on y comprend des effets actuels, et l'on voit de la façon la plus claire comment les événements d'il y a trois siècles, conduits par une inéluctable loi bien

plus que par des hommes, devaient aboutir à la situation d'aujourd'hui. Conforme à cette thèse si féconde du déterminisme historique qui fut exposée par M. Ferrero, l'histoire des premiers Romanov présente un intérêt palpitant : c'est l'aboutissement de l'œuvre de ces grands « rassembleurs de la terre russe » et de l'épanouissement de la Moscovie en une grande puissance européenne et asiatique, et c'est aussi, au point de vue social et économique, le commencement de cette transformation profonde où s'accusent déjà les traits caractéristiques du régime actuel. D'émouvants drames accompagnent cette évolution : lutte de l'Eglise avec le pouvoir séculier; résistance des instincts de conservation aux prises avec les tendances novatrices; guerres sanglantes, émeutes et insurrections, épreuves redoutables que traversèrent victorieusement les premiers Romanov sans suffire cependant à la tâche impossible qu'ils s'imposaient de mettre, d'un jour à l'autre, la vieille Moscovie au rang des puissances européennes; les civilisations occidentales brusquement introduites devaient briser ce cadre, et Pierre le Grand, « en superposant archaïquement l'appareil politique, dont il héritait, à une société transformée, allait créer le paradoxe désespérant où la Russie se débat encore aujourd'hui. »

COMTE MARC DE GERMINY

Souvenirs du chevalier de Cussy.

M. le comte Marc de Germiny commence la publication des *Souvenirs du chevalier de Cussy*, garde du corps, diplomate et consul général, de 1795 à 1866. Dans ce long espace de temps le chevalier de Cussy remplit des charges importantes, il fut aide de camp du général baron de Janssens pendant la campagne de France, garde du corps de Louis XVIII, diplomate sous les ordres du marquis de Bonnay, de Chateaubriand, du comte de La Ferronnays, de MM. Martignac et de Rayneval ; on voit dès lors tout ce que ses mémoires mis au jour peuvent apporter de renseignements intéressants sur un demi-siècle de l'histoire de France, depuis le premier Empire jusqu'à la deuxième République, en passant par la Restauration, par le règne de Louis-Philippe ; il y a là une mine d'anecdotes amusantes, suggestives, recueillies par un homme « doué d'un esprit sagace et observateur et qui a apprécié en toute sincérité les événements » ; il fut en outre sans défaillance « un bon serviteur de son pays, constamment fidèle à la devise de sa maison : « Oncques ne faillit », ainsi qu'à la maxime « Fais ce que dois, advienne que pourra », par laquelle il clôt le livre de sa vie ». Le premier volume se termine en 1825 sur l'extraordinaire histoire de l'enlèvement du philosophe Cousin à Dresde.

LÉO CLARETIE

Histoire de la Littérature française de 900 à 1900.
4e volume

J'ai dit à plusieurs reprises déjà le grand mérite et la haute conscience de ce grand ouvrage aujourd'hui terminé. M. Léo Claretie aborde, en effet, dans le quatrième volume, la dernière partie de sa tâche, la plus séduisante, mais aussi la plus délicate et la plus ardue : la littérature du dix-neuvième siècle. Dans une courte préface, d'une remarquable synthèse, il résume la tendance et l'esprit de cette littérature d'un siècle : « Liberté, progrès, science et amour, voilà, nous dit-il, l'héritage que le dix-neuvième siècle a laissé à ses descendants. » Eh mais! cela n'est déjà pas mal, et M. Léo Claretie est, il me semble, bien sévère pour ce pauvre siècle, lorsque, quelques lignes plus loin, il s'écrie : « Il a manqué à ce siècle, l'envolée, l'ardeur généreuse, l'enthousiasme, la foi. L'esprit scientifique tue la croyance, la confiance et l'idéal : il ne va pas sans l'esprit critique et rationaliste. Il ne peut pas descendre plus bas que dans les dernières couches populaires où il a répandu — surtout dans les villes — la rancœur, la haine, et où l'on ne croit plus. »

Quelle conclusion pessimiste pour un livre dont les premiers chapitres sont intitulés : Chateaubriand Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred

de Musset, Théophile Gautier ! Dans les chapitres suivants, M. Léo Claretie a étudié tour à tour, avec un souci constant d'éclectisme et d'exactitude, en s'efforçant de ne pas omettre un nom, un titre ni une date, les poètes, le roman, le théâtre, l'histoire, la presse, les orateurs, les écrivains politiques, les philosophes, les pédagogues et les savants. Ainsi son livre, en outre de son mérite littéraire, acquiert la valeur d'un très précieux et très précis instrument de travail.

LUDOVIC NAUDEAU

Le Japon moderne. — Son évolution.

— M. Claude Farrère nous offrait tout à l'heure la vision du Japon aperçu par un romancier, voici la relation d'un journaliste qui a vu, qui a voulu comprendre et qui tente d'expliquer. — Si l'on pouvait avoir un doute sur la vérité du tableau brossé par le romancier, l'œuvre du journaliste viendrait le dissiper ; il y a notamment dans le livre de M. Naudeau un chapitre sur la femme japonaise et le féminisme qui commente de façon lumineuse le dénouement imprévu de la bataille, où nous voyons l'élégante et coquette, et européenne marquise Yorisaka se souvenir, au moment où elle devient veuve, qu'elle est une simple femme japonaise et se soumettre docilement à la coutume barbare qui

la voue pour toujours à la claustration et à l'isolement ; M. Naudeau nous l'explique, il nous rappelle que « la préséance de l'homme sur la femme est la grande loi du ciel et de la terre », et que pour longtemps encore la pauvre petite Japonaise est destinée à être la victime des doctrines de Confucius qui ne voit en elle qu'une « tentation, un piège, une créature malpropre, un être de perfidie et de perdition, une chose inférieure, un obstacle à la paix et au bonheur ».

Dans son ensemble, le livre de M. Ludovic Naudeau est d'un intérêt captivant, tout rempli de renseignements pittoresques et de documents précieux, recueillis par le plus avisé des reporters qui, non content de raconter, explique et nous expose les raisons psychologiques, et ethnographiques de cette incroyable bravoure des Japonais, de cette frénésie homicide qu'ils employèrent si brillamment contre les étrangers et qui, au cours d'une guerre civile, toujours possible, leur jouerait à eux-mêmes de bien terribles tours ; une étude sur la question sociale et sur les raisons qui ont empêché l'idée socialiste, jusqu'à présent, de conquérir le Japon, termine ce livre d'un puissant intérêt.

VICTOR BÉRARD

La Révolution turque.

On sait que M. Victor Bérard, très renseigné sur

les questions de politique extérieure, est spécialement documenté sur la Turquie, à laquelle il a consacré dans ces dernières années plusieurs ouvrages très estimés. Il était donc tout à fait qualifié pour nous présenter cette révolution turque qui a fait l'étonnement et l'admiration du monde. En 300 pages, il nous fait parcourir, comme à vol d'oiseau, le chemin suivi depuis un siècle et demi par la Porte à la poursuite de la réforme. Il voit, on le pense bien, les choses de haut et d'ensemble, on ne saurait cependant être plus clair, plus complet, plus démonstratif, et la division très logique et précise qu'il a adoptée : « la réforme, trente ans avant, l'entente austro-russe, trente ans après » facilite encore la lecture et la compréhension de ce très intéressant ouvrage.

ALBERT SOREL

Notes et Portraits.

M. Albert-Emile Sorel poursuit la tâche qu'il a pieusement entreprise, de mettre au jour les notes et papiers laissés par son père, le très éminent et regretté Albert Sorel. On n'a pas oublié le premier volume de ces publications posthumes, ces exquises *Pages normandes*, parues l'an dernier ; voici aujourd'hui des *Notes et Portraits*, contenant des pages inédites et aussi des pages déjà pu-

bliées, mais fort peu connues. M. Albert-Emile Sorel les a réunies en un volume très méthodiquement ordonné. Il est délicieux ce livre, d'un charme et d'un agrément très divers : mille sujets d'histoire, de littérature, d'art, de philosophie, voire de politique et de théâtre, y sont abordés en des pages d'une érudition profonde, d'un esprit raffiné, souvent d'une très poétique grâce. Lucullus, « l'homme le plus étrange de l'histoire de Rome et l'un des plus singuliers originaux de l'histoire de tous les temps », y voisine avec Vercingétorix ; M. Frédéric Masson qui a « rendu Napoléon à l'humanité », avec M. Gabriel Hanotaux qui écrivit l'histoire du cardinal de Richelieu et l'histoire de la France contemporaine, « traitant à deux cent cinquante ans de distance le même sujet » ; et c'est encore : Edmond Biré et Armand de Pontmartin, Sainte-Beuve et Maurice Barrès, Jules Ferry et Challemel-Lacour, et Gobineau, mais je m'arrête, la simple énumération de ces noms est faite pour montrer la variété de ce livre d'un très vif agrément.

PIERRE LOTI

La Mort de Philæ.

Quel beau livre, de grâce, de splendeur et de mélancolie. Quelle éloquence dans cet hommage rendu à l'Egypte séculaire, émouvante et mysté-

rieuse, en train de mourir, submergée par les flots d'une sauvage civilisation. M. Pierre Loti n'a pu assister sans un profond déchirement à cette profanation du passé, à cet envahissement du désert par les fiacres ou les tramways, à cette entreprise impie qui sacrifie et noie le temple d'Isis pour favoriser et étendre la production du coton.

Et tandis qu'il en est temps encore, il dit un adieu émouvant au grand sphinx « si détruit par le temps, par la main des iconoclastes, disloqué, tassé, rapetissé » et qui, « à la manière des fantômes, revit la nuit sous les enchantements de la lune »; à ces pyramides, à ces déserts roses où tout apparaît gigantesque et rose; au Nil dont l'éternelle beauté subit tant d'affront; à Louqsor que l'on modernise si effroyablement, et à cette Philæ, à ce sanctuaire d'Isis dont la mort prochaine est comme le symbole de toutes ces morts, de toutes ces dévastations.

En disant adieu à toutes ces choses augustes et belles que mutile la civilisation, M. Pierre Loti, comme pour les sauver d'une mort trop complète, fixe leur splendeur en des pages d'une empoignante beauté. On est ébloui devant ces tableaux d'une si prodigieuse couleur, d'un art si merveilleux, et l'on a en même temps une impression tout à fait curieuse d'exactitude et de vie; M. Pierre Loti n'a pas seulement regardé l'Egypte comme un artiste, il l'a notée, observée comme un reporter, et son livre est souvent l'œuvre d'un véritable journa-

liste, et cela donne à ces pages d'une beauté éternelle un air de vie présente et d'actualité qui en double le prix.

MÉMENTO DU MOIS DE FÉVRIER

ROMANS

Buxy (B. de.) — *Veuve de quinze ans.*

Carol (Jean). — *Sœur Jeanne.*

Corday (Michel). — *Plaisirs d'auto.* L'automobile continue à combler de ses bienfaits la littérature, décidément « ceci ne tuera pas cela »; après les étourdissantes *Veillées du chauffeur* de Tristan Bernard, voici que M. Michel Corday publie une série de nouvelles qui ont toutes des chauffeurs pour héros, et pour cadre, celui des automobiles, entendez la belle nature et les longues routes poudreuses. Il y a dans ces histoires, écrites d'une plume alerte, beaucoup de verve spirituelle et de bonne humeur, parfois une pointe de libertinage, parfois aussi de l'émotion et même de la terreur, lisez plutôt la nouvelle « Excellentes références » où nous assistons angoissés à la course échevelée d'une automobile conduite par un chauffeur devenu subitement fou.

Coulomb (Mme Jeanne de). — *L'Irrésistible Force.*

Daudet (Ernest). — *Le mauvais Arbre sera coupé.*

Demange (Charles). — *Le Livre du Désir,* « histoire cruelle. »

Green (Katharine). — *La Dame au diamant,* roman traduit par Madame J. Heyvood et publié dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers. »

Hinzelin (Emile). — *Le Maître du jeu.*

Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence.*

Justiniani (Fidao). — *Le Mariage de Don Juan.*

Litschfousse (Victor). — *Les Impudiques*, nouvelles.

Margueritte (Victor). — *Le Petit Roi d'Ombrie*, un curieux roman sur la troublante question de Naundorff.

Milan (René). — *Les nostalgiques*, « nouvelles exotiques. »

Nolly (Emile). — *Hiên le maboul.* Cette histoire d'amour et de douleur dont le pauvre Hiên, tirailleur annamite, est le héros et la victime, dont il devient « maboul » et dont il meurt, n'a pas dû être imaginée tout entière par l'officier qui nous la raconte ; il y a dans ce livre des pages trop réelles, trop vivantes, pour n'être pas vécues.

Prosbert (Mme Hemma). — *Jean et Jeannette*, idylle limousine.

Tanet (Jean). — *Les Défenseurs*, « histoires lorraines », préfacées par Maurice Barrès.

Toraude. — *Conte d'un fileur de verre.*

Valdes (Armando Palacio.) — *La Joie du capitaine Ribot.*

Vignemal (Henry). — *Le Fruit défendu*, un roman où l'auteur nous conte avec beaucoup d'émotion une ténébreuse et passionnante histoire de meurtre, d'héritage et de séquestration.

Waltz (Mme René). — *La Vie intérieure.*

Ward (Mme Humphry). — *Carrière d'Artiste*, un roman traduit de l'anglais par MM. Th. Bentzon et A. Fliche.

Wells. — *Douze histoires et un rêve*, brillamment traduites par MM. Henry Davray et Kozakiewicz.

Wylm. (Dr A.). — *Le Chapelet de Corail*, « roman psychique. »

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Adhémar (Vicomte d'). — *Une Religieuse réformatrice*, « La Mère Marie du Sacré-Cœur. »

Baglion (Comte Louis de). — *La Renaissance italienne*, « Pé-

rouse et les Baglioni », étude historique d'après les chroniqueurs, les historiens et les archives.

Balzac. — *Scènes de la Vie militaire*, ordonnées et annotées par M. Ed. Biré et illustrées par M. Rouffet ; l'idée est ingénieuse et les images sont belles.

Basset d'Aurillac (Mme Gabrielle). — *L'Ame de l'Heure*, un recueil de « Vers capricieux ».

Bertaut (Jules). — *La littérature féminine d'aujourd'hui*, un volume alerte et aimable, où l'auteur se garde judicieusement des enthousiasmes excessifs comme des dénigrements outrés.

Berthaut (Léon). — *Le peuple de la mer*, un recueil de nouvelles où l'auteur des *Contes de la Grande Bleue* évoque des drames de passion, de douleur et surtout d'héroïsme. Sauvetages prestigieux, dévouements sublimes, voilà ce qu'accomplissent, presque dans toutes les nouvelles de M. Berthaut, « ceux de Normandie », « ceux de Bretagne », « ceux de Terre-Neuve », « ceux de partout ». Et malgré le talent et l'émotion de M. Berthaut, on finit par s'y habituer, en vertu de cette raison notée par Michelet et mise en épigraphe du livre, « que toute vertu héroïque qu'on noterait dans l'intérieur comme chose rare est la vie commune à la côte ».

Bossuet. — *Discours sur l'Histoire universelle*, une excellente édition parue dans la collection « Les meilleurs auteurs classiques français et Etrangers » et précédée d'une substantielle notice bio-bibliographique sur Bossuet, « le génie le plus vaste de son siècle, l'oracle de l'Eglise de France et la plus importante figure du christianisme dans les temps modernes. »

Calemard de La Fayette (Olivier). — *La Montée*, œuvre émouvante d'un poète mort il y a deux ans, en pleine jeunesse, comme les « poètes aimés des Dieux. »

Callet (Charles). — *Un oublié du XIXe siècle : Auguste Callet*, un volume de notes et souvenirs, filial et pieux hommage.

Chatir-Bey. — *Le Chapelet d'Ambre*, un recueil de poésies somptueuses, où l'auteur a eu la coquetterie de faire figurer entre de charmants sonnets certains « Blasphemiai » datés de « Parisioi » et qui m'ont paru — mais

hélas que la Sorbonne est loin ! — du grec le plus classique.

Denis (Pierre). — *Le Brésil au* xxe *siècle.* Ce volume a tout l'agrément d'un récit de voyage et tout l'intérêt d'une étude documentée, car il est l'œuvre d'un voyageur qui sait voir et décrire et qui, sans se laisser entièrement distraire par la beauté des spectacles entrevus, s'est donné la peine d'étudier : ainsi on y trouve à côté d'une très pittoresque description de paysages une véritable monographie où la vie politique et la vie économique du Brésil sont étudiées en des traits précis.

Duchesne (Henri-Gaston). — *Le Château de Bagatelle* (1715-1908), une très belle étude historique et descriptive ornée de superbes héliogravures.

Dufay (Pierre). — *Victor Hugo à vingt ans,* « glanes romantiques. »

Dunoyer (Alphonse). — *Deux Jurés du Tribunal révolutionnaire* ; *Vilate, le « Petit Maitre », Trinchard, « l'homme de la nature ».*

Dupuis. — *La Campagne de 1793, l'armée du Nord et des Ardennes* ; tome II, « *d'Hondschoote à Wattignies* », publiée sous les auspices de la section historique de l'état-major de l'armée.

Dupuis (Charles). — *Le Principe d'équilibre et le Concert Européen de la Paix de Westphalie à l'acte d'Algésiras.*

Dutrait (Henri). — *Précis de l'Affaire Dreyfus, histoire complète de l'Affaire Dreyfus depuis 1894 jusqu'en 1908.*

Esparbès (Georges d') et Hector Fleischman. — *L'Epopée du Sacre*, 1804-1805, préfacée par Henry Houssaye.

Fromentin (Eugène.) — *Lettres de Jeunesse,* Biographie et notes par M. Pierre Blanchon. Le nom d'Eugène Fromentin évoque, dès qu'il est prononcé, la pensée des beaux tableaux qu'il peignit et écrivit sur l'Algérie, et l'on songe tout de suite au Sahara, au Sahel, si lumineusement évoqués par l'écrivain ; pourtant, ce n'est pas là tout Fromentin, et ce livre nous donne sur la personnalité intime de l'auteur de *Dominique*, sur l'homme, l'artiste et l'écrivain, des lumières tout à fait inédites et précieuses ; elles restituent, « dans son cadre, en

bonne lumière, la figure d'un homme qui, chose rare, fut à la hauteur de son œuvre. »

Gennep (A. Van). — *La Question d'Homère,* « les poèmes homériques, l'archéologie et la poésie populaire. »

Gomez-Carrillo (E.). — *La Grèce éternelle*, des pages vibrantes préfacées par M. Jean Moréas.

Grappe (Georges). — *Degas.*

— *Dans le Jardin de Sainte-Beuve*, « Essais. »

Haugmard (Louis). — *La Femme et la Vie.*

Janet (Dr Pierre). — *Les Névroses.* Bien des gens emploient le mot de névrose sans savoir ce qu'il signifie ; ils le sauront, et de façon très précise, lorsqu'ils auront lu cet ouvrage d'érudition et de science profonde qui se donne cependant le luxe d'être d'une parfaite clarté ; pour mon compte, je suis désormais fort renseigné sur « les idées fixes et les obsessions, les amnésies et les doutes, les troubles du langage, les paralysies et les phobies, les troubles de la perception, les tics » et un tas d'autres choses tout à fait désagréables ; cela n'est pas gai du tout, mais c'est très instructif.

Jaudon (Henry). — *Denys Puech.*

Lacombe (Comte Hilaire de). — *Amour et Foi,* un hommage filial et un livre émouvant. Ce sont des impressions de la vie et des fantaisies de l'imagination, des notes intimes, que M. de Lacombe a trouvées dans les papiers de son père, le comte Hilaire de Lacombe ; « il les publie parce qu'il croit ainsi répondre au désir de celui qui en fut l'auteur et que, peut-être, elles feront du bien » ; ces notes, éphémérides sur mille sujets divers, écrites en une langue excellente et animées du plus pur idéalisme, sont les pensées d'un homme qui a cru de toutes les forces de son âme, aimé de toute la puissance de son cœur et dont le sort doit paraître respectable et enviable, même et surtout à ceux que ne toucha pas cette grâce.

Lafenestre (Georges). — *Molière,* une excellente étude publiée dans la collection : « Les Grands Ecrivains Français. »

La Mesangère. — *Les Petits Mémoires de Paris,* rues et intérieurs, un ravissant volume illustré d'exquises eaux fortes de Henri Boutet.

Leclerc (Georges). — *La Juridiction consulaire de Paris pendant la Révolution.*

Lemoine (Jean) et André Lichtenberger. — *Trois familiers du Grand Condé : l'abbé Bourdelot, le P. Talon et le P. Tixier*; ces personnages, dont deux au moins furent des bouffons, sont bien amusants à observer et à connaître, non seulement par eux-mêmes, mais par ce qu'ils nous apprennent du caractère et de la vie du Grand Condé.

L'Hopital (Joseph). — *Italica*, des impressions et souvenirs sur Milan, Venise, Bologne, Florence réunis par un écrivain qui « n'a d'autre ambition que de peindre certaines visions, de décrire certaines émotions personnelles. »

Lichtenberger (André). — Voir Jean Lemoine.

Magnier (Edmond). — *Rêves épars*, sonnets posthumes d'un poète délicat.

Maurel (André). — *Un Mois à Rome*, un volume, où il y a des notations charmantes, des impressions spontanées qui émeuvent par leur sincérité, « impression fraîche, naïve si l'on veut, du touriste de culture moyenne, peut-être, mais d'inspiration infinie dans sa complaisance, du touriste de bonne volonté, ému sans préméditation ».

Mendès (Mme Catulle). — *Le Cœur Magnifique*, un émouvant recueil de poésies publiées par Madame Catulle Mendès à la veille même de la catastrophe qui devait l'endeuiller en frappant si douloureusement les lettres françaises : de beaux vers, vraiment, où s'affirme avec une intensité poignante et une superbe ampleur le talent que certaines pièces des *Charmes* faisaient prévoir ; dans ces poèmes s'agitent, se heurtent, se froissent, s'accordent en une harmonie suprême toute la passion, toutes les souffrances et toutes les joies ; un cœur généreux y palpite, cœur excessif, véhément, magnifique parfois, un cœur aimant, un vrai cœur de femme.

Merki (Charles). — *L'Amiral de Coligny*, un volume où abondent les renseignements, qu'on lira avec fruit, mais dont, peut-être, la conclusion sera discutée, car M. Merki ne craint pas de dire que Coligny, « sectaire opiniâtre et grave plus encore que zélateur complètement austère de sa religion, avait mérité son exécution » : il

ajoute que la Saint-Barthélemy fut « un crime politique sous couleur de religion plus qu'un crime religieux. »

Nouaillac (J.). — *Villeroy, secrétaire d'Etat et ministre de Charles IX, Henri III et Henri IV* (1543-1610).

Paquelin (Mlle Suzanne). — Second *Faust* de Gœthe : une traduction dont je voudrais pouvoir parler plus longuement, car elle témoigne d'un effort, d'une patience et d'une intelligence vraiment hors de pair. La pensée, le rythme et le mot du poète y sont, de la première à la dernière ligne, intégralement rendus, c'est un tour de force invraisemblable et dont il faut très vivement féliciter cette jeune fille : elle a vaincu le monstre admirable.

Pérès (Ancien Bibliothéquaire de la Ville d'Agen). — *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé,* une paradoxale plaquette.

Pierret (Emile). — *Vers la lumière et la Beauté,* un essai d'Esthétique sociale.

Play (Dr Albert de). — *Notes et Croquis d'Orient et d'Extrême-Orient.*

Rolland (Romain). — *Le Théâtre de la Révolution,* un livre où l'auteur a réuni trois des pièces qui devaient faire partie d'un ensemble dramatique sur la Révolution, parmi lesquelles j'ai retrouvé avec plaisir ce remarquable *14 Juillet* dont la représentation jadis nous avait donné une émotion si profonde.

Rossel (Frédéric). — *Voltaire créancier du Wurtemberg,* « correspondance inédite publiée avec un commentaire et des planches ; précédée d'une savante et étincelante préface par Henry Roujon.

Saintmarie (Louis). — *La Lumière sur 1870.*

Savine (A.). — — *La Vie aux Galères,* d'après les documents d'archives et les mémoires. Il est intéressant de confronter ces renseignements sur les tristes galériens d'autrefois avec les enquêtes dont nous comblent certains quotidiens sur les confortables bagnards d'aujourd'hui.

Schalck de La Faverie (A.). — *Les Premiers interprètes de la pensée américaine,* un très remarquable essai d'histoire

et de littérature sur l'évolution du puritanisme aux Etats-Unis.

Turquan (Joseph). — *Les Sœurs de Napoléon,*

Vallette (Gaspard). — *Reflets de Rome,* un ouvrage d'une très heureuse inspiration où l'auteur a eu l'idée de réunir les impressions des grands écrivains français à Rome ; il a cherché dans les œuvres et dans la correspondance de Montaigne, de Rabelais, de Balzac, de Chateaubriand, de Veuillot, d'Ampère, de Goncourt, de Taine, de Renan, de Bourget, de Zola, d'Anatole France des pages sur Rome : il y a joint des chapitres de Gœthe, seul écrivain étranger admis dans cette compagnie française, et les « reflets de Rome » que nous laissent ces impressions d'origines et d'époques si diverses sont tout à fait curieux et suggestifs. Comme le souhaite l'auteur, nous ressentons à les regarder « l'attrait mystérieux qui s'attache à la Ville. »

Vigné d'Octon. — *Visions Sahariennes.*

MARS

LES ROMANS

LÉON FRAPIÉ

M'ame Préciat.

La nouvelle qui donne son titre à ce recueil est très significative du talent et de la manière de M. Léon Frapié, qui s'est institué, on le sait, le poète en prose — très en prose — des grandeurs, des tristesses, des joies et des bassesses faubouriennes; *M'ame Préciat* est une brave femme de ménage qui, tout en époussetant les meubles, raconte, en son langage familier et trivial, sans y attacher d'ailleurs la moindre importance, tels petits drames poignants, telles comédies sentimentales qu'elle frôla dans la rue, dont elle eut les échos

dans son taudis, et, à travers toutes les histoires qu'elle raconte, — celle du petit Bagu, le pauvre petit concierge élevé dans le coin d'un réduit obscur et malsain et dont toutes les espérances se résument en ces mots : « Je voudrais devenir un locataire ! » ; celle de la petite Phonsine, héroïne de « la boîte aux gosses » et qui sert de petite maman à ses frères et sœurs et camarades ; celle de Polyte, devenu si joufflu aux colonies de vacances que son père refuse de le reconnaître et l'abandonne, tant d'autres encore — à travers toutes ces histoires, passe cet héroïsme spécial fait d'indifférence, de générosité et de souffrance qui fleurit entre les pavés des rues gluantes sans air et sans lumière. Les rois de ces rues que nous retrouvons dans les autres nouvelles, ce sont presque toujours les enfants de Paris, extraordinaires, charmants et inquiétants, phénomènes de précocité douloureuse, émouvante ou jolie, tels Louisette et Totor, prêts à chanter, un peu prématurément, la « romance » ; et Ninie, le « pauvre petit poulet » ; et le jeune Tricot, mûr déjà — pauvre gosse ! — pour les révoltes généreuses et les barricades.

Parmi ces nouvelles, M. Léon Frapié a eu la coquetterie d'en faire figurer trois ou quatre d'une note toute différente, sans faubourgs et sans faubouriens ; quelques-unes sont très émouvantes, telles *le Comédien*, *l'Amour imposteur*, ou d'une formidable intensité dramatique, comme *les Gants* ; d'autres m'ont paru d'un symbolisme un peu obs-

cur et imprévu; et puis, après nous être si longtemps promené, sous la conduite de M. Frapié, en compagnie des loqueteux du faubourg et des petits diables de « la Maternelle », nous nous sentons un peu gênés d'aller avec lui rendre visite à des gens aux expressions choisies, bien mis et bien logés; nous avons toujours peur d'être chassés par un portier insolent ou renvoyés à l'escalier de service. Aussi bien, c'est la faute de M. Léon Frapié : il est faubourien avec un si grand talent, si personnel et si émouvant, que nous voudrions — si tenace est notre manie des genres — l'empêcher d'être jamais un homme du monde...

HUGUES LAPAIRE

Les Accapareurs.

M. Hugues Lapaire à qui nous devons déjà les émotions et l'angoisse du *Fardeau* et de *l'Epervier* cultive décidément la manière âpre et forte. Dans *les Accapareurs*, il nous montre aux prises deux bandes de corbeaux rapaces dont Henri Becque eût aimé le spectacle. Ces accapareurs ce sont les époux Molin, couple de paysans retors et brutaux, et d'autre part, le ménage Rollet, plus policé, plus raffiné, d'une enveloppante canaillerie; l'accaparé n'est guère plus intéressant, c'est un certain baron Durosier, vieillard égoïste, au cœur sec, à l'esprit délié et qui nous apparaît tout de suite de taille à lutter

contre ces corbeaux et à les rouler, et c'est bien ce qui arrive au dénouement du livre, où les couples ennemis sont unis dans une même déception, mais non sans que leur astuce et leur perfidie aient fait une lamentable victime en la personne du neveu de Durosier, livré à la mort par leur implacable convoitise. Ce roman pourrait être banal. M. Hugues Lapaire en a fait une œuvre saisissante, écrite dans un style rude et original, semée d'observations curieuses et aiguës, animée de laides et typiques figures qui se détachent en noir sur la calme, sereine et vaste beauté de la nature.

JULES CLARETIE

L'Obsession.

Le dédoublement de la personnalité est un phénomène psychologique bien connu dont nous avons lu sans trembler l'explication dans les savantes études que lui consacrèrent les philosophes. Mais ce n'est plus un phénomène de laboratoire, nos névroses contemporaines en ont fait un cas pathologique assez fréquent. Et cela dès lors devient terrifiant ; devant ce mystère entré dans la vie réelle et qui nous côtoie, nous ressentons une indicible angoisse. Ce mystère, M. Jules Claretie l'évoque avec une cruelle précision et une vivante vérité dans son roman : *l'Obsession*. « Moi et l'autre. » Certes oui, elle est obsédante cette histoire d'André For-

this qui a reconnu, dissimulé au plus profond de son être, un ennemi invisible et sournois qui est lui-même, qui est l'« autre », et qui parfois, brusquement, vient se substituer à lui sans qu'il puisse résister ni se défendre, pour disparaître ensuite comme il est venu, laissant seulement le souvenir d'un cauchemar qui fut réel et d'un fantôme qui fut agissant. Ainsi, le pauvre André Forthis, marié à une femme qu'il adore, est sans cesse la victime consciente et douloureuse des méfaits de cet invisible et insaisissable ennemi qui est lui-même, et cela se terminerait par le désastre irrémédiable et la folie, sans doute, si un génial savant n'intervenait, le vieux docteur Klipper, qui plus heureux dans ses efforts pour sauver André Forthis que dans ceux qu'il tenta pour guérir sa femme, parvient, par la plus savante et la plus ingénieuse machination, à tuer « l'autre », le persécuteur, et à sauver le persécuté; mais lui-même, victime d'un accident terrible, devient aussi un phénomène de la double personnalité et il assiste vivant et caché à la glorification d'un savant disparu qui est lui-même.

Tel est ce roman touffu et clair, éloquent et simple, conduit avec un art remarquable, tout rempli d'angoisse et aussi d'espérance et qui, « cependant que la science est à la poursuite de l'impossible qu'elle atteindra, voit, prévoit, annonce et prophétise. »

HENRI DUVERNOIS

Le Mari de la couturière.

M. Henri Duvernois ne s'endort pas sur les lauriers que lui décernèrent les Quarante-cinq, après *Popotte* au gentil succès et la triomphante *Crapotte*, il nous offre aujourd'hui un nouveau roman : *le Mari de la couturière*, son cinquième volume, — et il n'a pas trente ans. J'aime, jusque dans ses erreurs, cette ardeur féconde à la « production », comme disent dédaigneusement ceux qui en sont incapables et dont le génie est d'autant moins discutable qu'il ne se manifeste pas; M. Duvernois n'est pas de ceux-là, il ne fait pas parler de son génie, il se contente d'avoir beaucoup de talent et de le prouver : c'est une belle carrière qui s'ouvre, et on est heureux d'avoir été des premiers à la pressentir et à la saluer.

Un écrivain si heureusement parti et si bien doué devrait voir la vie en rose! Mais il n'en est rien : M. Henri Duvernois est un pessimiste, il y a toujours dans ses romans de la tristesse et du désenchantement. Vraiment, l'humanité de ce romancier n'est pas belle, et le rôle que dans son dernier roman il attribue aux hommes est tout de même un peu poussé au noir : « le mari de la couturière », Gilles Reygnould, sorte de ruffian d'une massive beauté, aux mains fines, aux ongles polis et sans

cesse repolis et qui vit dans une honteuse paresse du labeur de sa femme, n'est point, dans ce livre, une exception, tous les habitués du petit café Vilbert, « bourgeois rancis dans l'oisiveté », M. de Préjannes, le gentilhomme pochard, dont la femme, née de Monthuron, est devenue piqueuse de bottines ; Lochard, le marchand de quatre-saisons, qui laisse tranquillement pousser la petite voiture par son épouse, et tous les autres, sont de vils exploiteurs de femmes, profondément inconscients, d'ailleurs, de leur infamie, — et Marcel Landrieu, lui-même, le héros du livre, que son ardeur au travail, son ambition, défendent contre ces vilenies, mérite de prendre place parmi eux : « il possède, nous dit l'auteur, cette admirable raison méridionale qui n'empêche ni l'enthousiasme, ni la pitié, ni l'amour des grandes choses, ni même la générosité, mais atténue de vérité pratique les sentiments et les passions ; son âme est éclairée par un soleil froid », et le résultat c'est que, délaissant la douce Madeleine dont la grâce triste l'avait attiré, mais qui pourrait encombrer son existence, il épouse bien sagement la plate et incolore Suzanne qui lui apporte de la fortune et de l'influence ; c'est le personnage sympathique du livre, jugez des autres ! C'est tout de même un peu bien sévère pour les pauvres hommes et, malgré le souci d'observation aiguë et pénétrante qu'affiche le romancier, ce n'est pas très juste ; mais le livre est si amusant, si verveux, si émouvant, les figures de la douce victime,

Madeleine, et de sa fille Guitte, la précoce révoltée, sont si touchantes et si vivantes, qu'on se laisse aller à l'agrément de cette lecture et qu'on ne songe à faire grief à M. Duvernois que le livre une fois fermé. Il est trop tard, le romancier a déjà remporté la victoire.

MAXIME FORMONT

La Princesse de Venise.

Sous ce titre, M. Maxime Formont nous offre un roman historique d'une extraordinaire intensité dramatique et tel que l'imagination la plus ardente et la plus romanesque ne l'eût peut-être pas osé; mais ce n'est pas sa faute, nous dit-il, « si les annales de cette ville et de cette époque ressemblent parfois aux plus téméraires feuilletons. » M. Formont a bien tort de s'excuser, nous sommes à ce point empoignés par l'aventure d'amour sanglante et tendre et formidable de Cécilia et de Paolo, par le drame d'intrigues et de politique dont la Venise du seizième siècle est le théâtre tout indiqué, que nous ne songeons pas à chicaner l'auteur sur la vraisemblance de ses récits. Il n'est pas inutile cependant de noter avec le romancier que ces choses invraisemblables sont vraies pour la plupart et que ce « qu'il y a de plus romanesque dans ce roman, l'histoire doit en être tenue responsable »; ainsi,

nous n'avons pas seulement le plaisir d'une lecture attachante et émouvante au plus haut point, mais le profit d'une évocation historique dans un cadre incomparable, reconstitué avec beaucoup de puissance et de couleur par un écrivain qui a réussi à nous offrir une Venise presque inédite, tout simplement en s'efforçant de faire vrai.

GASTON CRONIER

Mieux vaut amour.

Mieux vaut amour. C'est la devise de Pierre Darfeuille, un très gentil garçon, fort convenablement doué sous tous les rapports et qui a donné pour but à son activité méthodique, ingénieuse, avertie, de rechercher l'amour; malgré de nombreux essais suffisamment loyaux, il ne le trouve pas; c'est que, en effet, on ne rencontre pas l'amour comme cela, en employant une vie oisive à le rechercher; le vrai amour s'impose brusquement, terriblement, et sans vous laisser le temps ni le moyen de raisonner sur la manière de l'accueillir et de le traiter.

Telle est sans doute la morale qui se dégage du joli roman de M. Gaston Cronier, à supposer qu'il soit nécessaire de tirer une morale des immorales et lestes petites aventures dont Pierre Darfeuille est le héros souriant, jamais meurtri; elles sont

contées, ces aventures, avec une aisance, une verve, une bonne grâce tout à fait délicieuses, et nous retrouverons sûrement M. Cronier dont cette œuvre est, je crois bien, le début.

JEAN MORGAN

La Dupe.

Il ne faut pas subtiliser avec l'amour : cette leçon qui, à mon sens, se dégage du jovial roman de M. Cronier, ressort tragiquement du livre de M. Jean Morgan. Claude Mallet, le brillant romancier, pour qui l'amour fut toujours un jeu charmant, fertile en aventures agréables, en études judicieuses et séduisantes, voire même en succès littéraires, rencontre un jour sur son chemin, en la personne de Mme de Gerville, l'amour vrai, celui de la compagne d'élection qui se donne tout entière, éperdument. Il l'aime aussi, mais à sa manière : et il paraît que ce n'est pas la bonne, car Mme de Gerville éprouve auprès de l'être aimé une telle déception qu'elle se laisse glisser dans la mort. C'est une douleur atroce pour son bourreau involontaire, douleur qui renseigne, sur le véritable et simple amour, ce psychologue trop compliqué; douleur qui, je crains bien, ne durera pas, car déjà Claude Mallet raisonne trop finement lorsqu'il constate qu'il a été la « dupe » — et « elle » donc !

— et que son scepticisme dogmatique est vaincu. Le roman est intéressant, bien conduit; c'est le meilleur qu'ait jusqu'ici produit M. Jean Morgan, dont j'ai signalé déjà plusieurs œuvres avec sympathie.

JEANNE MARNI

L'Une et l'Autre.

Mme Jeanne Marni, qui depuis trop longtemps à notre gré gardait le silence, reparaît avec *l'Une et l'Autre,* une œuvre tout à fait délicieuse et forte, remplie de ces précieuses qualités d'observation aiguë et un peu amère qui sont la marque de son talent si personnel, et vibrante en même temps d'une émotion et d'une tendresse profondes.

L' « une », c'est la maman, Elise Surdier, une ravissante femme, dont quarante-cinq automnes ont respecté la taille svelte, les traits fins, les blonds cheveux; veuve depuis huit ans d'un mari despotique, qui lui avait appris uniquement à obéir, cette « douce vaincue » réalise à merveille en notre vingtième siècle le type de « la femme de trente ans » de Balzac (laquelle, on le sait, est pour l'ordinaire une quadragénaire), elle fait naître l'amour sous ses pas menus et son tendre cœur est prêt à l'éprouver.

L' « autre », c'est sa fille, Marie-Thérèse, la

vierge forte du vingtième siècle, avenante et jolie, mais pour qui l'art de plaire est un art inférieur; elle a pour sa mère une tendresse un peu dédaigneuse, elle la gronde et la morigène : « Comme tu es gosse, ma pauvre maman », lui dit-elle ; elle est impérieuse et autoritaire, et bien qu'elle soit très bonne, très franche, très loyale, exempte de tout défaut bas, elle nous agace prodigieusement au début de ce récit. Son air de supériorité nous est insupportable, et nous ne songeons à le lui pardonner que lorsqu'elle a réussi à faire le bonheur de sa mère en la mariant à un homme dont, en fée perspicace, elle a deviné la fervente tendresse.

Pour elle, tout cela est sans importance, elle est sûre d'elle-même et se sent à l'abri du « doux et terrible mal », elle a bien tort; les vierges fortes ont aussi un cœur, et elle s'en aperçoit le jour où le beau Frédéric Stalder, dont elle s'éprend tout de suite et qui — voilà bien la revanche des faibles femmes « vieux modèle » — n'a d'yeux que pour Elise dont il est éperdument amoureux. Tout cela pourrait tourner au drame, et le roman côtoie un instant la plus noire tragédie, mais de même qu'il y eut une bonne fée pour marier Elise à M. Terriel, un bon génie se trouve là à propos pour révéler à Frédéric que ce qu'il aime dans la mère c'est la fille.

Tel est ce roman tour à tour émouvant et verveux, animé de silhouettes lestement croquées,

dominé par la ravissante figure de la vieille Mlle Stalder, une « sainte joviale », et qui comptera parmi les meilleurs ouvrages du très remarquable romancier qu'est Mme Jeanne Marni.

CHARLES GÉNIAUX

Les Forces de la vie.

M. Charles Géniaux qui fut, je crois bien, le premier prosateur lauréat du prix national de littérature — le prix de Rome des hommes de lettres, — poursuit avec ardeur un méritoire effort et cherche hors des sentiers battus la grande voie des succès définitifs. Dans son livre *les Forces de la vie*, sa volonté s'affirme d'être, avant tout, original et personnel. C'est une très louable préoccupation, mais à se laisser dominer par elle on court le risque d'effrayer le lecteur, ami du plaisir facile et du moindre effort. Je songeais à cela en lisant le « prélude » que M. Géniaux a mis en tête de son roman ; ce prélude écrit, je pense, pour nous renseigner sur les intentions de l'auteur, est obscur et embrumé à souhait ; les mots, artistement rangés dans le désordre harmonieux du poète, s'y entrechoquent sans que jaillisse la moindre lumière et, loin d'éclairer le seuil du roman, il semble mis là pour en défendre l'accès.

C'est d'autant plus étrange que la pensée du li-

vre est très plausible et très claire : il met en scène la lutte éternelle des forces du passé contre celles de l'avenir, celles-ci représentées par Marc Neufville et André Caulnes, l'avocat et l'ingénieur, audacieux, volontaires, « bonapartes de la conquête industrielle », qui ont résolu de mener à bien une formidable entreprise dans le sauvage golfe de Kermor; celles-là incarnées en M. de la Moussaye, le châtelain de Langourla et le vicomte du Coat en son manoir de Coat-Glaz. Entre ces deux forces la lutte fatale éclate, agrémentée par les conflits de la C. G. T., personnage désormais indispensable aux romans contemporains, traversée aussi par une touchante idylle ébauchée entre Marc, champion des idées modernes, et Onenne la jeune fille de M. de la Moussaye, attachée aux traditions du passé.

Et cela se termine par la mort de cette innocente victime et par le triomphe du progrès, de l'avenir. Et le héros constate que « rien ne peut interrompre la vie que la mort » — axiome assez plausible en effet! — et que « tant qu'il y aura des hommes, les forces de la vie les feront s'entre-choquer sans qu'aucune forme de la société apaise jamais leur bataille éternelle ». C'est un beau sujet; M. Charles Géniaux l'a traité avec talent et ampleur dans un roman bourré de faits, jusqu'à en être quelque peu touffu et compliqué, écrit dans une langue d'une originalité souvent heureuse et parfois cruellement torturée.

JULES LAFFORGUE

La Revanche de Paris.

C'est un jeu facile et dont la mode dure depuis longtemps de dénoncer Paris la ville de débauche et de perdition où viennent s'étioler et se flétrir les « déracinés » qui eussent eu, sans doute, dans leur paisible province, du génie, du talent, ou tout au moins du bonheur, et qui sont venus se déclasser et se noyer dans la grand'ville ; pauvre Paris attaqué de toutes parts, il n'a guère trouvé de défenseurs, et tandis que les provinciaux exaltent à l'envi les grâces et les vertus de leur petite patrie en des proses régionalistes, les « nés natifs » de Paris n'ont point songé à prendre la défense de leur ville, et ont laissé accréditer cette légende qu'il y a des provinciaux mais qu'il n'y a pas de Parisiens ; en voici un cependant qui surgit ! Saluons-le, c'est M. Jules Lafforgue qui, proclame comme un défi *La Revanche de Paris.*

Il est très bien ce titre, et l'idée est heureuse et originale ; le livre est d'ailleurs un peu injuste et excessif dans ses tendances, et la peinture de la province meurtrière de Jacques Labourat, déraciné de Paris, est peut-être un peu poussée au noir, mais puisque les hommes sont condamnés à l'injustice perpétuelle, il est bien permis à un Parisien de se féliciter que cette injustice soit pour

une fois distributive et réserve à la province quelques-unes de ces sévérités dont tant d'illustres écrivains furent prodigues pour Paris. Et puis, si la tendance est excessive, la peinture est d'une si minutieuse et si vivante exactitude, et l'histoire est si émouvante de ce poète parisien enveloppé, submergé par la paresse, la nonchalance et l'oisiveté de sa petite ville, et conduit jusqu'à la dégradation, à l'alcoolisme et à la mort par la fréquentation de ce lamentable « café des amis », aussi pernicieux, en somme, et moins gai que les brasseries et les tavernes si vilipendées de la « Babylone moderne ».

MAURICE DARIN

La Ville tumultueuse.[1]

M. Maurice Darin dont j'ai tant goûté naguère l'œuvre charmante, spirituelle et délicate *Colette ou la Protectrice*, nous donne avec *la Ville tumultueuse*, un roman d'une note toute différente : sombre, violent, douloureux, où l'on entend gronder les âpres colères du prolétariat révolté contre le patronat.

Au risque de paraître égoïste et frivole, j'avoue que je me plaisais mieux dans l'immoral petit salon de Colette, en compagnie de son aimable académicien, que dans les rues noires de Roucoing.

au milieu de la foule peu rassurante des grévistes hurlant contre leur patron, Vanlède, le filateur ; cette préférence, dont je ne me vante point, ne doit pas me rendre injuste pour M. Maurice Darin. A coup sûr, le romancier me semblait plus à l'aise dans les petites intrigues parisiennes qu'il n'est dans le drame de « la ville tumultueuse », épisode de l'universelle et sanglante tragédie sociale, mais il n'a cependant pas été inférieur à son sujet, et cette sorte de malaise et d'angoisse que m'inspire son livre indique qu'il a réussi à évoquer avec puissance et vérité ce drame poignant de la misère et de la haine sociale.

Le triste héros de ce roman est Daniel Vanlède, fils malingre et chétif du puissant industriel, dont une terreur irraisonnée arme la main contre la foule des grévistes — son histoire, vous vous en souvenez peut-être, s'inspire un peu d'un funeste et trop réel événement — et M. Maurice Darin s'entend à merveille à nous faire comprendre la psychologie de cet irresponsable meurtrier ; le drame de haine et de passion qui se déroule entre ce pauvre dirigeant et Lydie, la cousine d'un agitateur socialiste qui a concentré sur lui toute sa haine de classe, et leur tragique réunion dans la mort, « leurs corps enlacés roulant dans l'eau noire », sont évoqués avec beaucoup de puissance et donnent à cette très particulière aventure la haute portée d'un douloureux symbole.

HENRI GUERLIN

A l'Ombre de l'Acropole.

Fuyons ces tristesses présentes et courons nous réfugier *A l'Ombre de l'Acropole*, ainsi que nous y convie M. Henri Guerlin : nous y verrons encore des spectacles douloureux, d'impressionnants supplices, mais ils sont si loin de nous que, sans être trop impressionnés par leur horreur, nous ne sommes plus sensibles qu'à leur seule grandeur. Les temps évoqués par M. Henri Guerlin sont en effet ceux du premier siècle de notre ère, alors que les nouveaux disciples du Christ réunis et catéchisés par Paul de Tarse se cachaient à Athènes ; dans ce cadre émouvant, où revit, en des pages colorées et brillantes, la société athénienne au temps de sa décadence, l'auteur a évoqué la lutte éternelle entre la beauté morale du christianisme et la beauté plastique divinisée par les anciens, lutte qui se termine, comme vous le pensez bien, par la victoire de la morale et du christianisme dans l'apothéose d'un supplice où périssent la belle et tendre Damaris et Apollonidas, subitement touché de la grâce et massacré aux pieds de l'aimée.

MADAME HENRIETTE BEZANÇON

Bourgeoises artistes.

Madame Henriette Bezançon ne se réjouit pas, semble-t-il, sans réserve, du mouvement grandissant qui pousse les femmes de ce temps vers les arts et la littérature : les *Bourgeoises artistes* l'effrayent singulièrement. Je ne suis pas bien sûr que cette terreur soit tout à fait justifiée, et s'il est bien vrai que les petites oies blanches ont tort de quitter le havre paternel et bourgeois pour courir des aventures de gloire, il n'est pas moins exact que celles qui reçurent du ciel l' « influence sacrée » ont le droit et le devoir de remplir leur destinée ; l'influence sacrée, tout est là ! Avec elle, tout s'arrange : Nicole Jardyce ne tombe pas dans les figurations de music-halls, Isabelle Doublet devient un grand romancier et Valentine Lejerry une géniale artiste. Puis, elles se marient ou ne se marient point, restent dans la bourgeoisie ou deviennent des personnes trop libres ou trop indépendantes, c'est affaire de goût et de tempérament. Ce n'est pas la thèse de Madame Henriette Bezançon, mais si la romancière ne m'a pas convaincu, du moins elle m'a intéressé et elle intéressera ses lecteurs. Une nouvelle complète le livre ; son titre, *le Préjugé*, pourrait servir de sous-titre au roman ; elle est d'ailleurs d'une note toute différente, très dramatique et très émouvante.

COMTE LÉONCE DE LARMANDIE

L'Appel du Fantôme. — L'Amour astral.

M. le comte de Larmandie poursuit ses inquiétants voyages dans les troubles domaines de l'au-delà, et nous donne avec *l'Appel du Fantôme* et *l'Amour astral* la suite et la fin de cette extraordinaire « aventure hermétique » dont j'ai parlé déjà : Yesod et son disciple Chesed, qui avaient réussi une fois déjà à matérialiser une fantomatique figure du nom de Netzah, et qui n'avaient point eu à se louer de ce succès, recommencent néanmoins ; de nouveau, ils rappellent à la lumière du jour, par de bizarres et obscures pratiques, ce fantôme dont la présence sur terre « étonne les savants », — je le crois de reste. Mais la présence d'une femme, même astrale, entre deux hommes n'est jamais très favorable à leur bonne entente : ils s'éprennent tous deux pour cette incarnation d'un amour passionné et deviennent l'un pour l'autre de féroces ennemis. Mais cette personne astrale est inaccessible à l'amour ; leur passion étant désormais sans objet, le maître et l'élève se réconcilient, et tout cela se terminerait très bien si les chats infernaux ne bondissaient quelque jour sur le spectre et ne l'anéantissaient pour toujours. Et très sagement, devant ce résultat négatif de leur effort, le savant Yesod s'écrie : « Nous n'envahirons pas plus le do-

maine de la Mort que les Icares ne parviendront aux astres. » Tout de même, Wright me semble plus près de la voûte céleste que ces mages ne sont près de l'enfer.

HISTOIRE, LITTÉRATURE,
PHILOSOPHIE, VOYAGES.

ERNEST DAUDET

L'Exil et la mort du général Moreau.

Le livre que M. Ernest Daudet a publié sur *l'Exil et la mort du général Moreau* mérite, à mon sens, une place à part, une place d'honneur, dans l'œuvre si considérable de l'éminent historien. En l'écrivant, M. Ernest Daudet a assumé la tâche la plus difficile et la plus honorable qui soit : celle de parler d'un soldat qui fut traître à sa patrie, non pas pour l'accabler d'épithètes trop faciles, mais pour étudier son cas avec sérénité, pour expliquer un crime qui est sans excuse mais non pas sans raisons; ces raisons, M. Ernest Daudet les a trouvées dans des documents incontestables, choisis

avec la méthode et la rigueur qui lui sont coutumières, exposés avec beaucoup d'art, et il a reconstitué ainsi le véritable drame qui dura de 1804 à 1813, pour aboutir à ce lamentable dénouement : la mort au service de l'ennemi d'un soldat qui avait « été un ardent patriote, un grand serviteur de la France. »

ÉMILE DACIER

Mademoiselle Sallé.
« Une danseuse de l'Opéra sous Louis XV ».

En consacrant une étude à cette ballerine qui fut vertueuse en un temps où la vertu était rare, non seulement à l'Opéra mais à la ville, M. Emile Dacier a conscience de réparer une injustice commise par l'histoire au détriment d'une femme qui eut bien d'autres mérites que sa vertu; elle fut contemporaine et rivale de la Camargo, son égale en succès ; ce sont deux étoiles qui devraient, côte à côte, figurer au firmament, mais la renommée s'est laissée prendre aux apparences et en a jugé de façon moins logique : « Entre les deux rivales, elle a choisi la plus agile et la plus brillante, et l'a popularisée. L'autre, plus fine, plus séduisante et d'une grâce plus réservée, on en a vite perdu le souvenir. »

Rien n'est plus injuste. M. Dacier nous le dé-

montre dans cette biographie toute remplie de documents et de souvenirs, où il nous raconte la brillante carrière de cette danseuse et nous explique qu'elle fut vraiment une très grande artiste, qu'elle devança la réforme du costume théâtral, « créa les ballets intrigués et tenta de faire triompher à l'Opéra cette danse imaginée, non pour entraver l'action, mais pour la servir au contraire et la rendre plus piquante. » L'intention de M. Dacier est louable, il a eu raison de la mettre à exécution, et c'est notre devoir de l'aider dans son œuvre de réparation, mais je crains bien que tous les efforts n'y fassent rien : la Camargo tient dans nos mémoires et dans nos imaginations « la vedette », elle ne la lâchera pas.

HENRI MORIS

L'Abbaye de Lérins.

Elle est très émouvante et elle valait la peine d'être fixée de façon définitive, l'histoire de cette abbaye depuis l'époque lointaine où quelques solitaires vinrent y chercher la science, l'amour et la foi, jusqu'au jour où, ayant puisé dans l'excès même de sa richesse des germes de décadence, elle devint la proie des abbés commendataires, et, malgré quatre réformes successives, finit pas disparaître, sans laisser un regret, bien « qu'elle eut

vu dès sa naissance éclore dans son sein une école de savants, de philosophes, de théologiens, de moralistes qui, non contents de répandre par leurs écrits les enseignements de l'Evangile, allèrent porter au loin la civilisation chrétienne. » Mais si l'histoire de l'Abbaye est intéressante, l'inventaire de l'île Saint-Honorat, où elle s'élevait, de cette île « aux senteurs embaumées, que festonne harmonieusement la vague marine », donne lieu aux plus émouvantes et aux plus précieuses découvertes ; elle « a gardé en effet, presque intacts, les principaux monuments de son passé et en la parcourant, les visiteurs ne marchent que sur des souvenirs. »

PHILIPPE GODET

Les Lettres de Belle de Zuylen (Madame de Charrière) à Constant d'Hermenches (1760-1775).

Madame de Charrière, Isabelle de Zuylen qui aimait à signer « Belle de Zuylen » n'a, suivant M. Philippe Godet qui publie cette correspondance, rien « laissé de plus touchant et de plus vivant que ces lettres intimes qu'elle prodigue à des amis, où elle répand les trésors d'un esprit à la fois ferme et alerte, réfléchi et prime-sautier. S'il y a vraiment une justice littéraire, sa correspondance,

mieux connue qu'elle ne l'est, doit lui assurer, tôt ou tard, une bonne place parmi les épistoliers français. » Elles sont d'un intérêt très vif ces lettres, non seulement par la personne étrange et séduisante qu'elles nous révèlent, si pénétrante et si facile à duper, non seulement par leur tour élégant et spirituel, mais aussi par ce qu'elles nous racontent de cette société du dix-huitième siècle dont l'attrait est vraiment inépuisable.

GUSTAVE RUDLER

La Jeunesse de Benjamin Constant (1767-1794).

Cet important ouvrage apporte sur l'existence la plus controversée, sur l'homme le plus diversement jugé, des lumières tout à fait nouvelles et intéressantes. Autour de cette énigmatique figure exaltée parfois avec un enthousiasme débordant, dénigrée souvent jusqu'à la plus grande iniquité, une triple légende s'est formée, selon M. Rudler, légende esthétique, légende domestique, légende politique ; en une préface magistrale, il analyse ces légendes, en explique les origines et puis, avec des documents inédits, il essaye d'établir une sorte de vérité — car il n'y a pas de vérité absolue — en étudiant la première et la seconde éducation de Benjamin Constant, sa liaison avec madame de Charrière qui l'affirme

dans son pessimisme, son mariage, puis sa réconciliation avec madame de Charrière et sa brouille définitive ; il le conduit jusqu'à sa rencontre avec madame de Staël, pensant avoir terminé là l'enquête qui nous renseignera de façon impartiale et complète sur ce Benjamin Constant qui ne fut pas seulement un « amuseur fantasque, passionné, léger et faible, mais un homme qui a beaucoup souffert, beaucoup pensé, beaucoup appris, et pour tout dire enfin, l'un des hommes les plus hommes qui aient jamais été par l'intelligence et la douleur, l'un de ceux qui prêtent le plus à la méditation, l'un des plus riches en moralité profonde et en enseignement de tout genre ». Nous voilà loin du jugement de Sainte-Beuve, jugement que l'auteur estime injuste et téméraire et dont son héros est lui-même quelque peu responsable car « il s'est diminué à plaisir dans l'opinion des hommes. »

En même temps que cet ouvrage, en une plaquette qui le complète de façon très utile et lui donne toute sa valeur documentaire. M. Gustave Rudler publie, à la même librairie, une *Bibliographie critique des œuvres de Benjamin Constant*, avec documents inédits et fac-similé.

JULES SIMON

Figures et Croquis.

J'éprouve toujours une singulière impression lorsque j'entends prononcer les mots : « Au siècle dernier », lesquels s'appliquent le plus naturellement du monde au XIXe siècle ; et cette impression, elle doit être commune à tous les hommes de ma génération. Pendant trente ans, le « siècle dernier » a été pour nous le XVIIIe, celui de Voltaire et de Rousseau, et puis, brusquement, il y a quelque neuf ans, il a fallu changer tout cela ; ces mots, avec leur air de choses passées, lointaines et disparues, sont venus s'appliquer à notre siècle à nous, entré à son tour dans l'histoire. On a beau se dire que c'est de la convention, c'est tout de même très impressionnant, surtout lorsqu'on voit apparaître un livre assez semblable à un livre d'histoire, où sont jugés et racontés des personnages que l'on se souvient d'avoir vus de près ; c'est eux le « siècle dernier » et c'est déjà un peu nous...

Ces réflexions, dont je ne m'exagère pas la portée philosophique, me sont suggérées par ce livre de Jules Simon, *Figures et croquis,* que les fils de l'homme d'Etat, Gustave et Charles Simon, viennent de faire paraître ; dans ce volume nous voyons évoquées des figures qui nous furent familières, celles de Jules Grévy, de Jules Ferry, d'Hippolyte

Carnot, de Mac-Mahon, de Sadi Carnot, de Charles Gounod, de Pasteur, d'Ambroise Thomas; celles encore, déjà plus lointaines, mais si près de nous, de Thiers, de Gambetta, du général Chanzy, de Louis Blanc; celles enfin, de Lamennais, de Béranger, de Chateaubriand, qui pour nous si éloignés, sont, avec le recul du temps, contemporaines des précédentes.

Ces noms, évoqués par un écrivain homme d'Etat tel que Jules Simon, vous disent assez l'intérêt palpitant que peut présenter l'ouvrage : c'est une galerie de portraits tracés avec beaucoup de finesse, de bonne grâce et d'éloquence, pages exquises pour les lecteurs de ce temps, documents précieux pour l'avenir, documents discutables d'ailleurs, car il semble bien que ce ne soit pas toujours de la sereine histoire; Jules Simon en fait gentiment l'aveu en proclamant qu' « il n'y a pas de témoignage plus suspect que le sien », et on le trouvera peut-être bien enthousiaste pour Thiers, bien sévère pour Gambetta, bien indulgent pour Jules Grévy; mais si les jugements sont discutables, les portraits sont d'un art achevé, animés par une foule de ces anecdotes dont nous sommes si friands, contées tantôt avec une malice un peu cruelle, tantôt avec cette émotion que Jules Simon maniait si bien, au point de s'y laisser prendre parfois lui-même...

J. FIRMERY

La Chanson des Nibelunge.
Traduite du Haut Allemand.

Vous avez bien lu « Nibelunge » et non pas, comme vous l'entendez habituellement, « Nibelungen » ; c'est une révélation de M. Firmery qui nous déclare que la forme Nibelungen est essentiellement moderne et que le texte réel est « Nibelunge ». Il nous apprend en outre que Sigfried s'appelle en réalité « Sifrid » ; mais ce sont là des révélations philologiques d'intérêt assez secondaire, et il y a des renseignements plus utiles et plus palpitants dans l'étude considérable dont il fait précéder sa traduction ; il nous apporte, en effet, un commentaire lumineux de cette légende des Nibelunge, — ou plutôt de ces légendes, car il y en a plusieurs, — généralement si mal comprises ; il nous en fait pénétrer le sens profond et nous explique la leçon que nous donnent ces « héros sans peur comme sans pitié, aux tragiques aventures », et la conclusion de l'œuvre, d'une si haute philosophie, contre l'or maudit, l'or fatal à ceux qui le possèdent, l'or introduit dans le monde par un vol et qui y fait pénétrer avec lui le crime et le mépris des lois éternelles. Je ne connais pas assez le haut allemand pour juger la traduction elle-même que M. Firmery a faite sur des textes

rigoureusement authentiques mais on m'affirme qu'elle est d'une remarquable exactitude.

PRINCE D'ORLÉANS

La Revanche de la Banquise.

Le prince d'Orléans publie, sous, le titre *la Revanche de la Banquise*, une émouvante relation du périlleux voyage qu'il accomplit de juin à septembre 1907 sur cette *Belgica* célèbre déjà dans le monde par une légendaire expédition polaire. C'est une œuvre remarquable vécue d'abord, écrite ensuite par un prince français dont l'activité s'emploie noblement, dans l'exil, à des entreprises utiles pour la science. Son récit très pittoresque, très mouvementé, est d'une belle simplicité et c'est le lecteur qui doit deviner les périls dont fut menacé souvent l'équipage au cours de « cet été de dérive dans la mer de Kara » ; une foule d'images photographiques, de cartes, de renseignements donnent à ce bel ouvrage la valeur d'un très précieux document.

HENRI LAVEDAN

Bon an, Mal an.

M. Henri Lavedan, qui a tant d'autres cordes

à sa lyre, excelle vraiment dans l'art difficile de la chronique où l'écrivain commandé par l'actualité, limité par le calendrier, doit chaque semaine, à jour fixe, causer des événements survenus pendant les sept jours écoulés. C'est une tâche terrible, surtout les semaines, plus nombreuses qu'on le croit, où nul événement digne de commentaire ne se passe. Les lecteurs de M. Henri Lavedan, qui dégustent cinquante-deux fois par an ces chroniques étincelantes d'esprit et de verve, écrites dans une langue si harmonieuse, ne se doutent point certainement, à les voir si simples, si aisées, de l'effort qu'elles représentent. Ces chroniques, ce ne sont pas seulement les feuilles d'un journal, ce sont les pages d'un livre, et en les lisant à une année de distance, réunies dans le volume *Bon an, Mal an*, on se rend compte mieux encore de leur valeur et de leur intérêt : elles n'ont nul besoin du secours de cette actualité qui les fit naître et elles sont délicieuses à relire.

MÉMENTO DU MOIS DE MARS

ROMANS

Arosa (Paul). — *Mémoires d'une 50 HP*, enrichis d'une préface de Tristan Bernard.

Bergeret (Gaston). — *Nicole à Marie.*

Barrère (Maurice). — *La Cité du Sommeil*, un roman à tendance philosophique, dont la forme est fort agréable et ingénieuse.

Conan Doyle. — *Le drame du Korosko*, traduit par M. Henry Davray.

Evrard (Laurent). — *Une leçon de vie.*

Fréjac (de). — *Voyage à l'axe de la Terre.*

Harry-Trémont. — *Incivilisés*, un roman de « Mœurs américaines » dont le titre indique assez clairement les tendances : l'auteur nous présente, notamment, une jolie Américaine très flirteuse, aux aventures souvent scabreuses et qui, nous dit-on, « scalpe, non sans grâce, les cœurs, comme les Indiens jadis les chevelures, pour le trophée ».

Heuzey (Jules-Philippe). — *Leur Victoire.*

Lefebvre (Louis). — *Le Couple invincible.*

Maël (Pierre). — *César Borgia*, la suite et la fin du palpitant roman historique commencé sous le titre : *L'Enigme du Transtévère.*

Normandy (Georges). — *Potins et Pantins de la Riviera* : Ces nouvelles sont du genre cynique et l'auteur exagère lorsqu'il nous parle de « mœurs contemporaines » à propos de ces vilaines aventures, d'ailleurs lestement contées.

Pontsevrez. — *Par le hasard de la guerre*, une nouvelle édition des émouvantes nouvelles pour lesquelles l'auteur

a choisi cette épigraphe : « Le tragique est la loi du monde. »

Pourot (Paul). — *La Cité qui tue.*

Sainclair (Upton). — *Metropolis*, un roman dédié aux « milliardaires américains ».

Taine (H.). — *Etienne Mayran*, un roman inédit du grand écrivain. Une éloquente introduction de Paul Bourget précise l'intérêt de ce roman qui fut composé par Taine aux environs de 1861, alors qu'il était âgé de trente ans ; c'est, à n'en pas douter, une autobiographie de l'auteur, et le roman nous fait connaître le milieu, aujourd'hui disparu, où Taine passa son adolescence et sa première jeunesse et dans lequel il a commencé à penser.

Thévenin. — *Un libérateur.*

Thiéry (Jean). — *La Force cachée.*

Ulmès (Mme Renée d'). — *Sibylle mère*, un roman où l'auteur nous offre une thèse originale et développée de façon émouvante et audacieuse sur l'union libre.

Valdagne (Pierre). — *Les Femmes Charmantes*, (Nouvelle édition).

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Albert (François). — *Les Unifiés et le Gouvernement de M. Clemenceau*, une plaquette rédigée sans violence mais avec beaucoup de force, où l'auteur explique « ce fait évident que le socialisme tourne chaque jour plus exclusivement à l'anticlemencisme. »

Amiel. — *Les Nouveaux Sonnets*, où en des vers d'une heureuse harmonie et d'une belle couleur, le poète évoque « Athènes, Rome, des marbres et des tableaux. »

Attanoux (Bernard d'). — *La Marche et la pratique du Tourisme à pied*, une utile et intéressante plaquette où l'auteur

apprend aux Parisiens combien il est bon et nécessaire de marcher, d'aller à pied, d'exécuter cet acte à la portée de tout être valide, et que l'omnibus, le tramway, l'autobus, le métro, l'auto, que sais-je encore! sont tout bonnement en train de nous faire oublier, pour notre plus grand dommage.

Auby (Pierre). — *Les Maitres de la Musique, Trouvères et Troubadours.*

Bernstein (Henry). — *Israël,* la très belle, très courageuse et très puissante pièce qui triompha au Théâtre Réjane.

Bohn (Dr Georges). — *La Naissance de l'Intelligence,* un ouvrage paru dans la si remarquable et si riche « Bibliothèque de Philosophie scientifique », et dans lequel après avoir exposé l'état actuel des problèmes de la psychologie animale, l'auteur recherche les critères du psychisme, étudie la dynamique des phénomènes psychiques, l'acquisition des habitudes, l'évolution du psychisme, et conclut que « beaucoup des actes des animaux inférieurs n'admettent pas d'autres explications que celles basées sur les propriétés générales de la matière vivante, et que seuls les animaux pour lesquels on peut prononcer le mot d'intelligence sont ceux qui sont pourvus d'un encéphale ; les vertébrés ».

Bord (Gustave). — *La Fin de deux Légendes,* « l'Affaire Léonard, le Baron de Batz », publiée dans la collection : « Les Enigmes de l'Histoire. »

Bordeaux (Henry). — *Portraits de femmes et d'Enfants,* un volume où l'auteur fait défiler « Madame de Charmoissy, la comtesse de Boigne, madame de Charrière, mademoiselle de Lespinasse, trois comédiennes, une inconnue de Sainte-Beuve, l'enfance de Bayard, l'enfance de Mistral. »

Boucher (Henri). — *Souvenirs d'un Parisien,* un captivant volume qui va de 1853 à 1862.

Bourgeois (Emile). — *La Diplomatie secrète au* XVIIIe *siècle,* un ouvrage dont le premier volume nous initie au « Secret du Régent et à la politique de l'abbé Dubois. La Triple et la Quadruple Alliance (1716-1718) ».

Bouttieaux (Commandant). — Voir d'Estournelles de Constant.

Cantacuzène (Charles-Adolphe). — *Les Retrouvailles,* des poé-

sies curieuses, ardentes et tourmentées que leur auteur qualifie modestement de « pierres à peine précieuses ».

Chalvet-Nastrac (Vicomte de). — *Les projets de Restauration monarchique du général Ducrot*, député et commandant du 8e Corps d'armée, d'après ses mémoires et sa correspondance.

Chevrillon (André). — *La pensée de Ruskin*, un excellent volume où cette pensée est considérée non pas en elle-même mais située dans le courant de la pensée anglaise ; ainsi, « en tâchant de démêler ce qu'elle représente du milieu et les influences qu'elle exerça sur le milieu, l'auteur est amené à étudier les idées directrices de l'Angleterre contemporaine ».

Colin (Louis). — *Pages effeuillées* (1870-1909).

Courson (Vicomte A. de). — *Le dernier effort de la Vendée, 1832*, d'après des documents inédits.

Descharmes (René). — *Flaubert*, « sa vie, son caractère, ses idées avant 1857 ».

Dimnet (Ernest). — *Figures de Moines* : les Bénédictins anglais de Douai, la Trappe, l'Abbaye de Saint-Martin de Canigon. Une abbaye au XVIIIe siècle, etc. »

Estournelles de Constant (D'), Painlevé, le commandant Boutieaux. — *Pour l'Aviation*, un intéressant volume copieusement illustré d'amusantes et instructives images et préfacé éloquemment par M. d'Estournelles de Constant, qui salue l'aviation parce qu'elle « élargit l'horizon des peuples, leur découvre la supériorité de la science, leur fait comprendre qu'il n'existera jamais trop de nationalités diverses pour aboutir au bienfait d'une seule découverte. »

Finot (Jean). — *La Science du Bonheur*.

Gautier (Emile). — *L'Année scientifique et industrielle*, la cinquante-deuxième année de la publication fondée par Louis Figuier et si brillamment continuée par M. Emile Gautier.

Gontaut (Duchesse de). — *Mémoires de Madame la Duchesse de Gontaut*, gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration. — 1773 à 1836. (Nouvelle édition).

1773-1836, ces deux dates disent assez l'intérêt que peuvent avoir ces mémoires écrits par une aïeule : la

Révolution, l'émigration, l'Empire, la Restauration ont passé par là, et ces grands événements, la duchesse de Gontaut les vit de près, elle y fut mêlée intimement. Aussi que d'anecdotes piquantes, que de détails émouvants dans ces souvenirs écrits par une femme de quatre-vingts ans, au soir d'une longue vie si mouvementée ! Un intérêt nouveau s'attache aujourd'hui à ces mémoires, parce que sur un long parcours ils cheminent côte à côte avec les fameux *Récits d'une tante*, de madame de Boigne, et rien n'est amusant et instructif comme de confronter leurs récits d'une même aventure, leurs jugements sur un même événement.

Hennique (Mademoiselle Nicolette). — *Du Vent sur la Plaine*, un recueil de vers du délicat poète dont j'ai jadis été heureux de saluer les débuts, où il y a des choses exquises, notamment dans la première partie : « Près de l'amour », où s'inscrit cette belle épigraphe de Huysmans : « Ce pauvre amour, il ne s'obtient que par la souffrance. Il faut souffrir pour aimer et souffrir encore lorsqu'on aime. »

Hittemans (Pierre). — *Souvenirs et aventures d'un Cabot.*

Hohenlohe (Prince de). — *Mémoires*, traduction du second volume.

Humbert (Charles, Sénateur). — *La Flotte fantôme : Ni bateaux, ni canons, ni obus.* Tel est, suivant M. Humbert, le bilan de la marine française en l'an de grâce 1909, et il nous le démontre en un volume rempli de documents, de faits et de chiffres commentés avec éloquence et sans découragement, car M. Humbert n'est point un pessimiste, et s'il pousse le cri d'alarme, ce n'est point pour le vain plaisir de montrer qu'il sait, c'est pour nous mettre en garde et pour indiquer, à côté des maux qu'il dénonce, les remèdes nécessaires.

Le Braz (Anatole). — *Au pays d'Exil de Chateaubriand.* L'auteur nous raconte ainsi sept années consécutives de la vie de son illustre compatriote et nous offre, grâce à son enquête fervente et féconde, des témoignages et des documents « propres à enrichir d'aperçus nouveaux la biographie de Chateaubriand et même à suggérer certaines interprétations nouvelles de son œuvre. »

Loups (Leo). — *Les Lévriers*, des poèmes et sonnets au rythme harmonieux, à la rime heureuse et originale, consacrés à ces splendides bêtes héraldiques, — car le titre du livre indique bien réellement son unique sujet : le fait est assez rare pour qu'on le signale.

Maître (Henri). — *Les Régions Moï du Sud Indo-Chinois*, l'auteur, qui appartient aux services civils d'Indo-Chine, nous offre, dans ce volume, une foule de renseignements utiles sur un pays que nous connaissons si peu, bien que nous nous flattions de le posséder, et d'anecdotes pittoresques et parfois un peu effrayantes sur ces Moïs considérés comme des Barbares par les Laotiens eux-mêmes, et Dieu sait...!

Massis (Henri). — *La Pensée de Maurice Barrès*, un ouvrage paru dans la collection : « Les Hommes et les Idées. »

Mélia (Jean). — *La vie amoureuse de Stendhal*, des pages tout à fait suggestives.

Menil (de). — *L'Histoire de la Danse à travers les âges*, un joli volume semé de belles images qui fera bonne figure dans la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », aimable monument élevé à la danse, qui est à la fois « la poésie du mouvement, la musique des attitudes, frivole comme l'illusion, éternelle comme elle ».

Musset (Alfred de). — *Contes et Nouvelles*. (Nouvelle édition).

Painlevé. — Voir : d'Estournelles de Constant.

Pays (Marcel). — *Les Ailes de Cire*, un joli recueil de poèmes.

Retinger (J.-H.). — *Le Conte fantastique dans le Romantisme français*, une intéressante plaquette.

Retté (Adolphe). — *Un séjour à Lourdes*, où le néophyte « du Diable à Dieu », nous donne le journal de ce pèlerinage qu'il entreprit « pour reconnaître par quelques actes significatifs les grâces frappantes que sa belle étoile du matin lui avait obtenues. »

Saint-André de Lignereux. — *L'Amérique au* XXe *siècle*, un volume préfacé par M. Paul Adam.

Strauss (Gaston). — *La Politique de Renan*.

AVRIL

LES ROMANS

ÉTIENNE BRICON

Les Anxiétés de Thérèse Lesieure.

Dans la romanesque galerie des femmes de ce temps, aux visages gracieux, aux lignes sveltes, aux cœurs frivoles et tourmentés, une nouvelle figure vient de prendre place à côté de celles dont MM. Paul Bourget et Marcel Prévost notèrent si délicatement les états d'âme compliqués; elle s'appelle Thérèse Lesieure, et les deux illustres psychologues dont, sans souci de la modestie de M. Etienne Bricon, je viens de prononcer les noms, eussent aimé cette poupée fragile et profonde et son aventure sentimentale, ses « anxiétés », *les*

Anxiétés de Thérèse Lesieure contées par l'auteur avec tant de finesse, de tact et d'émotion légère.

Son histoire est fort simple : Thérèse, fille d'un gros banquier, s'est mariée sans grande réflexion, pour s'évader du salon paternel trop rouge et trop doré, aux fréquentations équivoques, séduite aussi — il faut bien le dire — par la pourpre et par l'or prodigués sur l'uniforme du lieutenant Lesieure. Le lendemain de ce mariage a été fâcheux : Thérèse n'a pas trouvé son mari très passionnant, et la vie de garnison à Sens l'a plongée dans un indicible ennui. Cet ennui, elle a cru qu'une liaison avec l'aristocratique commandant de Cancé le romprait : elle l'a redoublé.

Et anxieuse, elle fait appel à un ami de jeunesse, le célèbre romancier Jean Dalbert, conseil sentimental des femmes en détresse. Une correspondance délicieuse s'établit entre eux : le romancier prodigue à Thérèse les plus judicieux avis, il lui explique que pour se distraire et pour être heureux la grande ressource c'est encore de songer à un devoir ; « homme ou femme, tout être a quelque chose à faire, parlé, pensé, écrit ou pratiqué, il doit accomplir une œuvre, et il arrive alors sans peine, ayant ignoré l'ennui, au mot de la dernière page. » Mais ce psychologue si habile à diriger l'âme d'une pénitente mondaine est, comme il convient, déplorable conseiller de soi-même ; il est la victime douloureuse d'une vague petite théâ-

treuse, et sa correspondante, mise au courant de son chagrin, travaille à son tour à le consoler et à le diriger.

Tout cela pourrait finir d'une façon très banale par la libre union de ces deux êtres; mais M. Bricon n'est pas un écrivain banal, et il nous montre au dénouement les deux épistoliers, amenés l'un par l'autre à la sagesse, à la tranquillité, à l'harmonie, décidés à cultiver le bonheur relatif et normal que peut leur donner la vie, une vie très moyenne et très terre à terre, en demandant à l'idéal de les distraire des méchancetés et des médiocrités qui se promènent autour d'eux. Ainsi la morale sort sans dommage de ce livre au seuil duquel elle fut si fortement égratignée, et c'est une haute leçon de vertu et de raison qui nous est donnée le plus joliment du monde.

GASTON RAGEOT

Autour de l'Amour.

M. Gaston Rageot est bien sévère pour notre temps; au moment de nous offrir une série de petits contes qu'il a écrits *Autour de l'Amour*, il commence par nous avertir qu'à son avis, l'Amour, l'Amour avec un grand A, dont la place est si grande dans notre vie, dans notre littérature, dans nos drames, dans nos préoccupations,

n'existe pas, ou presque pas, dans notre cœur; « nous nous agitons autour de l'amour, parmi le mensonge et les simulacres de la passion, en de grands chagrins à fleur de cœur, mais nous n'aimons pas, nous vivons sous le règne facile de l'aventure et du plaisir, qui ont tué le sentiment, même la galanterie. »

Quelle erreur, mon Dieu! et quelle hérésie. Je sais bien que l'opinion est très répandue, et qu'ils sont légion ceux qui, avec M. Gaston Rageot, proclament et déplorent la disparition du vrai amour, de celui qui prend tout un être pour toute une destinée; mais si vous interrogez chacun d'eux avec un peu d'insistance, vous les verrez maintenir leur théorie pour « les autres » et dire tout bas que pour eux ça n'est pas la même chose! qu'ils connaissent, eux, la noblesse, la grandeur, l'angoisse et la joie de l'amour véritable. Et ces cas isolés seront si nombreux que toute cette belle théorie se trouvera renversée par ceux-là même qui la soutiennent.

J'en trouverai des preuves jusque dans les nouvelles de M. Rageot, dans cette jolie et touchante histoire du « Petit Foyer », par exemple, dans d'autres encore que je voudrais vous conter; mais je me suis laissé entraîner trop loin par la discussion des théories de M. Rageot, et je n'ai plus de place pour analyser ces histoires, dont je dois me contenter de louer en bloc l'habile composition, le tour délicat et la pénétrante émotion.

LUCIEN ALPHONSE-DAUDET

La Fourmilière.

On n'a pas oublié sans doute le roman publié l'an dernier par M. Lucien Alphonse-Daudet sous le titre *le Chemin mort*; j'ai parlé en son temps de ce livre, le premier roman qu'ait écrit le fils de l'illustre romancier, et j'ai dit combien, en dépit de ses qualités très réelles, il m'avait paru pénible et douloureux ; le second volume de M. Lucien Alphonse-Daudet a les mêmes qualités et il n'est pas déparé par les outrances malsaines du premier. L'auteur semble décidé à ne plus nous offrir la peinture de vices et de tares exceptionnels ; il rentre dans la vie normale, qu'il observe d'ailleurs avec autant de pessimisme et de tristesse. « La Fourmilière » dont il nous parle, c'est la province, la province haineuse, étroite, malveillante et cruelle qui s'acharne inlassablement contre un jeune peintre digne pourtant de toutes les pitiés et qui, après un affreux malheur où il perdit sa femme et son enfant, est venu se réfugier, s'enfermer dans le domaine familial.

Autour de sa demeure aux portes closes, les fourmis méchantes font leur besogne, elles le taquinent, le harcèlent, le piquent, le rongent, tantôt sournoises et tantôt insolentes, jusqu'à la blessure finale, trop cruelle et trop douloureuse, que le

malheureux ne peut supporter. Il se brûle alors la cervelle, non sans avoir rédigé un testament par lequel il lègue son château, sa ferme et les terres qui la joignent, à S. M. l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, à charge pour lui de les entretenir et de les maintenir en bon état. Vengeance posthume contre la Patrie, contre tous, des crimes et des fautes de quelques-uns.

M. Lucien Alphonse-Daudet a intitulé ce livre d'un très vif intérêt, d'une grande force dramatique, « roman provincial »; c'est assez blessant pour la province, mais il se hâte d'ajouter que ce n'est pas là un roman à clef et que, pour son compte, il ne connaît que de délicieux provinciaux. Alors!...

PAUL MARGUERITTE

La Lanterne magique.

« La Lanterne magique », joli nom, joujou charmant de notre enfance, supplanté par le cinématographe, plus réel, plus vivant, qui nous rendra les belles histoires fantastiques dont ta petite lumière offrait à nos yeux puérils la vision fugitive et rapide? Ce n'est pas M. Paul Margueritte! Sa *Lanterne magique*, qui déroule très vite de très jolies histoires, n'est pas du tout destinée aux enfants, et les nouvelles qu'il a réunies sous ce titre

ont bien la rapidité sommaire de la lanterne magique, mais elles manquent tout à fait de sa chasteté. Même, telles de ces nouvelles, « la Puce », par exemple, malgré l'innocence de ses héros, une très candide jeune fille et un tout jeune garçonnet, sont d'un leste... Mais elles sont contées avec infiniment de talent, de bonne grâce et d'esprit.

Dans ces nouvelles, dont la plus longue a dix pages, dans ces « petits crayons », plus courts encore — trois ou quatre pages à peine — M. Paul Margueritte a mis tout l'art de composition de ses meilleurs romans, et c'est un régal tout à fait délicieux, souvent pimenté, je l'ai dit, parfois enbrumé d'une pénétrante et jolie émotion, comme ce « petit crayon » où nous voyons mourir un pauvre cheval las et blessé, dont l'âme s'envole enfin vers le paradis des chevaux si longtemps, si douloureusement attendu.

PAUL ACKER

Le Soldat Bernard.

L'antimilitarisme préconisé par une bruyante et infime minorité n'est pas à la veille de triompher en France : nous sommes défendus contre lui par toutes les forces de notre bon sens et il n'y a pas lieu d'exagérer les dangers d'une propagande qui se poursuit, jusqu'ici, à peu près dans

le désert. C'est un fait cependant dont il faut tenir compte, l'un des plus troublants de ce temps si tumultueux, si tourmenté, si désordonné, et je comprends que les romanciers pour qui le roman n'est point seulement un prétexte à divertissement ou à littérature s'en préoccupent.

M. Paul Acker est de ceux-là ; après avoir, dans des œuvres précédentes, envisagé, sous la forme romanesque, des questions sociales, il s'occupe aujourd'hui de cette question nationale. *Le Soldat Bernard*, c'est le roman de l'antimilitarisme, et l'écrivain y a mis toute son ardeur, toute son angoisse, toute sa bonne foi. Les idées de M. Paul Acker sont connues, il prend soin de les préciser dans l'épigraphe de son livre : « Aime tous les hommes, tes frères. Mais aime ta femme plus que toutes les femmes, ta patrie plus que toutes les patries. » Nous savons donc qu'il n'est point pour l'antimilitarisme et que son roman aboutira à la défaite et à la condamnation de cette doctrine ; mais, cela une fois bien établi, il est juste de noter que M. Paul Acker n'a point triché avec son sujet : il ne s'est pas donné le facile plaisir de nous présenter sous des traits odieux les partisans de la doctrine détestée ; au contraire, son antimilitariste, Menguy, et la petite Pauline, et surtout Bernard, leur élève, y sont d'honnêtes gens aux convictions sincères et ardentes. Il a été ainsi très heureusement inspiré, d'abord, parce que c'est un détestable procédé de discussion de supposer

toujours de la mauvaise foi chez ses adversaires; ensuite, parce que la conclusion du romancier n'en apparaît que plus démonstrative.

Pour conquérir son jeune héros à l'idée de patrie il l'a simplement envoyé au régiment, il l'a mis pendant deux ans en contact intime avec cette grande institution, qui, bien sûr, n'est pas parfaite, mais qui tout de même reste le conservatoire des idées de générosité, d'abnégation et de dévouement, il l'a mis face à face avec un lieutenant aux idées larges et humaines, capable de comprendre, désireux de persuader plutôt que de sévir; sans vouloir esquiver aucun des périls de sa tâche, il les a menés tous deux jusque dans des grèves et sans grandes phrases, très simplement, très logiquement, il nous a montré son héros détaché peu à peu de la mauvaise doctrine, ébloui par toute la douloureuse grandeur, toute la noblesse de l'armée qui « cultive encore ce qu'il y a de plus généreux dans l'homme : le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures, le mépris de la mort. » Et tout cela est non seulement très émouvant, mais très vécu et très vrai : dans notre douce France, amie de la fantaisie, les adolescents antimilitaristes sont de la graine à excellents soldats.

VICTOR MARGUERITTE

Le Talion.

Is pater est, quem nuptiæ demonstrant : le droit romain ne nous a pas légué de principe plus définitif que celui-là. Malgré toutes les déclamations sentimentales, il est resté dans tous les codes, à travers toutes les révolutions, comme le fondement nécessaire de la famille ; et ce principe n'est pas seulement nécessaire, il est juste, il est équitable. C'est la leçon supérieure qui, à mon sens, ressort du très beau roman de M. Victor Margueritte.

Dans cette œuvre aux lignes harmonieuses et simples, le romancier nous fait assister au débat familial le plus poignant qui soit : Jean Villemomble est devenu l'amant de Madeleine Fernay, la femme de son ami, et il a eu d'elle une fille, Janine, qu'il chérit tendrement et qui est de par la loi une étrangère pour lui. Contre cette loi cruelle il se débat désespérément ! il veut partir, enlever la femme aimée, emmener la fille chérie qui ne saurait appartenir à un autre ; mais il doit s'avouer vaincu, il faut qu'il se taise, il faut qu'il disparaisse, le vrai père c'est celui que l'enfant insoucieuse de la voix du sang appelle « papa », et il est juste et nécessaire que le père adultérin soit puni, qu'il vieillisse solitaire, sans compagne,

sans fille, qu'il « paye la faute avec le fruit de la faute, qu'il subisse le talion. »

Cela est nécessaire parce que l'intérêt de l'enfant l'exige et que devant cet intérêt tout doit s'incliner, « ce sont ces diables qui nous mènent, ils tiennent l'avenir dans leurs petites mains. »

Et ces petites mains meurtrissent parfois bien douloureusement : pour l'amour d'elles, et pour leur salut, les trois héros du roman accomplissent volontairement le plus dur, le plus pénible des sacrifices. M. Victor Margueritte a trouvé pour peindre ce conflit poignant les accents qu'il fallait ; son œuvre est saine, courageuse et forte, et c'est de beaucoup la meilleure et la plus complète qu'il nous ait donnée depuis le divorce littéraire qui l'a séparé de son frère.

RENÉ BAZIN

Le Mariage de mademoiselle Gimel, dactylographe.

Le Mariage de mademoiselle Gimel, dactylographe est une bien aimable et bien touchante histoire contée avec beaucoup de grâce par M. René Bazin. Comment mademoiselle Gimel, la petite dactylographe de Paris, aux yeux gris de lin, au teint pâle et vivant, au nez relevé, s'éprend d'un bel officier, un « revanchard » qui porte en lui « l'image de la France et la petite lampe allumée

devant »; comment l'idylle s'interrompt tragiquement lorsque la pauvre petite apprend qu'elle est une enfant trouvée, à l'origine obscure et anonyme; comment tout cela s'arrange le mieux du monde grâce à la brave et pieuse maman du lieutenant et à un généreux colonel; voilà ce que nous apprend très gentiment, très simplement M. René Bazin, en des pages gracieuses, émues, où il ne craint pas d'affirmer son zèle pour la religion, son amour pour la patrie, son émotion devant l'uniforme, de se montrer enfin écrivain bien pensant, édifiant; l'épithète ne lui déplaît point et il la revendique même, heureux d'édifier en un siècle où tant de gens ne songent qu'à démolir.

Quatre autres nouvelles plus courtes complètent le volume, parmi lesquelles j'ai goûté surtout *le Testament du vieux Chogne*, vigoureuse et forte peinture de mœurs paysannes, et *Aux Petites Sœurs*, la très touchante histoire d'un vieux sous-officier de zouaves, réfugié chez les admirables Sœurs de Jeanne Jugan.

HENRI DAVIGNON

Le Prix de la Vie.

En tête de ce roman, M. Davignon inscrit cette épigraphe : « Que vaut la vie sans l'enrichissement d'un beau sacrifice? » Ce n'est pas tout à

fait la devise de notre temps, lequel adopterait plutôt : « courte et bonne, » ou « bien vivre et laisser dire. » Nous pensons beaucoup plus à notre bonheur et à nos droits qu'à notre devoir, et nous n'avons pas, mais là pas du tout, le goût du sacrifice. Raison de plus pour louer les romanciers qui, comme M. Davignon, l'exaltent dans leurs livres. Avec la belle et touchante histoire d'Isabelle Ferreins, qui, épouse d'un homme frivole et infidèle, se sacrifie pour sauver et relever le mari qu'elle n'aime pas et s'ingénie à marier à une belle jeune fille l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée, le romancier met sous nos yeux un exemple admirable qui nous émeut et nous séduit d'autant plus profondément que nous sommes tout à fait décidés, le cas échéant, à ne pas le suivre.

PAUL FOURNIER

Le Roman de Paris.

Je me plaignais l'autre semaine de l'indifférence des Parisiens pour leur ville, alors que les écrivains régionalistes manifestent un enthousiasme si fervent, et parfois si agressif, pour leur petite patrie, et voici justement un livre qui me réfute tout à fait victorieusement ; il a pour titre *le Roman de Paris* et pour auteur M. Paul Fournier, « vice-président des Parisiens de Paris ». L'idée

de ce livre est fort ingénieuse : l'auteur y a réuni dix petits romans très caractéristiques qui se déroulent dans le décor de Paris changeant à travers les âges, depuis 300 ans avant Jésus-Christ, « une idylle à Lutèce », jusqu'aux sombres jours du siège de Paris et à la tragique et épique aventure du « Petit Jacques », en passant par l'histoire de « Vitalis et de Barbara », qui se déroule sous la domination romaine ; par celle de l'orfèvre « Eligius », sujet du bon roi Dagobert ; celle encore d' « Odoalde », qui au neuvième siècle se sacrifie pour sauver sa ville ; celle du poète Rutebeuf et de dame Mayette, au treizième siècle ; celle de Dunois au quinzième siècle ; de « la Meunière de la Porte-Neuve », sous Henri IV ; celle de Fanchon ; « la Ravaudeuse de la rue Quincampoix », au dix-huitième siècle. C'est un panorama charmant où se succèdent des épisodes très heureusement imaginés, contés avec beaucoup de verve et d'agrément, et basés sur une merveilleuse connaissance de l'histoire de Paris dont l'auteur reporte tout l'honneur sur cet incomparable Parisien que fut Victorien Sardou, « lequel l'aida de ses affectueux conseils et voulut bien le documenter sur notre cher Paris ».

HENRI KISTEMAECKERS

Aeropolis.

M. Henri Kistemaeckers ne perd vraiment pas de temps : Wilbur Wright n'a pas encore donné son exeat à son dernier élève qu'il publie déjà un « roman comique de la vie aérienne » sous le titre *Aeropolis*. Il est charmant d'ailleurs ce roman, plein de verve, d'agrément et de fantaisie, non dénué même sans doute d'un grain d'observation avant la lettre. Oui vraiment, il est possible, il est probable même, que notre future existence aérienne sera marquée par quelques-uns des incidents burlesques ou dramatiques que prévoit M. Kistemaeckers et qu'interprète avec une très amusante fantaisie graphique M. René Vincent.

Et puis, si rien de tout cela ne se produit, si nous restons de longues années encore rivés au sol par nos semelles de plomb, du moins nous aurons eu le plaisir de nous évader un moment en compagnie d'un auteur jovial, dans un domaine de fantaisie aérienne. Ce sera un nouveau cadeau fait à la littérature par les sports qui la comblent vraiment, ainsi qu'en fait foi la couverture du roman où figurent, ingénieusement groupées, les œuvres publiées en ces derniers temps par Michel Corday, Valentin Mandelstamm, Octave Mirbeau, John Grand-Carteret, Santos-Dumont, et qui ont

toutes, si j'ose le dire, un moteur dans le ventre...

PAUL BONHOMME

Les Demoiselles de la poste.

Les Demoiselles de la poste furent cette année au premier rang de l'actualité : elles se manifestèrent très brillamment au cours de la fameuse grève postale, et firent avec beaucoup de maëstria leur partie dans le charivari organisé par leurs camarades mâles ; aussi, ne fus-je point surpris de les voir apparaître triomphalement sur la couverture jaune d'un roman.

Cependant, si vous comptez sur quelque allusion à une brûlante actualité vous serez déçus : les petites fonctionnaires évoquées par M. Paul Bonhomme sont de très sages et très tranquilles personnes qui dans leur bureau de Cormeilles-en-Vexin, près de Pontoise, se tiennent éloignées des convulsions sociales et des revendications de la C. G. T. Elles ont bien d'autres soucis, mademoiselle Simonne de Bresle, la titulaire, et sa tante Aurélie, l'adjointe, qui veille jalousement sur la vertu de sa nièce et supérieure hiérarchique ; elles vivent dans leur petite province une dramatique histoire d'amour et d'argent ; Simone de Bresle, qui est charmante, est aimée par Olivier, un peintre mont-

martrois, et par M. Dufresnoy, un inspecteur des postes ; vous devinez vers qui vont ses préférences, mais l'inspecteur est très méchant, et pour se venger il implique la nièce et la tante dans une fâcheuse histoire de mandat volé. Heureusement que le juge d'instruction désigné est justement l'oncle de l'amoureux rapin, un très brave homme. fort riche par surcroit, qui arrange l'affaire, marie la petite fonctionnaire, assure à la vieille tante une existence paisible, cependant qu'un délicieux abbé, cousin germain de l'abbé Constantin, bénit tout le monde. Et les lecteurs sont ravis de constater que décidément dans la vie « tout s'arrange » pourvu qu'un romancier aimable et rose y prête la main.

CHARLES D'OLLONE

Sœur Marie-Odile.

Sœur Marie-Odile, est une touchante figure. Rien dans son tempérament ni ses allures ne semblait la vouer à la vie monastique : c'était une ravissante fille, aux yeux profonds et sombres, au pâle visage et qui, alerte, souriante et passionnée, escaladait les pentes escarpées du Thannberg avec une légèreté, une aisance, une hardiesse, qui l'avaient fait surnommer : la Chevrette.

Orpheline, en butte à l'animosité des gens du

pays qui, protestants, n'aiment point cette catholique, Vosgiens, ne comprennent pas cette Provençale ; elle a concentré toutes ses affections sur Mariette, une jeune fille, et sur Nicolas Ubexy un beau gars dont elle sera la femme quand il reviendra du régiment ; et courageusement, pendant l'absence du fiancé, elle travaille, elle apprend le délicat métier des dentellières de Gérardmer, amasse un gentil pécule pour sa dot ; mais les chevrettes ont leur destin : Ubexy libéré épouse Mariette. Désespérée, silencieuse, Odile s'enfuit vers son village natal, Blaigny, lequel est la patrie de Sainte-Odile, patronne vénérée de l'Alsace, qui console et attire dans la paix du monastère la fiancée déçue, devenue Sœur Marie-Odile, sans rancune contre la destinée, pleine de reconnaissance pour la Sainte qui a su indiquer à chacun son chemin : réunissant dans la joie deux époux, appelant à elle l'enfant sans parents, la fiancée sans amant.

Cette histoire simplette est contée avec beaucoup de conviction ; la foi qui la domine est généreuse et sincère, et le cadre, cet émouvant et délicieux pays des Vosges avec les « feuillages rouges ensanglantant le manteau uniforme des résineux et sur le velours vert des prairies le violet pâle des veilleuses », est évoqué en des pages colorées et vraies dont la lecture enchantera ceux qui goûtèrent le charme et l'intense poésie de ce beau coin de France.

PIERRE VEBER

Dans un fauteuil.

Une couverture où le buste de Minerve se détache sur le violet très académique d'une coupole, une dame aux formes alléchantes et qui porte pour tout costume le bicorne et l'inoffensive épée d'un immortel : c'est le nouveau roman dialogué de M. Pierre Veber, *Dans un fauteuil*. Les attributs de la couverture vous disent assez le sujet du livre : c'est l'histoire fantaisiste d'une carrière de candidat à l'Académie jusqu'à son entrée dans l'immortalité. M. Pierre Veber n'a pas le sens du respect : il traite les choses les plus vénérables avec une irrévérence un peu excessive et cultive peut-être trop l'allusion transparente. Il faut faire ces réserves, mais notre conscience une fois libérée par cette protestation, il nous est bien permis d'avouer que la lecture de son livre nous divertit infiniment : il est impossible de manier la satire audacieuse avec plus de verve et d'esprit.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, POLITIQUE, DIVERS.

LÉONCE PINGAUD

Jean de Bry (1760-1835).

De Bry, trop mal connu, mais que plaindra l'histoire,

disait Charles Nodier : l'histoire a fait mieux, ou pis, elle l'a oublié. M. Léonce Pingaud le lui rappelle avec ce volume très captivant, documenté, vivant. Jean de Bry eut le sort des politiciens qui évoluent sans cesse et veulent toujours figurer dans la majorité gouvernementale : il fut tour a tour honni par tous les partis et nous raconte lui-même qu'« il a été signalé à la Cour de Louis XVI en 1792 comme jacobin ; par Marat et Saint-Just en 1793, après le 31 mai, comme modéré, et girondin ; par Rovère et la jeunesse sectionnaire

de l'an III, comme terroriste ; par la faction de Clichy, en l'an IV, comme fauteur d'anarchie ; enfin, par les émigrés, sous l'Empire comme révolutionnaire ». Et ce n'est pas aussi injuste qu'il le croit ; il fut en effet, selon M. Pingaud, tour à tour : girondin, thermidorien, fructidorien, floréaliste, brumairien, bonapartiste. Il eût servi le roi constitutionnel de 1814, si celui-ci eût accepté ses services. Proscrit par les Bourbons pendant quatorze ans, après avoir été traité en suspect pendant quatorze mois par les montagnards, il put encore, avant de mourir, faire, comme simple particulier, acte de foi à la Charte de 1830!

Tout cela n'indique pas une bien grande fermeté de caractère, mais c'était une vertu assez rare et assez malaisée à pratiquer pendant cette tourmente de vingt-cinq ans, et il n'y a pas beaucoup d'hommes de notre temps qui auraient, je pense, le courage de lui jeter la pierre ; il eut, en outre, le mérite d'être avant tout, à toutes les époques de sa carrière, « un intellectuel, un homme d'étude, épris de hautes spéculations et de belles pensées », cela suffirait à rendre intéressant cet acteur, « le premier des acteurs secondaires du drame révolutionnaire, âme à la fois vibrante et passive, allant de surprise en surprise, comme à tâtons, qui suivit les hommes qui se succédèrent au pouvoir ».

GHEUSI

Gambetta par Gambetta.

Cette année, le Président de la République s'en fut, en grande pompe, inaugurer dans le cimetière de Nice, le très modeste tombeau de Léon Gambetta : une simple grille en fer forgé, un jardin verdoyant fleuri de roses et de jasmin, une pierre tombale surmontée d'une urne funéraire, c'est tout ! C'est ce qu'il fallait : un tombeau familial, discret, pour l'homme dont les statues s'élèvent aux quatre coins de la France, dont le nom baptise les avenues et les places, dont le souvenir demeure indestructible dans les mémoires et dans les cœurs. Le contraste est saisissant, de tant de grandeur et de gloire à tant de simplicité ; et ce contraste, la famille du tribun a bien fait de l'exiger, car il est imposé par la vie même et par l'existence de ce héros du patriotisme.

Ce n'est pas sous la voûte du Panthéon, c'est dans la pleine lumière du Midi, dans ce familial cimetière de Nice, que devait reposer Gambetta. Si l'on en doutait, le livre que vient de publier M. Gheusi : *Gambetta par Gambetta*, viendrait éloquemment le démontrer ; ce livre, — ces feuillets d'histoire, que M. Gheusi « rend et dédie » au vaillant soldat qui porte si dignement et si vaillamment ce nom glorieux : au chef d'escadron de

cavalerie Léon Jouinot-Gambetta, au commandant des charges fameuses de Beni-Ouzien et de Bou-Denib, — restera comme l'un des plus beaux titres du grand patriote ; il s'y révèle, en effet, tout entier, sans aucune arrière pensée, sans préoccupation extérieure ; et ces lettres spontanées, familières, écrites au cours de toute une vie, à son père, à sa tante, à quelques très intimes amis, nous offrent l'extraordinaire surprise d'un homme public qui, dans le laisser-aller d'une correspondance intime, se montra égal et semblable à lui-même, parfois supérieur, puisqu'il ne prend pas le soin de cacher, de tamiser, les élans de sa généreuse bonté ; Gambetta enfant, étudiant, avocat, député, homme d'Etat, nous livre, dans ces pages, l'envers de sa vie publique, et c'est, je vous assure, la plus belle, la plus noble, la plus touchante histoire qui ait été écrite jamais, du grand homme qui fut l'âme de la Patrie blessée.

LUCIEN DE CHILLY

La Tour du Pin, premier ministre constitutionnel de la Guerre.

Le livre que M. Lucien de Chilly, lieutenant au 139e régiment d'infanterie, a consacré à *La Tour du Pin*, premier ministre constitutionnel de la guerre, présente un double intérêt : d'abord, il

nous documente sur une très belle et très remarquable figure ; ensuite, il nous renseigne sur les origines de l'armée nouvelle. Le comte de la Tour du Pin, premier ministre de la guerre français qui ait comparu devant une assemblée délibérante, exerça son ministère du 4 août 1789 au 16 novembre 1790, pendant une période caractérisée par deux ordres de faits : la désorganisation de l'armée royale sous le choc des idées révolutionnaires, l'adoption, par l'Assemblée constituante, de principes et de lois dont plusieurs ont servi de base à la législation militaire du dix-neuvième siècle.

En des pages d'une très forte et consciencieuse documentation, l'auteur raconte et explique les faits, d'une importance historique capitale, qui se succédèrent pendant ces seize mois, et il nous restitue avec beaucoup de vérité et d'émotion la figure et la vie de cet homme de bonne foi et de conviction ardente dont le plus grand crime fut sa déposition en faveur de la Reine et qui mourut sur l'échafaud, « glorieuse victime de l'instabilité et de l'ingratitude des peuples, en face du temps qui le méconnut ou le condamna et de la postérité qui doit le venger. »

LÉOPOLD LACOUR

La Révolution française et ses détracteurs d'aujourd'hui.

M. Léopold Lacour a entrepris de défendre la Révolution française, laquelle en a besoin, car son œuvre et sa renommée sont, en notre temps, attaquées de tous côtés : à la fois par les purs de l'unification socialiste et par les « infâmes réacteurs ». Aux uns et aux autres, M. Léopold Lacour a dit leur fait dans des conférences enflammées et savantes où il a étudié tour à tour : la Révolution politique, la Révolution et l'Eglise, la Révolution et la question sociale, la Révolution, la patrie et l'humanité ; ces conférences, réunies sous le titre : *la Révolution française et ses détracteurs d'aujourd'hui*, constituent dans leur ensemble une très solide et très forte étude de 89, où M. Aulard voit une « œuvre de civisme autant qu'une œuvre de science et d'éloquence ».

DUCHESSE DE DINO

Chronique. — 2me volume.

Publiée par Mme la Princesse RADZIWILL, née de CASTELLANE.

J'ai dit lors de l'apparition du premier volume,

le puissant attrait de ces mémoires : c'est une mine d'une inestimable richesse qui s'ouvre à nos curiosités historiques ; le présent volume embrasse quatre années (de 1836 à 1840) marquées par la mort de Talleyrand, dont je vous recommande le récit ; on ne saurait rien imaginer de plus poignant, de plus spirituel, de plus artistique ; le grand homme d'Etat qui avait mis tant d'habileté dans l'organisation de sa vie, fut égal à lui-même jusqu'à la fin et sut mourir superbement. Après sa disparition, le rôle si curieux et si important de sa nièce se précise et s'affirme : on se rend compte de l'importance politique de la duchesse de Dino, qui, Egérie du vieil homme d'Etat, devint, après sa mort, la correspondante du duc d'Orléans, exerça sur les Thiers, les Berryer, les Guizot, les Melé, les Montmorency, une influence souvent décisive et telle, que sans trop d'excès dans la raillerie, Sémonville put lui donner un portefeuille (celui des affaires étrangères), dans le cabinet ministériel fantaisiste qu'il composa, avec madame Adélaïde comme présidente ; ainsi, non seulement les récits de la duchesse de Dino présentent l'attrait le plus pittoresque, mais ses opinions sur les hommes, et ses jugements sur les événements, acquièrent la portée de très utiles documents historiques.

ROBERT DE CRÈVECOEUR

Mémoires du comte Dufort de Cheverny

Les *Mémoires du comte Dufort de Cheverny*, introducteur des ambassadeurs, lieutenant général du Blaisois, constituent l'un des documents les plus précieux et les plus exploités de l'histoire du dix-huitième siècle. Armand Baschet, Vatel, Auguste Rey, Dupré, Taine les ont longuement explorés, en ont extrait les plus piquantes anecdotes, et ont proclamé leur valeur et leur intérêt. Mais ce livre célèbre par des citations était à peu près introuvable en librairie, et nous devons nous féliciter d'en posséder maintenant une édition définitive.

Le premier volume de cette édition présentée et préfacée par M. Robert de Crévecœur, arrière-petit-fils de l'auteur, embrasse plus de cinquante années, de 1731 à 1787 : c'est la majeure partie de cet étourdissant, inépuisable et délicieux dix-huitième siècle qui revit dans ces pages écrites par un narrateur fidèle, d'une imperturbable mémoire. L'auteur manque d'esprit philosophique, il ne se pique pas de juger ni de conclure : il se contente de raconter. Quelle heureuse fortune pour nous qui bénéficions ainsi d'un récit écrit « par forme de passe-temps, sans aucune prétention historique ou littéraire », où sont relatés une multitude de grands

événements et de petits faits d'un intérêt prodigieux et qui, à deux siècles de distance, dominent encore la politique, la pensée, la vie françaises.

ERNEST SEILLIÈRE

Une tragédie d'amour au temps du romantisme.

Cette tragédie d'amour au temps du romantisme; c'est la célèbre et romantique histoire de Henri et Charlotte Stieglitz, que nous raconte M. Ernest Seillière. Vous connaissez cette histoire : aux derniers jours de l'année 1834, une jeune femme fort appréciée de la société berlinoise, se tua d'un coup de poignard au cœur. Son mari, le poète Henri Stieglitz, était depuis longtemps tourmenté de troubles nerveux assez graves et, dans un testament rédigé quelques minutes avant sa fin, Charlotte expliquait sa décision tragique par l'espoir qu'une grande douleur réelle écarterait d'un malade aimé les fantômes contre lesquels sa raison se débattait en vain. Véritable Alceste moderne, cette victime volontaire quittait donc la vie pour éloigner son époux du sombre bord.

C'est une assez singulière conception du dévouement conjugal mais il y a là, sans nul doute, un très beau geste et un admirable sujet de roman : ce roman, c'est la vie qui nous l'a offert, M. Er-

nest Seillière nous le rend en des pages où l'on ne trouvera pas un seul fait qui ne soit emprunté à la réalité, pas une parole qui n'ait passé sur des lèvres vivantes. « Les nuances psychologiques en sont subtiles et lui ont paru capables d'attacher les esprits délicats, » en outre, elles nous documentent sur l'état d'âme d'une époque que M. Seillière trouve très semblable à la nôtre : le dix-neuvième siècle « n'ayant guère cessé de sacrifier dans son inspiration morale à l'illusion romantique la plus tenace et la plus insidieuse. »

GÉRARD GAILLY

Bussy-Rabutin
« Sa vie, ses œuvres et ses amies. »

En un volume d'une très copieuse et très séduisante documentation, M. Gérard Gailly nous présente « un académicien grand seigneur et libertin au dix-septième siècle, *Bussy Rabutin,* sa vie, ses œuvres et ses amies ». Il paraît que l'histoire a été injuste en laissant au second plan cet écrivain charmant, cet homme à la détestable et intéressante réputation, sauvé de l'oubli par les seuls dictionnaires qui ont gardé la « rabutinade » : « trait d'esprit à la manière de Bussy-Rabutin, « en ajoutant immédiatement : « étymologie : Rabutin, parent de madame de Sévigné », *in cauda vene-*

num ; c'est le secret du délaissement du pauvre Bussy-Rabutin, sa grande épistolière de cousine a obscurci sa gloire, sa demi-gloire ; mais tout cela est réparé puisque voici une étude où il passe au premier plan, « qui fait apparaître pour eux-mêmes son profil et ses gestes, qui réssuscite sa voix, l'ampleur de son désir et la vérité de sa souffrance et qui le venge un peu à son tour ».

RÉGINALD RANKIN

Au Maroc avec le général d'Amade.

M. Réginald Rankin, correspondant de guerre du *Times* n'est pas seulement un très remarquable journaliste, c'est aussi un officier du plus haut mérite : avant d'exposer ses jours à Casablanca, il avait guerroyé longtemps dans l'Afrique du Sud, — son témoignage a donc une valeur qu'on ne saurait contester. Il est réconfortant pour nous. Ce journaliste soldat a vu pendant plusieurs mois un général français et des troupes françaises aux prises avec la tâche la plus compliquée, la plus pénible, la plus périlleuse, et son jugement très enthousiaste et très documenté a de quoi nous satisfaire. En outre, avec la foule de renseignements d'anecdotes et d'images pittoresques, avec aussi sa magistrale conclusion sur l'avenir de notre influence au Maroc, ce livre est pour tous ceux que

passionne notre politique coloniale un document du plus haut intérêt.

PIERRE BAUDIN

Notre armée à l'œuvre.

M. Pierre Baudin s'est fait dans le Parlement une situation tout à fait spéciale et rare, celle de l'homme d'Etat qui prétend étudier les questions avant de les traiter à la tribune ou de les résoudre au gouvernement. C'est beaucoup plus fatiguant que de pérorer, et quand on a, comme M. Baudin, passé par les charges les plus importantes : la présidence du conseil municipal, le ministère des travaux publics, le rapport général du budget, cela représente un labeur écrasant. M. Pierre Baudin recueille le prix d'un tel effort ; il est admirablement documenté et renseigné, et quelles que soient les questions qu'il traite à la tribune, dans le journal ou dans le livre, sa parole jouit d'une autorité incontestable. Nous en avons une preuve nouvelle avec le livre qu'il a publié à la suite des grandes manœuvres de 1908 : *Notre armée à l'œuvre*, dont les techniciens les plus distingués proclament la haute valeur. Pour moi, qui ne suis point grand clerc en ces matières, j'ai goûté surtout la clarté, l'éloquence simple, le courage de ce livre de bonne foi où l'auteur « ayant cherché

la vérité avec une ombrageuse défiance ne l'a exprimée qu'avec ménagement », n'hésitant pas cependant à dénoncer les erreurs et les fautes, assuré qu'un remède peut être apporté à la situation actuelle, que nous pouvons devenir des hommes modernes tout en restant des Français, et que « plus de fermeté et de jeunesse à la tête et le grand bon vouloir de tous suffiraient aujourd'hui à nous rendre notre place sur la première ligne. Notre intelligence ferait le reste. »

AVESNES

En face du Soleil levant.

Dans ce volume, l'écrivain qui signe Avesnes a réuni quatre études sur les problèmes que soulève l'Extrême-Orient. L'auteur dont j'ai signalé naguère *le Journal de bord d'un aspirant* et ces si pittoresques *Contes pour lire au crépuscule* est admirablement documenté sur ces mystérieux pays que les géographes ont pu découvrir et repérer, mais dont la psychologie reste encore si obscure pour nous. Il a beaucoup vécu en Extrême-Orient, il a su voir et étudier les hommes et les choses, et on lira avec autant de plaisir que de profit son livre tout rempli de renseignements précieux et de pittoresques notations où il étudie tour à tour la propagation des idées de J.-J. Rous-

seau en Chine, le traditionalisme japonais, le conflit américano-japonais et l'opinion publique américaine, et enfin, l'Indo-Chine française, « terrain d'expérience inestimable où notre démocratie se révèle une fois de plus, au contact des mentalités millénaires d'Orient, la plus généreuse, la plus féconde en idéologie et la plus pauvre en résultats.

MÉMENTO DU MOIS D'AVRIL

ROMANS

Aia Aziz. — *Vers la lumière*, roman traduit de l'Anglais. Un peu de cette lumière ferait joliment bien dans la lanterne du pauvre chroniqueur fort embarrassé pour vous raconter cette histoire extraordinairement compliquée où, pour faire triompher ses théories de philosophie cosmique, l'auteur appelle à son aide des spirites et des voyantes, pratique de formidables envoûtements, nous montre un cardinal qui est un ancien forçat, accumule enfin les mystères sur les drames et sur les crimes, pour amener, au dénouement, ses deux héros en pleine lumière et en plein bonheur devant « le trône sublime d'un dieu et d'une déesse terrestres, divins et humains. »

Bœuf (Francis). — *Le Cœur nu*, un livre ému.

Derys (Gaston). — *Contes pour les amoureuses*. Sous une aimable et rose couverture où Lobel Riche a dessiné un

amour joufflu qui contemple un couple enamouré, l'auteur a réuni une trentaine de contes, d'une grâce piquante et perverse, et d'une heureuse composition ; je ne puis vous les conter, d'abord parce que l'analyse de trente petits romans dépasse de beaucoup les forces du chroniqueur et les limites de cette chronique, et puis, parce que privés de l'adresse du conteur, ils seraient singulièrement scabreux. Je me contenterai donc de les louer en bloc avec un petit salut particulièrement amical pour une certaine « Margherita »...

Duplay (Maurice). — *Léo*, en épigraphe de ce roman l'auteur a inscrit cette judicieuse remarque de Le Sage : « Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait subsister d'autres qui n'en ont pas ». Vous voici renseignés aussi exactement que possible sur le sujet du livre et sur la profession du nommé Léo. Le sujet est plutôt scabreux, le héros est tout à fait ignoble. M. Maurice Duplay n'a reculé pour le peindre devant aucune précision ; cela rend assez difficile un compte-rendu détaillé de son livre et je dois me contenter de dire la verve et l'ingéniosité du romancier.

Greene (A. K.). — *Lequel des trois?* un grand roman policier de cet écrivain que rendit célèbre « *Le Crime de Gramercy-Park* » cher à M. Rostand.

Ivoi (Paul d'). — *L'Espion X. 323*, « l'homme sans visage ».

Landre (Jeanne). — *Echalote et ses Amants*, un roman que je dois renoncer à analyser. Tout ce que je puis faire, c'est en imprimer le titre — c'est déjà beaucoup — et louer les amusantes images dont Widhopff l'a orné.

Le Goffic (Charles). — *La double confession*, un livre remarquable.

Sanglé (Charles). — *Nitaoukrit*, « roman des mœurs égyptiennes. »

Sibiriak (Mamine). — *Contes à mon enfant*, adaptés du russe par Léon Golschmann.

Sienkiewicz (Henryk). — *L'Eternelle Victime*, un roman traduit par Halpérine Kaminsky où l'auteur nous parle de la femme du paysan russe, sur qui retombent tragiquement toutes les hontes, toutes les douleurs. L'histoire est formidable et quelque peu mélodramatique,

joliment illustrée par Génia Halpérine-Kaminsky et Henriette Bréjat.

Tany (Paul). — *Les deux Routes.*

Teramond (Guy de). — *Le Mystérieux Inconnu,* « le plus émouvant des romans de police. »

Torau-Bayle (Xavier). — *Une française aux Etats-Unis,* roman où l'auteur a « tenté de présenter un tableau fidèle de la vie américaine telle qu'elle lui est apparue », livre un peu grave, nous dit-il, sous une apparence frivole, livre alerte, vivant, intéressant.

Trotignon (Lucien). — *Simone la romanesque.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Bardoux (Jacques). — *Silhouettes d'Outre-Manche,* des portraits tracés d'un crayon alerte, parmi lesquels j'ai goûté particulièrement ceux de Sir Henry Campbell-Bannerman, de Joë Chamberlain et de Lord Cromer.

Bizet (Georges). — *Lettre à un ami,* (1865-1872); sous ce titre M. Edmond Galabert a publié les lettres qu'il reçut pendant sept années du grand compositeur, qu'il n'a pu relire sans une émotion profonde et qui sont en effet souvent très belles et très émouvantes, propres « à nous offrir une image fidèle du maître regretté, image à conserver pieusement dans son intégrité et dans sa pureté ».

Bousquet (Georges). — *Histoire du peuple Bulgare,* très solide ouvrage d'un écrivain qui a voulu attirer « sur ce peuple, à la fois si ancien et si jeune, un peu de la sympathie que lui méritent ses longues souffrances d'autrefois et ses patients efforts d'aujourd'hui.

Briand (Aristide). — *La Séparation et l'application du régime nouveau,* un recueil des discours prononcés par l'au-

teur à ce sujet ; il est permis de détester ces idées, mais on ne peut nier que l'art oratoire mis à leur service soit admirable.

Cabrières (Mgr de). — *Trente-cinq ans d'Episcopat,* un livre volumineux où furent remis par le Chanoine Granier, quelques-unes des pages, des notes, des discours, écrits et prononcés au cours de sa carrière ecclésiastique par Mgr de Cabrières. M. Paul Bourget, qui préface l'œuvre, apprécie ces pages d'un bon ouvrier de style, il aime le caractère et les idées de ce prélat, « ce culte fervent du passé, cette inquiétude passionnée des questions contemporaines, cette sensibilité si vibrante qui s'harmonise et s'équilibre dans le talent de l'évêque de Montpellier par l'action, toujours visible chez lui, de la discipline intérieure ».

Cain (Georges). — *A travers Paris,* un de ces livres dont les lecteurs du *Figaro* connaissent bien la séduction.

Calvet (J.). — *La Poésie de Jean Aicard,* livre où figurent un portrait littéraire du nouvel Académicien et un choix de ses poèmes.

Charnacé (Guy de). — *Essai de psychologie intime.*

Chastel (Comte Adolphe du). — *Les Evénements d'Orient et le Congrès de Berlin en 1878,* une plaquette très documentée et toute remplie de piquantes révélations sur ce Congrès dont l'œuvre vient d'être traitée par les diplomates avec une si aimable désinvolture.

Cheramy (P. A.). — Voir Ad. Paupe.

Dessoudeix (Georges). — *Les Tendresses,* d'harmonieux poèmes.

Donop (Général). — *Un voyage d'études militaires du Duc d'Orléans* (1809-1908), un volume d'une très forte évocation historique et militaire où l'auteur, nous fait visiter le champ de bataille de Wagram, et nous fait suivre avec autant de science que d'émotion, les évolutions de Lannes, Davoust, Masséna, Oudinot, dans cette glorieuse campagne.

Dufay (Pierre). — *Napoléon en Loir-et-Cher,* une curieuse plaquette d'histoire très spéciale et très locale. C'est le récit des cinq voyages que l'Empereur accomplit dans ce département, à Blois et à Vendôme, petit coin d'his-

toire sur un petit coin du territoire français, documents d'archives sur des événements de très mince importance; mais l'Empereur est là et cela suffit à passionner ces procès-verbaux, ces harangues et ces comptes de réception.

Etat-major de l'Armée (publié sous la direction de l') — *Montcalm au Combat de Châtillon,* (8 juillet 1758).

Fidel (Camille). — *Les premiers jours de la Turquie libre*, des « lettres d'un témoin » qui nous donne non seulement ses impressions personnelles mais aussi les renseignements recueillis au cours de conversations avec des hommes politiques, « des membres du corps consulaire français, bulgare, grec, serbe, des militaires, des Jeunes-Turcs et de nombreuses personnalités dans les différentes villes parcourues et particulièrement en Macédoine ». Ces « premiers jours de liberté » ont bien failli être les derniers, mais la Jeune-Turquie ayant repris l'avantage on peut croire, avec l'auteur, que régénérée et capable désormais de faire respecter elle-même son indépendance et son intégrité, la Turquie pourra devenir dans quelques années une puissance très forte, d'autant plus forte qu'elle occupe une situation géographique incomparable. « Cette transformation devra se faire avec l'aide de la France, pour qu'elle ne se fasse pas contre elle, ou tout au moins au profit de ses rivaux ».

Fleurigand (Ch.). — *Le Manuel du parfait Escroc*, un livre dont l'urgence s'imposait, où l'auteur dévoile, explique, expose tous les procédés employés par les tire-laine modernes, depuis le vol classique à l'américaine jusqu'à la fondation de sociétés financières naturellement véreuses. Après avoir lu de telles leçons, si vous ne devenez pas cambrioleur, c'est que, vraiment, vous n'avez pas la vocation.

Ganche (Edouard.) — *La Vie de F. Chopin*, dans son œuvre, une très intéressante plaquette où l'auteur évoque et raconte avec des détails inédits la liaison du grand musicien avec George Sand.

Geraud-Bastet. — *M. Caillaux et l'Impôt sur le revenu expliqués*, un volume où l'auteur tente de nous faire com-

prendre une des plus stupéfiantes évolutions de ce temps. C'est un plaidoyer pour notre ministre des finances, issu d'une famille de grands bourgeois, et qui, paraît-il, défend en ce moment la bourgeoisie contre elle-même : je crois qu'elle se passerait assez volontiers d'une défense comme celle-là.

Grand-Carteret (John). — *Une Turquie Nouvelle, la Turquie en images,* un livre qui contient de bien curieux documents iconographiques.

Guérin (Maurice de). — *Maurice de Guérin,* paru dans la précieuse collection des « Plus belles pages ».

Gunnell (Doris). — *Stendhal et l'Angleterre.*

Henry (V.). — *La Magie dans l'Inde Antique.*

Heusch (Général, Baron W. de). — *Considérations sur la guerre Russo-Japonaise.*

Joergenson (Johannes). — *Saint-François d'Assise, sa vie et son œuvre,* un livre traduit du danois par M. de Wyzewa.

Lacaze-Duthiers (Gérard de). — *Le Culte de l'Idéal ou l'Aristocratie,* des pages dans lesquelles l'auteur a essayé « de fixer un peu de lui-même au milieu des médiocrités modernes qu'il a offertes aux artistes, aux écrivains, aux penseurs ».

La Mesangère. — *Le Carnet d'un suiveur,* le troisième volume de la ravissante collection des « Petits Mémoires de Paris », illustré de quatre eaux-fortes de Henri Boutet.

Léon (Albert). — *Hélène de Constantinople,* « une pastorale basque », une étude historique et critique d'après des documents inédits.

Mahmoud (Général). — *Les Evénements d'Orient de 1862 à 1907.*

Mailath (Comte J. de). — *La Hongrie rurale, sociale et politique,* un volume préfacé par M. René Henry.

Mazel (Henri). — *Pour causer de tout,* un « petit dictionnaire des idées et des opinions », très précieux pour les gens qui ne sont pas tout à fait sûrs d'avoir de l'esprit et des idées, et qui tiennent néanmoins à faire leur effet « en société ».

Nicolay (Fernand). — *Ce que les pauvres pensent des Riches,* un volume adressé par l'auteur aux « classes dirigeantes. »

Noël (Carlos M.). — *La Bourgeoisie française et l'œuvre de M. A. Capus,* un très intéressant et très judicieux volume où M. Noël s'applique ingénieusement à nous faire comprendre les raisons philosophiques du « succès continu qui semble s'attacher à chaque pièce de notre auteur ».

Passy (Frédéric). — *Pour la Paix,* « Notes et Documents », un livre plein d'éloquence et d'émotion où l'histoire du pacifisme et ses progrès sont retracés de façon magistrale par celui qui fut l'initiateur de ce mouvement, initiateur infiniment respectable dont les disciples n'ont pas toujours observé la prudence et la sagesse.

Paupe (Ad.). et P.-A. Cheramy. — *Correspondance de Stendhal* (1800-1842), publiée avec une préface de Maurice Barrès.

Radet (Edmond). — *En Sicile,* « quelques impressions d'art et de Nature ».

Renard (Commandant Paul). — *L'Aéronautique*, un volume de la Bibliothèque de Philosophie Scientifique. L'aéronautique avait déjà ses romans, la voilà dotée de son livre de science et de philosophie, il ne nous reste plus qu'à voler. L'ouvrage du commandant Renard est d'une forte et claire documentation et d'une très heureuse méthode : après un coup d'œil général sur l'histoire de la navigation aérienne, l'auteur étudie les grands problèmes de l'aéronautique : la sustentation et la direction, les gaz légers, l'architecture aéronautique, les aérostats libres, les captifs et les dirigeables, les aviateurs, et il termine par une vision prophétique de l'avenir, — un avenir prochain — où il salue dans la navigation aérienne « l'un des facteurs les plus importants des relations pacifiques entre les hommes et, par la suite, du bonheur de l'humanité. »

Rousseau (J.-J.) — *Julie ou la Nouvelle Héloïse,* une édition publiée dans la collection « les Meilleurs Auteurs classiques français et étrangers », précédée d'une excellente notice sur J.-J. Rousseau et des deux préfaces par lesquelles il présenta son œuvre au public, collationnées sur le texte de 1761 et accompagnées de notes qui sont presque toutes celles de J.-J. Rousseau lui-même.

Seché (Léon). — *Le Roman de Lamartine,* un très beau livre romanesque et touchant.

Vuillaume (Maxime). — *Cahiers rouges,* les émouvants et vibrants cahiers « où l'auteur nous restitue les jours sombres de la Commune ».

X... — « *Lettres de l'Empereur Napoléon*, du 1er août au 18 octobre 1813, non insérées dans la Correspondance », un très curieux document historique.

MAI

LES ROMANS

EDOUARD ROD

Les Unis.

Dans notre société fiévreuse et tourmentée, en route pour les transformations fécondes ou les noirs chambardements, il n'est pas d'institution plus menacée — dans les livres — que le mariage ; à l'envi, les écrivains des origines les plus diverses et des tendances les plus contradictoires, l'élargissent, le réforment, le bouleversent, l'abolissent, et il faut vraiment qu'il ait la vie dure pour résister, non pas seulement à ses ennemis déclarés, mais surtout à ses médecins...

A ce débat palpitant et qui se poursuit au che-

vet du malade, une romanesque contribution est apportée aujourd'hui : c'est ce livre de M. Edouard Rod, livre de pensée vaste, d'inspiration généreuse, d'une ardeur passionnée pour la recherche du mieux, tout vibrant d'une noble inquiétude. Dans une très simple et puissante fiction romanesque, l'auteur nous montre, avec beaucoup de bonne foi et d'impartialité, la beauté et la noblesse théoriques de l'union libre, conçue par le généreux savant Rémy Verrès ; et le déplorable aboutissement pratique où l'amènent la méchanceté et la mauvaise foi des hommes ; tous les raisonnements du monde n'y feront rien, ni tous les beaux discours de Rémy Verrès ! ses quatre filles qu'il maria selon sa doctrine, dont il fit des « unies », ne seront jamais, dans la société moderne, que des filles-mères à la discrétion de leurs « unis ».

Bien sûr, les trois déplorables « unis » du roman de M. Rod eussent été d'aussi détestables maris ; mais, tout de même, le Code aussi suranné qu'il soit, eût offert à la mère de leurs enfants quelques garanties de plus ; il eût aidé au règlement équitable des difficultés matérielles qui surgissent dans ces familles bâties sur des principes, sur de l'absolu au lieu de l'être sur la Loi ; quant au quatrième « uni », le bon Denys, l'homme fidèle, le père dévoué dont la conduite pourrait être un argument en faveur de l'union libre, il eut été je crois, un excellent mari même avec la complicité de M. le maire et de M. le curé, c'est aussi sans

doute son avis puisqu'il s'occupe en cachette de « régulariser ».

Ainsi, au dénouement de ce livre où les doctrines furent incarnées sous nos yeux en des types inoubliables, celle de l'idéal absolu et laïque, en la personne de Rémy Verrès, celle de la foi chrétienne et de la tradition bourgeoise, en M. Gressant, il apparaît qu'il est sage, selon la parole de l'oncle Emmanuel, le bon sceptique, « d'utiliser l'expérience des siècles, d'en accepter les leçons, d'en reviser les lois avec une extrême prudence parce qu'elles ont fait leurs preuves et de respecter surtout celles qui règlent, tant bien que mal, l'éternel conflit des sexes, source de tant de souffrances ». Sages et relatives conclusions d'une œuvre où l'Absolu est caractérisé en des pages magnifiques ; très beau, très fort et très généreux roman, dont je ne peux, en ces lignes hâtives, donner qu'une trop brève et trop lointaine analyse.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Le Roman de six petites filles.

Madame Lucie Delarue-Mardrus aime les brusques transitions : il y a quelques mois à peine elle nous montrait sans nulle réserve les douleurs, les hontes et les tristesses de « *Marie fille mère* » et voici qu'aujourd'hui elle nous convie à une fête de

printemps, de plaisir, d'enfance avec le *Roman de six petites filles*, le roman de Marie, Adrienne, Rosine, Germaine, Gabrielle et Cécile dite Lili, dont l'aînée a douze ans et la plus petite six ans ; petites filles ravissantes, habillées, selon le désir de leur très douce et très maternelle maman, « toutes pareilles », et qui mènent, l'œil brillant et les cheveux au vent, une saine et libre existence.

Ce spectacle candide et charmant, madame Lucie Delarue-Mardrus l'a évoqué avec beaucoup d'émotion et de délicatesse ; elle a su, en parlant de la maman, exprimer « toute la tendresse, toute la câlinerie, tout le respect, toute l'innocence, toute la confiance, réunies dans ces deux syllabes, dans ce petit mot d'enfant qui vagissait déjà dans notre premier cri et râlera dans notre dernier soupir » ; elle a discerné aussi avec beaucoup de vérité « tout le désespoir, toute la passion qui peuvent gonfler parfois la poitrine d'un enfant, les drames qui peuvent se passer dans son âme absolue, son âme fraîche que la vie n'a pas fanée ».

Cette compréhension si rare de l'âme des petites filles a inspiré à madame Lucie Delarue-Mardrus des choses exquises, mais ce serait trop lui demander, sans doute, d'être candide et chaste pendant plus de trois cents pages, son imagination aime trop à « se dévergonder » — je lui emprunte le mot — pour s'accommoder de tant de retenue ; elle est comme Olive, la jolie miss anglaise aux naïfs yeux bleus, aux candides cheveux

blonds, fleur très pure de Grande-Bretagne dont la perversité latente reparaît au premier appel du beau Paul ; elle se lasse vite « des palais si précieusement construits, des palais charmants et absurdes, des palais fragiles du merveilleux », demeures indiquées pour les petites filles ; elle se départit même sans en avoir l'air du respect dû à leur innocence et nous gêne un peu en nous faisant penser devant ces gamines à l'âme légère, à leur avenir de femme « complexe, tourmenté, fatal ».

FRANÇOIS DE BONDY

Le Moqueur ?

Il y a de bien jolies choses dans ce roman : *Le Moqueur ?* N'oubliez pas ce point d'interrogation ; il a son importance pour le sens du titre et pour la psychologie du héros, Adalbert de Scoury, psychologie assez indécise d'un homme qui regarde ses joies, ses amours, ses tristesses et ses ennuis, sans savoir au juste s'il s'en moque ou les prend au sérieux. C'est un désœuvré aimable et fin, spectateur amusé de ses propres illusions, dans l'âme de qui entrent à flots les lumières, les senteurs et les harmonies, avec, pour les accompagner, une aimable et constante ironie.

Cet oisif a sûrement fréquenté Anatole France, il a communié en Maeterlink, il s'est enivré au lyrisme d'Albert Samain et de madame de Noail-

les, et de tout cela il s'est fait une mentalité très simple et très compliquée, qu'il promène dans les grands bars et dans les petits théâtres, sous les ombrages d'une paisible campagne, autour des tables vertes des casinos mondains, dans la garçonnière où il reçoit tour à tour une belle et honnête dame et une gentille théâtreuse. Et il se laisse aller à tous les vents de la sincérité, de sa tendresse, de son inconstance, gardant toujours le parfait sang-froid nécessaire à un observateur de la vie et de soi-même, aimable, mélancolique, spirituel, jovial : une trame légère, un fil ténu relient ses observations et ses entretiens, juste assez pour faire de ce joli conte philosophique une manière de roman. Roman d'une qualité tout à fait supérieure qui, à travers toutes les influences subies, garde une piquante et savoureuse originalité, roman de ceux qu'on appelle des inconstants et qui sont plutôt des inquiets, « qui marchent toute leur vie à la poursuite d'un seul rêve et n'ont pour l'atteindre que de pauvres moyens humains, dont ce n'est pas la faute si leur rêve, comme un reflet qui se joue, pose tour à tour sa marque de lumière sur beaucoup, beaucoup de fronts différents ».

RENÉ BOYLESVE

La Jeune Fille bien élevée.

M. René Boylesve nous conte l'histoire de *la*

Jeune Fille bien élevée; mais une jeune fille bien élevée est comme un peuple heureux, elle n'a pas d'histoire; et c'est bien le cas de l'héroïne de M. Boylesve : Madeleine Doré, qui nous dit sa vie depuis le temps de son enfance jusqu'au jour de son mariage, une vie qui se déroule, suivant le plan établi par sa grand'maman, laquelle savait, dès la naissance de sa petite fille, l'année où elle entrerait en pension, celle où elle en sortirait, le jour où elle porterait sa première robe longue, le jour où elle ferait, ce qu'on appelait dans ce temps-là, son entrée dans le monde, et, à une année près, quand elle serait mariée. Et les choses se déroulent suivant le cours imposé par l'aïeule autoritaire, et Madeleine Doré, pensionnaire d'une sagesse et d'une piété exemplaires, devient une jeune fille accomplie, elle épouse docilement un placide architecte plus âgé de vingt ans et qui fut conquis par sa bonne éducation; comme il convient, elle oublie, ainsi que doit faire une personne bien élevée, l'amour que lui inspira René Chambrun, la passion dont elle vibra pour la belle musique.

Et cette petite personne qui aurait pu avoir un cœur et une âme deviendra pour la plus grande tranquillité de son mari une amorphe provinciale... Je n'en suis pas très sûr cependant, car tout au fond de cette placide confession d'une jeune fille résignée et docile, j'ai cru apercevoir quelques points d'ironie qui pourront bien n'être pas sans danger pour le brave M. Serpe, son époux.

Il se passe peu de choses dans ce roman ; M. Boylesve, du moins, a tenu à ce que nous soyons parfaitement renseignés sur tout ce qui s'y passe : le moindre coin de rue y est décrit avec une pittoresque minutie, le plus petit événement est conté, observé avec un scrupuleux détail ; avec un art très délicat et très subtil, M. Boylesve a fait un sort au plus léger incident, et c'est si bien que l'on est tenté de trouver parfois que c'est trop bien.

TANCRÈDE MARTEL

La Tant Aimée du Roy.

M. Tancrède Martel, encouragé par l'accueil très flatteur qui fut réservé au *Prince de Hanau*, roman historique des temps modernes, et à *Blancaflour*, roman du moyen âge, poursuit ses intéressantes et romanesques évocations historiques avec *la Tant Aimée du Roy* ; c'est, nous explique-t-il dans sa préface, « une reconstitution de la Renaissance à son heure la plus pittoresque, la plus tourmentée, la plus vivante, la plus héroïque, et par conséquent aussi la plus curieuse comme étude des passions, des caractères et des mœurs. Du prodrome de la Saint-Barthélemy à l'entré d'Henri IV dans Paris, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, le Français et la Française, ces magnifiques animaux humains, ont aimé, rugi, vécu d'une façon splendide ».

La figure d'Henri IV, étudiée avec beaucoup de conscience et de sagacité, évoquée aussi avec beaucoup d'art, celle de Diane d'Andoins, comtesse de Guiches et de Grammont — la belle Corisande — vengée des calomnies qui ternirent sa mémoire et placée sur un piédestal qui aurait dû être un trône, dominent le roman où l'histoire et l'imagination habilement mariées sont l'une par l'autre rehaussées et vivifiées et qui avec la tragique et sentimentale aventure de la délicieuse Henriette d'Auberginac — « la tant aimée » — est d'une lecture très attachante. C'est une grande fresque historique, c'est aussi un très amusant tableau ; on comprend que l'auteur se soit passionné à le composer. Le lecteur partagera sans nul doute son enthousiasme et sa ferveur et il se réjouira que M. Tancrède Martel ait pensé à Flaubert en écrivant son livre et se soit trouvé, — il nous le déclare dans sa préface, — d'accord avec lui sur les principes qui doivent présider à la composition d'un roman historique qui doit être impersonnel, où « l'auteur doit être, comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part ».

RENÉ BENJAMIN

Madame Bonheur.

Ce livre mérite qu'on s'y arrête, c'est un fort joli roman et son auteur dont c'est, je crois bien,

le début, est un écrivain très brillamment doué. Il y a un peu d'indécision, de tâtonnement, dans la conduite de son livre ; nous ne savons pas très bien où il veut nous mener et sans doute n'est-il pas très fixé lui-même ; mais si le but est incertain, la route est délicieuse, semée d'observations, ingénieuses, piquantes, profondes, et animée d'une figure tout à fait remarquable, celle de cette petite Claire Ruchot, à qui sa mère, une âpre mégère. donna comme un défi et comme un reproche ce sobriquet de madame Bonheur, et qui, inlassablement, dans les plus tristes circonstances et les traverses les plus difficiles, s'applique ingénieusement à le mériter parce qu'elle veut être « madame Bonheur » et parce que dans toutes ses aventures elle « est grisée sans cesse par cette ritournelle du bonheur qu'elle croit toujours entendre pour la première fois ». Et c'est d'une très gracieuse philosophie et d'une très juste observation.

HENRY MORANE

La Voix de l'oiseau.

Roman d'un aimable et facile symbolisme où l'émotion copieuse coule d'une source claire et limpide. *La Voix de l'oiseau*, celle qui dans le drame Wagnérien guide mélodieusement Siegfried vers Brunnhilde, sort ici de la jolie bouche

d'une chanteuse américaine, Daisy Harden ; cette chanteuse conquiert à l'Opéra un public frénétique et dans l'intimité un beau jeune homme, Georges Pareau, grand admirateur de l'énergie américaine et de la théorie de l'effort. Cette idylle franco-américaine se terminerait très bien si la jeune fille n'était pas forcée de retourner outre-mer et ne s'y trouvait reprise par l'ascendant de sa patrie, par la noble, par la splendide énergie des grands Américains incarnée par un certain Carnobie et par Madson, son associé. Contre ces énergies le sentiment français de Georges a fort à faire ; il sort cependant triomphant, pas pour longtemps, hélas ! En effet, arrivé à San-Francisco pendant la nuit du fameux cataclysme, il sauve sa fiancée, mais il meurt lui-même, frappé par un nègre farouche ; ainsi Daisy restera la blanche veuve de son fiancé et se consacrera à l'art. Ce sont là des choses très tristes et assez émouvantes en somme.

EDITH WHARTON

Les Metteurs en Scène.

Miss Edith Wharton dont on n'a pas oublié le beau roman : *Chez les heureux du monde*, nous offre une série de nouvelles réunies sous le titre : *les Metteurs en Scène*. Ces nouvelles, dont la traduction a été faite par Mme Jeanne Chalençon,

Mme la baronne Jean de Bail, Mme M. P. B. et M. Alfred de Saint-André, sont très remarquables; on y retrouve ces qualités curieuses et originales d'observation qui firent la fortune de *Chez les heureux du monde*, observation très américaine, car malgré la sagesse des nations, l'art a une patrie, et aussi l'observation.

Après tout, cela provient peut-être des gens et des choses observés, si différents de nous, si curieux avec leur mélange de raffinement byzantin, d'activité juvénile, de force spontanée et primitive.

J'ai éprouvé un intérêt tout particulier à la première de ces nouvelles, celle qui donne son titre au livre. C'est la seule où nous voyons l'auteur sans l'intermédiaire de personne : miss Wharton a écrit en français « les Metteurs en scène », dans un style très simple, très net, dépourvu de tout ornement dangereux, avec quelques hardiesses qui donnent un particulier attrait à cette histoire aiguë d'un clubman français dont la profession consiste à « mettre en scène », moyennant une honnête commission, les familles américaines désireuses de briller, et qui, au dénouement, se trouve la victime sentimentale de sa cupidité.

MAURICE LEFÈVRE

La Princesse sans Cœur.

En épigraphe de ce roman, l'auteur a inscrit

cette pensée : « L'ironie est une forme bien française de l'esprit que les Français ne peuvent parvenir à comprendre quand elle s'exerce à leurs dépens ». Sans doute suis-je très Français ; je n'ai pas compris, je n'ai point voulu comprendre l'ironie de ce livre ; j'y ai trouvé par contre des qualités bien supérieures à l'ironie et bien plus précieuses qu'elle : des sentiments très délicats et très touchants, une gracieuse leçon de philosophie qui, sous sa légère parure de légende et de symbole, offre à nos réflexions un très réel et très pratique objet. La princesse de beauté qui vit aux côtés du roi son père, dans le palais d'Elidopolis, merveilleuse demeure isolée du reste du monde, dont le faste et la splendeur sont jalousement gardés contre tout contact extérieur, est victime d'un mal étrange dont ses parents se désespèrent et que nul savant ne peut guérir ; elle est d'une éternelle et marmoréenne insensibilité, jamais un sourire n'effleura ses lèvres de rose, jamais un battement ne fit palpiter son cœur : c'est « la Princesse sans cœur ». Et devant la faillite de la science officielle, impuissante à guérir ce mal mystérieux, le Roi fait appel aux rebouteux et aux sorciers qui n'ont pas plus de succès, lorsqu'enfin apparaît un pèlerin symbolique qui après mille traverses, mille périls, ingénieusement imaginés, peut enfin entreprendre la guérison, et il l'obtient en emmenant la princesse hors des murailles du palais, hors des barrières et des ponts-levis qui l'enferment

et l'isolent, vers le travail des hommes, vers la douleur humaine, vers la vie enfin, aperçue pour la première fois et dont le spectacle lui révèle la loi éternelle, la loi d'amour, de confiance et de pitié, qui fait battre le cœur des petites princesses...

MARY FLORAN

Lequel l'aimait ?

Lequel l'aimait? A cette question que se pose Mary Floran, sur la couverture de son roman, le lecteur perspicace a répondu dès les premières pages du livre où l'auteur lui conte l'histoire de la belle Diane de Lussy, courtisée par Hubert de Chémaray, gentleman plein de cœur, qui renonce à sa main le jour où elle est ruinée, et épousée par un généreux et richissime bossu, le marquis Roland d'Etrelon. Dès le lendemain du mariage, cet infirme au grand cœur s'efface et se fait tout petit, trop heureux d'avoir apporté à sa bien-aimée la fortune et le bien-être. Et lorsque le hasard d'un héritage rend sa femme riche à son tour, il n'a plus qu'une idée : disparaître dans la mort — la seule moderne, la mort du chauffeur! — puisque désormais ses millions sont inutiles, rendre sa femme libre pour l'autre. Quelle abnégation! Cyrano lui-même n'en fit pas autant pour Roxane

amoureuse de Christian ; heureusement, Diane qui est une âme fière et généreuse apprend ce sacrifice surhumain, elle devine enfin « lequel l'aimait », et comme l'automobile indulgente n'a point fait jusqu'au bout son œuvre meurtrière, elle soigne son mari, le guérit, lui déclare sa tendresse. Et ils ont un enfant, et rien ne nous interdit de croire qu'ils en auront beaucoup et qu'ils seront très heureux. C'est une très édifiante histoire que liront sans danger et avec plaisir les jeunes filles et les jeunes femmes mises en présence de personnages plus sympathiques et plus généreux que la moyenne de nos contemporains.

JEAN GALLOTTI

Le Jardin délaissé.

Très touchante aussi, mais bien mélancolique cette histoire du *Jardin délaissé* que nous conte M. Jean Gallotti ; dans ce jardin, l'âme et le cœur de la pauvre petite Louisette, fervente et sentimentale, s'étiolent et se désespèrent, car elle souffre de l'indifférence religieuse des siens, de son frère surtout qu'elle sent très loin d'elle ; son chagrin devient du désespoir après l'entrée en scène de l'ingénieur Gaudbert dont elle s'éprend éperdument et auquel, après un instant d'espoir, elle doit également renoncer, car il s'éloigne, lui aussi,

de la maison, de la famille, de la foi, « abris antiques nécessaires à la vie de la jeune fille » qui reste seule, abandonnée et meurtrie dans « le jardin délaissé ».

Une originale et étrange nouvelle complète le volume : *Ce qui ne ressuscite pas*. Ce qui ne ressuscite pas, c'est la femme aimée. Charles Wertz qui tua par une erreur lamentable sa bien-aimée, Gracia, en fait la cruelle expérience; malgré tout son génie, contre toutes ses espérances, il ne parvient pas à la faire revivre, et le symbolique rosier planté sur sa tombe et dans lequel il prétendait la retrouver, reste entre ses mains crispées une pauvre plante inerte et vaine.

LAURENT SURVILLE DE BALZAC

Jacques et Odette.

Ce roman publié par un sympathique descendant de l'illustre écrivain a une très brillante fortune : il la méritait ; c'est d'abord un roman très bien conduit, intéressant et copieux, un de ces romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstracteurs de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire : cet

intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, alors, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et d'Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac n'admet pas le divorce qui est une solution bâtarde, dangereuse et lâche : « tout ou rien » telle est sa devise; « toutes les libertés et pour corollaires des responsabilités, ou plus la moindre liberté; la chaîne à jamais rivée, ou l'union libre qui met chaque couple dans l'obligation de mesurer toute l'étendue de ses devoirs si des enfants sont nés ».

PIERRE LENGLÉ

L'Entraîneur.

Un tout petit livre rempli de choses aimables, spirituelles et touchantes, c'est notre ami Pierre Lenglé qui nous l'offre : quatre nouvelles, quatre

véritables romans, courts, dramatiques, incisifs, sous le titre *l'Entraîneur*. La première est une amusante histoire qui nous montre un coureur d'aventures pris à son propre piège et, « entraîneur » bénévole, ramène au mari la femme qu'il se proposait de distraire. J'ai vivement goûté aussi l'histoire du « Rétrograde », le pauvre conducteur de diligence ruiné par l'automobile et lançant dans un geste désespéré sa pauvre patache contre le teuf-teuf triomphant qui écrase impitoyablement les deux représentants du passé ; et aussi « Bidache », la tragique aventure du pauvre boucher, voleur et suicidé par amour.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, DIVERS.

BARON DESPATYS

La Révolution, la Terreur, le Directoire 1791-1799.

M. le baron Despatys publie ce volume d'après les mémoires de « Gaillard, ancien président du Directoire exécutif de Seine-et-Marne, conseiller en cassation ». C'est là un document historique d'un très curieux et très vif intérêt, et le baron Despatys, en nous le restituant avec une fidélité scrupuleuse, apporte une contribution appréciable à l'histoire révolutionnaire; c'est à Melun que se déroulent les événements relatés dans ce livre, c'est l'histoire de la Révolution vue d'un point et sur un point du territoire français. Et combien elle est dramatique et mouvementée cette histoire

ainsi réduite à un département : c'est la mort de Mirabeau, le récit des émeutes de famine, madame de Staël à Nemours, la mission de Bourbotte, l'arrestation de Bailly à Melun, la tragique entrevue avec Couthon en présence de Charlotte de Robespierre, la mort de Fouquier-Tinville, que sais-je encore! Tout cela est raconté en des pages d'une scrupuleuse véracité, parfois très sévères pour des personnages entrés dans le calme de l'histoire, toujours très captivantes, dont l'intérêt s'étend bien au-delà de Melun et de Seine-et-Marne et où l'auteur fait très à propos sortir de l'obscurité la figure « d'un homme de bien aussi digne dans sa vie privée qu'irréprochable dans sa vie publique ».

THÉODORE DURET

Les Napoléons, Réalité et Imagination.

A l'histoire de la dynastie napoléonienne M. Théodore Duret estime que, logiquement, fatalement, la légende est venue se mêler et il entreprend de séparer l'imagination de la réalité. Est-ce bien utile? Est-ce bien possible? Et dans un héros comme Napoléon Ier l'imagination et la légende ne sont-elles pas aussi vraies que la vérité même? Pour moi, je me demande si on ne comprend pas mieux Napoléon en l'étudiant tout simplement, « comme une brute »; en tous cas, M. Théo-

dore Duret a apporté dans son travail une méthode, une conscience, une impartialité très remarquables; il y a dans son livre une belle moisson d'idées, et si l'on peut contester les opinions et les conclusions de l'auteur niant à Napoléon le sens politique et le sens psychologique pour en faire un « génie antique, un soldat romain, indifférent au sang versé, sans cruauté, sans pitié », du moins on ne peut nier la solidité des arguments et tout ce qu'il y a de vaste savoir dans cette synthèse historique.

ANDRÉ MÉVIL

De la Paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras.

De la Paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras, trente-quatre années se sont passées pendant lesquelles la France et l'Allemagne eurent des rapports de cordialité variable, mais où l'Allemagne fut dominée toujours par la même pensée, poursuivit toujours le même but, « isoler la France pour mieux, à l'heure choisie, l'anéantir ». Telle est l'opinion de M. André Mévil qui, étudie le drame franco-allemand en des pages éloquentes, nerveuses, et d'une documentation destinée à faire quelque tapage.

M. André Mévil est convaincu que la politique germanique est aujourd'hui comme hier essentiel-

lement bismarckienne, issue de la paix de Francfort; malgré certaines apparences trompeuses, par la force des choses elle demeure immuable, partant pour nous aussi perfide et aussi dangereuse. D'un très vif intérêt, le livre aboutit à cette conclusion fort discutable que M. Delcassé est un grand homme, et à cette autre, tout à fait utile et certaine, que la France doit se tenir sur ses gardes et affirmer au monde qu'elle est décidée à suivre sa destinée, qu'elle veut la paix, certes, mais selon le mot de Beaconsfield, la paix avec l'honneur.

ROBERT HÉNARD

La rue Saint-Honoré. — 2e volume. — De la Révolution à nos jours.

Lors de l'apparition du premier volume de cette histoire, où la grande voie parisienne était étudiée « des origines à la Révolution », j'avais dit l'intérêt très général, très « grande histoire » de cette étude; la seconde partie, qui nous mène « de la Révolution à nos jours », est peut-être plus passionnante encore, parce que plus près de nous. Que de drames et que de comédies, que d'événements dans cette rue où la Révolution s'organisa, où vécurent les districts des Feuillants, des Capucins, des Jacobins, où naquit le théâtre des « Variétés amusantes » (le théâtre français) où passèrent la silhouette de Marat et le convoi funèbre de

Mirabeau, qui vit l'horreur de la tête de madame de Lamballe promenée au bout d'une pique, que traversèrent l'infortunée reine Marie-Antoinette pour se rendre à l'échafaud et le roi Louis XVIII pour rentrer à Paris. Ce spectacle de l'histoire d'un siècle passant à travers une rue est vraiment une chose tout à fait captivante, et il faut remercier M. Hénard de nous l'avoir offert avec tant de vérité, de conscience et d'agrément.

JEAN DORNIS

Essai sur Leconte de Lisle.

En un livre éloquent, subtil, délicat, le très bel écrivain qui signe Jean Dornis nous restitue la figure, la « vraie figure » de Leconte de Lisle. Le but poursuivi par l'auteur, sa méthode pour « dégager de l'œuvre et de la vie du poète la véritable histoire de sa pensée », ont été exposés dans une page magistrale après laquelle je n'ose plus tenter une analyse du livre.

Du moins, je peux exprimer la belle et forte émotion qu'il m'a causée. *Essai sur Leconte de Lisle*, nous dit le titre, annonçant ainsi une œuvre de critique, d'étude, d'érudition ; c'est bien cela, en effet ; ces pages solides et fortes constituent un précieux document pour l'histoire littéraire du siècle passé, mais c'est autre chose aussi, c'est plus et c'est mieux : c'est une œuvre de

passion, d'enthousiasme et de foi. Jean Dornis nous a habitués à ces heureuses surprises dans ses études, notamment sur la poésie, le théâtre et le roman italiens contemporains où, cherchant un critique, vous trouvez une créature humaine de la plus exquise sensibilité.

Aussi comme Jean Dornis a raison d'offrir son livre « Aux jeunes poètes de France ! » C'est un présent digne d'eux, digne aussi de celui qui l'inspira, de ce poète qui passa sur la terre dans un temps de critique, de machinisme, d'industrie, comme un olympien en exil, qui a été vraiment « le prêtre de ce temple éblouissant que la magie de ses vers a évoqué pour toujours et précisé dans une apparence incorruptible entre le ciel et la terre ». Ils vibreront au contact de ces souvenirs ardents et nobles, à la vue de ces images évocatrices d'un profil magnifique et hautain, au récit de cette existence tourmentée qu'il vécut comme un rêve, un rêve que « la Beauté, la Vérité, la Justice, traversent avec des visages divins : dans de telles contemplations, il a oublié les misères de la vie, le monde et lui-même ».

LÉON BLUM

Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann (1897-1900). — Nouvelle édition.

C'est l'édition nouvelle d'un livre de jeunesse,

— de première jeunesse car M. Léon Blum n'est pas encore bien vieux, — les *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann* (1897-1900). Ces conversations auxquelles l'auteur n'a rien voulu ajouter, retrancher, ni modifier, ce qui est une preuve de courage et de bonne foi, « sont, dit-il, vraiment un livre de jeunesse, et c'est bien un optimisme ou une sévérité juvéniles qu'on y trouvera dissimulés sous l'emprunt de la sagesse gœthéenne » ; il le regrette parfois, il lui est pénible de voir donner une publicité nouvelle à des jugements durs, prompts et hautains, dont certains se trouvent viser des écrivains qu'à présent il estime ou honore, et, en effet, M. Léon Blum se montra jadis, comme il se montre parfois encore aujourd'hui, d'une bien injuste sévérité, mais comment lui en vouloir après sa déclaration liminaire, — et puis, ces jugements sont écrits dans une bien jolie langue nerveuse, souple, colorée, — et cela fait passer les injustices.

J. MAXWELL

Le Crime et la Société.

Cet ouvrage de philosophie scientifique est d'une très haute portée sociale et d'un intérêt immédiat, palpitant, qui le fera goûter du grand public souvent un peu effrayé — à tort — par les mots de

science et de philosophie. L'auteur de ce livre est M. J. Maxwell, docteur en médecine, et substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris; homme de loi, homme de science, l'auteur était doublement qualifié pour nous parler de sociologie criminelle ; de cette sociologie criminelle qui « s'occupe des rapports de l'infraction et de son auteur avec la société; étudie le crime, — en donnant à ce mot le sens le plus large, — au point de vue objectif »; ces quelques lignes exposent très clairement le sujet de ce livre où l'auteur étudie le criminel dans l'intérêt et à l'intention de l'innocent, où il définit tour à tour la criminalité et le criminel, les éléments de la criminalité subjective et ceux de la criminalité objective, la volonté criminelle, l'aliéné criminel, la responsabilité. C'est ensuite l'aspect social et la criminalité, la classification des criminels en criminels d'habitude et criminels d'occasion, ces derniers poussés tour à tour par les besoins physiologiques, psychologiques, les états émotifs et les sentiments psycho-sociaux ; et c'est enfin la réaction, la prophylaxie et la défense sociale contre le crime, pour arriver à cette conclusion que, « d'une manière générale, notre système pénal est à modifier, l'argent que nous employons à entretenir nos prisonniers est de l'argent gaspillé », nous devons lutter contre la criminalité croissante par la prévention, l'isolement des criminels, la protection de l'enfance et la répression, mais conçue de telle

sorte qu'elle ne soit ni exagérée ni ridiculement insuffisante ; la réparation enfin du préjudice par l'autorisation donnée à la partie lésée d'être indemnisée sans avoir à se constituer partie civile ; et enfin, mais ceci est une question de mœurs et non de loi, il faut, dit l'auteur, que nous sachions que la « perpétuation de la vie est une obligation et un devoir, mais que la paternité et la maternité sont des actes sacrés, interdits à tout ce qui est impur ». Malheureusement, on ne voit pas très bien comment notifier cette interdiction aux nombreux impurs qui nous entourent...

MARCEL DE MALHERBE

Vingt poèmes en prose.

En un de ces beaux volumes, où, sur un fin hollande, les typographies noires ou rouges se détachent si avenantes, M. Marcel de Malherbe nous offre *Vingt poèmes en prose*. Ce sont de précieuses et délicates choses : on sent que l'auteur, orfèvre de mots et jongleur d'images, les a doucement, longuement, amoureusement serties.

Poèmes en prose, nous dit l'auteur, et c'est bien vrai, car une harmonie supérieure, se dégage de ces proses ; tableaux surtout, où les couleurs des mots sont composées, mariées, contrastées, avec infiniment d'art, où sous les phrases se dessinent

de belles images : celle des noirs cyprès et de leurs longues théories ; celle des beautés de femmes : la porphyrogénète princesse d'histoire, « icone nimbée d'or » ; d'Yseut, fille de Morgane, au regard clair, « née d'un baiser du soleil sur les fleurs de Montsalvat » ; de la Vénus de Giorgione, déesse de Beauté, « vêtue de splendeur et parée d'un frisson » ; celle du cimetière alpestre ; du paysage romantique aux montagnes roses, aux vallons pleins d'ombre, toutes ces choses « sur lesquelles mon âme est un baiser du ciel » ; celles aussi de Bérengère, princesse latine d'Orient ; du jardin merveilleux aux parterres de fleurs magiques, de roses épanouies.

Ces images, tant d'autres encore, d'une grâce et d'une perfection égales, d'un charme plus secret, images intérieures, harmonies d'âmes, constituent vraiment une œuvre délicate et profonde, de lettré, de poète, d'artiste.

MÉMENTO DU MOIS DE MAI

ROMANS

Annunzio (Gabriele d'). — *Terre Vierge*, un recueil de nouvelles pleines de lumière, de douceur et de brutalité.

Arcy (Jacques d'). — *Conscience de femme.*

Cyril. — *Une main sur la nuque*, « nouvelles ».

Daudet (Ernest). — *La Course à l'abime*, un de ces romans historiques où excelle l'écrivain, évocateur de ces temps de la Révolution et de l'émigration auxquels il a consacré des pages d'une érudition si solide dont on retrouve les traces dans cette œuvre d'imagination dramatique et romanesque au plus haut point.

Deledda (Grazia). — *La Voie du Mal.* M. G. Hérelle nous donne la traduction de cette œuvre étrange et forte, d'une psychologie curieuse, tourmentée, contradictoire, animée d'une passion frénétique et violente, beau livre vraiment d'amour, de remords et de sang.

Drault (Jean). — *La fille du Corsaire.*

Le Cœur (René). — *Les plages vertueuses*, un titre un peu démenti par l'attitude de la dame en costume de bain qui prend ses ébats sur la couverture.

Le Febvre (Yves). — *Féodaux.*

O'Monroy (Richard). — *L'Irrésistible amour*, un recueil de nouvelles lestes et pimpantes dont l'auteur n'a eu d'autre prétention que de nous divertir en nous scandalisant un peu, et y a parfaitement réussi.

Parmentier (Florian). — *Déserteur*, un roman d'actualité.

Schmitthenner (Adolphe). — *Une Vie d'Artiste*, roman traduit par M. Heinecke.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Barre (André). — *Platon.*

Bertaut (Jules). — Voir Alphonse Séché.

Bourdeau (Capitaine breveté Henry). — *Les Armées du Rhin au début du Directoire* (Sambre-et-Meuse, Rhin et Moselle), un volume publié sous la direction de la Section historique de l'Etat-Major de l'Armée.

Coupin (Henri). — *Animaux de nos pays*, un volume d'un intérêt tout à fait remarquable et d'une forme très attrayante, paru dans la « Bibliothèque des dictionnaires Manuels ». Dans ce livre d'une claire et belle typographie, orné de nombreuses images — il y en a plus de six cents — l'auteur a donné, nous dit-il, « la description des animaux les plus communs de France, de Belgique et de Suisse, rangés suivant leur ordre dans la classification ; il ne s'adresse pas aux naturalistes de profession, mais au grand public, et plus spécialement aux chasseurs qui veulent connaître le gibier qu'ils ont tué, aux pêcheurs curieux de connaître le nom du poisson que leur ligne ramène, à tant d'autres encore, à vous et à moi si vous voulez bien, à tous les ignorants qui aiment la belle nature mais ne la connaissent pas et ignorent la faune autant que la flore.

Debillemont-Chardon (Madame). — *La Miniature sur Ivoire*, un essai historique et un traité pratique : le nom de l'auteur, maître considéré en cet art précieux et charmant, est un sûr garant de la valeur technique de l'ouvrage dont je me suis contenté, lecteur profane, d'admirer les exquises images.

Doumic (René). — *George Sand*, un volume où furent réunies par M. Doumic les conférences qui eurent tant de retentissement ; il n'a rien changé à leur texte, son livre n'est donc pas, nous dit-il, une étude sur George Sand ; il sera heureux seulement « si la lecture de ces

pages inspire à quelqu'un des historiens de notre littérature le désir de consacrer à la grande romancière, à son génie et à son influence, un travail qui nous manque ».

Doutrepont (Georges). — *La Littérature française à la Cour des Ducs de Bourgogne,* Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, un curieux volume d'histoire.

Dyke (Henry Van). — *Le Génie de l'Amérique,* un très bel ouvrage dont M. Sainte-Marie Perrin publie une littéraire traduction : on n'a pas oublié les brillantes conférences que le professeur américain fit l'an dernier à Paris sur l'âme américaine ; ce sont ces conférences si intelligentes, si ingénieuses, vibrantes d'un si large patriotisme, d'une si belle et si forte confiance en soi, qui sont livrées aujourd'hui au public ; M. Ribot a écrit pour ce livre une préface magistrale, modèle d'analyse, où il souhaite que nous puissions retenir « quelque chose de ces conseils et surtout de cet optimisme qui est la vertu des nations vigoureuses et des individus sûrs d'eux-mêmes et de leur destinée ».

Faguet (Emile). — *Discussions politiques.*

Gestin (Dr Robert, ancien directeur général du service de Santé de la Marine et des Colonies). — *Souvenirs de l'Armée de Bretagne* (1870-1871), un livre palpitant où les jours sombres de l'année terrible sont évoqués par un homme qui les vécut très vaillamment.

Glaser (Ph.-Emmanuel). — *Le Mouvement Littéraire* : « Petite Chronique des Lettres 1908 » le cinquième volume pour lequel le grand écrivain qui a nom Anatole France a bien voulu écrire une délicieuse et indulgente préface.

Grueber (Chevalier de). — *Souvenirs du Chevalier de Grueber,* officier de Cavalerie autrichien, (1800-1820), publiés par son neveu Fr. Von St... et traduits de l'allemand par le capitaine de Maleissye-Melun ; c'est encore un récit de l'épopée fait par un soldat, mais nous ne nous lassons pas de ces récits, et puis celui-là nous raconte des choses vues de l'autre côté de la frontière, et c'est d'un intérêt tout à fait inédit, d'une vision tout à fait nouvelle pour nous.

Harry (Gérard). — *Maurice Maeterlinck*, une éloquente étude parue dans la série : « Les Ecrivains Français de Belgique ».

Helvétius — Helvetius : De l'Esprit; de l'Homme; notes, maximes et pensées ; Le Bonheur; Lettres; Appendice; documents; anecdotes; Bibliographie; un volume paru dans la si précieuse collection des « plus Belles Pages ».

Hennequin (Capitaine breveté). — *Le Corps d'Observation des Alpes en 1815.* — Une Campagne d'un mois.

Huchard (Robert). — *Clochettes et Bourdons*, des vers d'une jolie harmonie et d'une gracieuse inspiration.

Kahn (Reginald). — *Impressions de Campagne et de manœuvres* (1907-1908) : « Campagne de Casablanca ; Manœuvres Impériales ; Manœuvres du Centre ».

Kapnist (Comtesse Eugénie). — *Prométhée*, un remarquable drame lyrique du poète dont j'ai signalé naguère le volume « L'Acropole », d'un généreux lyrisme ; le *Prométhée* de madame Kapnist est, lui aussi, fort intéressant, le drame antique, éternel, y est traité avec un respect classique et un très moderne esprit, la prosodie en est heureuse et fait honneur à ce poète dont le mérite est d'autant plus grand qu'il nous parle la langue des dieux en un idiome qui n'est pas le sien.

Larivière (Charles de). — *La France et la Russie au* XVIIIe *siècle*, des « Etudes d'histoire et de littérature franco-Russes ».

Laur (Capitaine breveté). — *Tsoushima.*

Maindron (Maurice). — *Le Carnatic, le Maduré*, des pages colorées et vivantes où l'auteur nous fait poursuivre le très pittoresque et très émouvant voyage « dans l'Inde du Sud » que nous commençâmes l'an dernier par *le Coromandel.*

Marcel (Pierre). — *Charles Le Brun*, un beau livre de véritable bibliophilie publié dans la précieuse série « Les Maitres de l'art » et enrichi de superbes images.

Mater (André). — *Le Socialisme conservateur ou municipal*, un copieux et savant ouvrage publié dans la « Collection des Doctrines politiques ».

Mezières (Alfred). — *De tout un peu*, un éloquent, divers et charmant volume où l'auteur nous conduit des facul-

tés de Nancy aux salons parisiens du second Empire, de Dante à Lessing, du Tasse au théâtre espagnol et à la reine Victoria.

Michel (Henri). — *Eléments et Notions pratiques de Droit,* un ouvrage où l'auteur a eu pour dessein de présenter au grand public, sous une forme simplifiée, des notions élémentaires lui permettant à la fois de suivre les explications qui pourront lui être données par les juristes qu'il consultera, et de prévoir les dangers que fait courir à toute personne l'ignorance complète des lois.

Muret (Maurice). — *La Littérature allemande d'Aujourd'hui,* un très solide ouvrage dont l'auteur, critique très ingénieux et très averti, a, en outre, le rare mérite de connaître vraiment à fond la question dont il parle, c'est un mérite à signaler lorsqu'il s'agit de cette littérature allemande contemporaine, indécise, hésitante, inégale, pleine d'ailleurs de belles intentions ; si difficile à juger et à apprécier et sur laquelle, avouons-le, on a imprimé en français tant de sottises.

Musset (Alfred de). — *Premières Poésie* (1829-1835). — *Poésies Nouvelles* (1836-1852), une Edition en deux volumes parue dans la collection « Les Meilleurs Auteurs classiques français et étrangers » et précédée d'une courte et substantielle notice sur le poète.

Pichevin. — *L'Impératrice Joséphine,* un ouvrage très pittoresque et très savant ; des documents inédits et authentiques ont permis à l'auteur de suivre Joséphine depuis son entrée dans la vie et de projeter quelque lumière sur une période obscure de son existence si mouvementée.

Plémeur (Jean). — *Dans la Vie,* un recueil de drames et de comédies. L'auteur a certainement les aptitudes théâtrales les plus diverses, car il y a bien des choses dans ce livre écrit tantôt seul, tantôt en collaboration avec M. de Gourcuff : un noir mélodrame d'Ambigu qui s'appelle « Un justicier », des comédies dramatiques, curieuses études de caractère : « le Tableau » et « Maître ruban » ; des histoires sentimentales comme celles d' « Annaïk », une Bretonne à qui la joie fait peur, et

de « Yan » qui, il y a quelque cinquante ans, aurait eu ce sous-titre : « ou le fils du prêtre », et enfin, un gentil marivaudage très agréablement versifié intitulé « Premiers Nuages ».

Ramin (Henri). — *Notre très vieux Paris*, un volume attrayant « d'Esquisses pittoresques de la vie au XIII[e] et XIV[e] siècles des bourgeois de Paris et des marchands de l'époque d'Estienne Boileau et d'Estienne Marcel, prévosts de Paris ».

Rey (Etienne). — *De l'Amour*, un petit volume tout plein d'idées, en tête duquel se trouve cette pensée : « Parler délicatement de l'amour, ce n'est pas parler de l'amour », vous voilà prévenus ! M. Etienne Rey parle dans son livre, souvent avec esprit, parfois avec justesse, jamais avec délicatesse, de l'amour et même des amoureuses qu'il ose frapper sans même avoir pris la précaution de fleurir sa main.

Roujon (Henry). — *Reynolds*, un livre paru dans l' « Artistic-Bibliothèque en couleurs » ; le titre est très anglais, les livres sont fort « englishlike », avec leur belle typographie, leur couverture vert d'eau et leurs luxueuses images hautes en couleurs ; cette collection, riche déjà de deux volumes consacrés à Vigée Le Brun et Rembrandt, et qui a été placée sous le patronage de notre ami Henry Roujon s'est augmenté d'un troisième volume sur *Reynolds*, le triomphateur des Cent Portraits ; volume d'une très rare séduction, avec ses huit reproductions fac-similé en couleurs des chefs-d'œuvre du peintre anglais, et une étude très consciencieuse et très complète qui fait de ce beau livre un excellent ouvrage de documentation.

Roulleaux-Dugage (Henry). — *Théorie des principes de l'absolu.*

Sagnac (Ph.). — *La Révolution du 18 août 1792 : la chute de la Royauté.*

Saint-André (Claude). — *Madame du Barry*, une étude d'après des documents authentiques, préfacée par M. Pierre de Nolhac.

Savine (A.). — *La Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I[er]*, d'après les documents d'archives et les mémoires.

Seché (Alphonse) et Jules Bertaut. — *Au Temps du romantisme*, « études pittoresques et littéraires ».

Ségard (Achille). — *La Sicile.* Ecrivain et artiste, l'auteur a parcouru ces terres antiques, il a contemplé les paysages, les monuments, les souvenirs historiques et les ruines éloquentes de ces civilisations disparues, voulant seulement, nous dit-il, « composer une œuvre de style et pour un petit nombre de lecteurs éventuels, développer sur des motifs siciliens quelques pensées générales et quelques thèmes mélodiques ». L'intention est modeste et limitée, l'exécution est tout à fait remarquable, ce sont vraiment des pages évocatrices ces notes sur Ségeste, sur Sélinonte, sur Agrigente, Taormine et Syracuse ; on retrouve là les paysages d'une beauté légendaire et mélancolique, les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture qui ennoblissent ce lumineux petit coin de l'univers, enveloppés dans cette atmosphère de poésie éternelle qui est la leur.

Tabarant (Le Masque Rouge). — *Quelques visages de ce temps-ci*, des pages d'une synthétique, injuste et sommaire violence, préfacées par M. Laurent Tailhade qui aime — on le sait — les gestes violents.

Turquan (Joseph). — *La Dernière Dauphine, Madame, duchesse d'Angoulême.*

Xenopol. — *Les Roumains*, « Histoire, Etat matériel et intellectuel », un remarquable ouvrage du savant et éloquent professeur Roumain.

JUIN

LES ROMANS

ANATOLE FRANCE

Les sept femmes de la Barbe Bleue et autres Contes merveilleux.

L'histoire de Barbe-Bleue telle qu'on nous la raconte et que nous l'avons acceptée, les yeux fermés, par nonchalance d'esprit et aussi parce qu'elle satisfait notre soif d'émotion et de mystère, a rencontré par le monde des incrédules, et parmi ceux-là le plus dangereux de tous, M. Anatole France, « qu'un besoin de logique et de clarté dévore incessamment. » On voulait trop le faire croire à la cruauté de cet homme pour ne pas l'en faire douter : il explora les documents et les papiers, il y découvrit que ce héros de légende fut

bon et malheureux et que sa mémoire succomba sous d'indignes calomnies; et il vient aujourd'hui reviser le procès de Barbe-Bleue injustement condamné devant le tribunal de l'histoire par Charles Perrault et d'autres encore. Il ne se fait pas d'illusion, « cette tentative de réhabilitation est destinée à tomber dans le silence et l'oubli; que peut la réalité froide et nue contre les prestiges étincelants du mensonge? »

Donc, selon M. Anatole France « la Barbe-Bleue » ne fut point du tout le maréchal de Rais mais un riche gentilhomme nommé Bernard de Montragoux qui n'avait point du tout cette barbe indigo dont nos enfances s'épouvantèrent, mais une barbe noire, bleue à force d'être noire, et sous laquelle ses joues fraîchement rasées avaient, telles celles d'un comédien ou d'un prêtre, des reflets d'azur. Et il était timide avec les femmes, d'une timidité qui l'exposait à toutes sortes de disgrâces et le livrait sans défense aux entreprises des plus hardies et des plus audacieuses; c'est ainsi qu'il fut le meilleur, le plus malheureux, le plus persistant des maris, qu'il épousa tour à tour : Colette Passage, la bohémienne; Jeanne de La Cloche, l'ivrognesse; la Gigonne et Blanche de Gibeaumex, et Angèle de La Garandine, et Alix de Pontalcin, et qu'il fut, pour de multiples causes, veuf, abandonné ou trompé, sans que vraiment on puisse lui en faire grief. A la suite de ces six expériences, il jura que désormais rien de

femelle n'entrerait dans ses appartements, et il ne tint pas son serment, puisque une septième fois, il épousa pour son malheur Jeanne de Lespoisse, une abominable gredine qui le trompa, le ruina et le fit assassiner avec la complicité de sa sœur Anne.

C'est, comme vous le voyez, sur toute la ligne, l'envers de la légende.

Les autres contes merveilleux ce sont : le Miracle du grand saint Nicolas »; « l'Histoire de la duchesse de Cigogne et de M. de Boulingrin, qui dormirent cent ans en compagnie de la Belle au bois dormant » et aussi « la Chemise », vous savez, cette chemise de l'homme heureux tant cherchée par le roi infortuné pour trouver un peu de bonheur ! Toutes ces belles histoires, M. Anatole France nous les redit à sa manière, et c'est délicieux. Entre Charles Perrault et Anatole France deux longs siècles se sont écoulés et Voltaire a passé par là ; mais son hideux sourire s'est atténué, attendri en venant voltiger sur les lèvres de notre conteur moderne ; il plaisante un peu ces légendes, il s'amuse à les taquiner de son érudition et de sa fantaisie, mais on sent qu'il a pour elles une infinie tendresse, et la meilleure preuve qu'il leur en peut donner c'est de parler d'elles, même pour les travestir, dans cette adorable langue qui est la sienne.

MARCEL PRÉVOST

Pierre et Thérèse.

M. Marcel Prévost, dont nous avons salué avec tant de joie la brillante élection, fête son entrée à l'Académie française de la meilleure manière qui soit : il nous offre un nouveau roman, l'un des plus beaux, des plus complets, des plus poignants qu'il ait encore écrits : *Pierre et Thérèse.* Dès les premières pages de ce roman, tandis que nous assistons aux préparatifs du mariage de Thérèse Dautremont avec Pierre Hountacque, nous sentons autour de cette allégresse, autour de cette joie de vivre et d'aimer dont le cœur de Thérèse, une belle, forte et saine jeune fille française, est gonflé, — je ne sais quel trouble mystère, quelle obscure angoisse qui menacent ce bonheur et cette destinée.

C'est un modèle d'exposition : les deux héros du drame y sont campés avec une superbe maîtrise et ce drame, que dès le début nous avons pressenti et prévu, nous cause une impression d'autant plus forte lorsqu'il éclate, lorsque la faute criminelle, dont Pierre autrefois s'est rendu coupable, nous apparaît lorsqu'elle est révélée à Thérèse dont elle brise l'idole. En face de cet effondrement, de cette catastrophe, quels doivent être l'attitude, les pensées, les sentiments de Thé-

rèse ? Les moralistes d'occasion n'hésiteront pas : ils vous diront que, femme dévouée et courageuse, Thérèse doit essayer de sauver la face sociale, mais que l'amour ne peut survivre à l'estime et meurt de cette découverte. Mais M. Marcel Prévost, psychologue plus perspicace ou plus sincère, soutient l'opinion contraire : il nous montre hardiment, courageusement, que lorsque l'Amour, l'Amour avec un grand A, a lié une vraie femme à un homme, c'est à l'homme tout entier qu'elle est attachée, non seulement à son présent mais à son passé, quel qu'il ait été, et à son avenir. Et nous voyons au dénouement l'époux jadis coupable, toujours aimé et toujours aimant, appuyé au bras de sa femme, en route vers l'avenir, vers le rachat. Et c'est très beau, très humain et très vrai, et M. Marcel Prévost nous a conté cette histoire, dont je ne puis donner ici que le squelette tout nu, en déployant toutes les ressources de son beau talent. Ses héros sont d'une vivante humanité : autour d'eux il a évoqué les milieux de notre aristocratie bourgeoise et financière, merveilleusement observée et caractérisée en des types fort expressifs.

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe à Paris : Dans la Maison.

Avec une harmonieuse et puissante persévé-

rance, M. Romain Rolland poursuit sa grande œuvre, son épique roman de la musique, cette histoire de Jean-Christophe dont nous saluâmes *l'Aube* comme un définitif chef-d'œuvre, et qui s'épanouit d'année en année, de volume en volume, inégalement belle — mais on ne peut pas toujours être sublime — et pleine toujours d'une sève généreuse et forte, bouillonnante de pensées ; c'est aujourd'hui le septième volume de l'œuvre, le troisième épisode de « Jean-Christophe à Paris : *Dans la Maison* ».

Au début de ce volume, des pages admirables, dignes de figurer parmi les plus belles qui aient été écrites sur l'amitié : le sauvage Jean-Christophe a trouvé un ami, c'est Olivier, âme féminine qui « avait toujours besoin d'aimer et d'être aimée » ; et sa joie est débordante d'avoir trouvé cette chose rare, impossible, admirable, « un ami transparent à l'ami » ; et sa joie très honnête et très saine il l'exprime avec l'audace inconsciente d'un bon Germain sentimental, un peu pesant, un peu lourd, qui ne connaît pas très bien la valeur des mots et n'a pas peur des malignes interprétations. Et une fois encore, M. Romain Rolland, qui écrit sa langue avec perfection, a réussi, avec un art vraiment prodigieux, à exprimer la tendresse de Jean-Christophe en cette langue si spéciale que doit parler un Allemand qui saurait merveilleusement le français.

Cette amitié dont Jean-Christophe se réjouit,

jusqu'à en être enivré, nous en sommes charmés, nous aussi ; c'est enfin une occasion pour cet Allemand de génie de réformer des jugements vraiment un peu trop sévères pour la France, jugements dont l'abondance dans les précédents volumes menaçait de nous excéder ; enfin, notre cause est plaidée : Olivier explique à Jean-Christophe qu'il n'a pas le droit de juger les Français parce qu'il ne les connaît pas, parce que les « quelques aventuriers des lettres, de la politique et de la finance », coudoyés et observés par lui ne représentent ni de près ni de loin un peuple qui depuis plus de dix siècles agit et crée, « un peuple qui a pétri le monde à son image par l'art gothique, par le XVIIe siècle et par la Révolution ; un peuple qui, vingt fois, a passé par l'épreuve du feu et s'y est retrempé, et qui, sans mourir jamais, a ressuscité vingt fois ».. Avec les yeux de cet ami, Jean-Christophe va apprendre à connaître, ou du moins à soupçonner cette France où tous travaillent, et le vieux savant sceptique, et l'ingénieur pessimiste, et le prêtre, et l'anarchiste, et tous ces orgueilleux ou ces découragés ; et il poursuit sa vie, appuyé à ce bras fraternel et son génie s'épanouit, s'élargit et, à travers le grand Paris, il aperçoit quelques figures coutemporaines, — occasion pour M. Romain Rolland d'essayer ses griffes, — jusqu'au jour où la mort de Louisa, sa douce maman, le rappelle, malgré les dangers qui l'y menacent, en Allemagne, où son ami vient

le rejoindre et où, dans un tableau de quelques lignes admirables de force, de douceur et d'émotion, nous voyons ces deux jeunes gens accourus pour veiller une vieille maman et qui peu à peu sont pris tous deux par le sommeil, cependant que Louisa, la morte, « souriait avec douceur et semblait heureuse de veiller ses deux enfants »...

J. DELORME-JULES SIMON

Soldat.

Dans le roman l'auteur aborde résolument — si j'osais, je dirais rageusement — le douloureux et passionnant problème qui depuis la terrible « affaire » se pose dans l'armée française. Le sujet est dans l'air, — combien de romans militaires n'ai-je point eu à signaler en ces derniers temps ! — Il n'en est pas certes de plus émouvant ni de plus douloureux.

Le fait n'est pas douteux : les événements d'il y a dix ans ont semé dans notre armée des germes de division, de haine et de méfiance ; ils ont favorisé l'éclosion de cet antimilitarisme qui, non content de guetter l'armée, tente d'y pénétrer.

A qui la faute ? Cette question, madame Delorme-Jules Simon ne songe pas à la poser, la réponse pour elle est trop évidente et d'avance acquise ; et elle part en guerre avec une ardeur,

une fougue admirables contre ceux qui sont pour elle les ennemis de la patrie et de l'armée; elle est militariste : elle le proclame, et tout son roman tend à défendre et à glorifier sa doctrine. Elle fait de-ci de-là, un grand effort d'impartialité, mais on sent bien qu'elle ne peut pas croire à la sincérité ou à la raison de ceux qui ne pensent pas comme elle. Cette passion qui nuirait sans doute à une œuvre de science ou de philosophie sert à merveille le roman ; elle lui donne une vigueur, une impulsion extraordinaires; et comme d'autre part, la fiction imaginée par madame Delorme-Jules Simon est vraiment très empoignante, que ses héros sont, sous leur uniforme, très vivants et très humains, son livre est un bon roman fait pour intéresser et captiver ceux-là même qui seraient tentés de discuter la doctrine, et qui aimeront, en tout cas, en l'interprétant selon leurs idées, l'optimisme de l'auteur : celui-ci, malgré les tristesses du temps présent, garde une confiance absolue dans l'avenir et dans les destinées de la patrie.

DANIEL LESUEUR

Le Droit à la Force.

L'apparition d'un nouveau roman de Daniel Lesueur est toujours un événement très attendu. On sait, en effet, que l'éminente femme de lettres

n'écrit pas pour le vain plaisir d'écrire : elle pourrait, comme d'autres, amonceler romans sur romans, assurée d'avance du succès que lui garantit sa légitime renommée ; mais son ambition est plus haute, l'auteur de *Nietzschéenne* estime qu'il y a dans la société contemporaine des choses utiles, des choses nécessaires à dire, et c'est pour les dire, les imposer, qu'elle publie une œuvre, mettant au service de ses idées, l'autorité, la force persuasive de son talent.

Et c'est ainsi que le *Droit à la force*, est autre chose, et plus qu'une œuvre d'imagination, un roman. C'est d'ailleurs un très beau roman, empoignant et dramatique, une histoire de meurtre, d'amour et de justice dont les héros sont campés avec une remarquable maîtrise. Les deux frères Fontès, le criminel et le justicier, et la douce et tendre petite Xavière, ravissante figure de tendresse ingénue et de dévouement surhumain, et Barbery, mari douloureux de la pauvre petite meunière assassinée, dont la silhouette, à peine entrevue à la première page du livre et trop tôt disparue, nous a tout de suite conquis ; ces héros, et tous les autres qui se meuvent au second plan, sont indiqués en des traits précis et décisifs, le cadre agreste où ils vivent, souffrent et meurent est évoqué en des pages délicieuses et émouvantes.

Et tout cela, vous le voyez, pourrait constituer, constitue en effet un très bon roman, digne vraiment de la renommée de Daniel Lesueur ; mais,

je vous le disais tout à l'heure, elle n'a pas voulu seulement nous intéresser et nous émouvoir, elle a voulu en même temps proclamer et défendre les idées qui lui sont chères et que son titre synthétise à merveille : *le Droit à la Force*. Tout être, selon elle, « a droit à la force contre la lâcheté, la méchanceté, la bassesse ». Les honnêtes gens ont le droit de mettre leurs muscles de fer au service de leur défense personnelle, de la protection des faibles, et, au besoin, de la répression du crime. Et ce qui est vrai pour l'individu est vrai aussi pour la classe ; la bourgeoisie a le droit, elle a le devoir de se défendre par la violence et par l'énergie.

Cette théorie, développée avec beaucoup d'éloquence, de raison persuasive, me séduit beaucoup et m'inquiète un peu. Certes, il est bon de nous voir rappeler, au milieu de la veulerie ambiante, de l'apathie des gouvernements et de l'impuissance des lois, que nous sommes les premiers intéressés à la conservation de nos existences et à la défense de nos droits, et que la nature et l'industrie nous ont donné pour cela des poings et des armes ; mais, tout de même, cela peut aller terriblement loin, et je frémis en pensant à l'effet de ces conseils sur un auditoire d'anarchistes. Mais il est vrai de dire que les anarchistes n'ont point attendu ces conseils et qu'au surplus Daniel Lesueur ne s'adresse pas à eux, mais à des bourgeois dont l'âme est pacifique, trop pacifique. Il

n'y a donc pas lieu de s'inquiéter, ils ne suivront Daniel Lesueur que jusqu'à mi-chemin et alors ce sera très bien; ils auront pris un peu plus conscience de leur devoir d'énergie et ne seront pas allés jusqu'à la loi sauvage du lynch.

GEORGES D'ESPARBÈS

Le Vent du Boulet.

Avec *le Vent du Boulet*, M. Georges d'Esparbès nous ramène aux temps héroïques, à cette épopée napoléonienne dont il sait si bien, en des romans ardents, généreux enthousiastes, exprimer la frénésie et la beauté. Dans son nouveau livre, il évoque l'un des épisodes les plus douloureux de la plus funeste expédition napoléonienne : la capitulation de Baylen. « La nouvelle de cette catastrophe parvint à Napoléon comme un boulet : il en entendit le sifflement. Ce coup atteignit le prodigieux édifice. Elevé dans la fièvre, tout en dôme, le système napoléonien n'avait pas d'assises durables. Le boulet de Baylen, en s'y perdant, laissa une lézarde qui devait provoquer plus tard l'écroulement gigantesque. » Cette guerre d'Espagne, où les adversaires de Napoléon furent si beaux de patriotisme sauvage et d'invincible foi, devait tenter le romancier-poète de l'Epopée ; il l'a fait revivre en de belles pages, vibrantes, romanesques

où l'amour se mêle au combat et au dénouement duquel nous voyons deux soldats en larmes : le général Dupont et le jeune lieutenant Montander, qui « pleurent longtemps ensemble, l'un sur sa gloire, l'autre sur son amour ».

MADAME MYRIAM THELEN

La Mésangère.

Les enfants sont d'incomparables héros de romans, il n'en est pas de plus attendrissants ni de plus captivants ; leurs douleurs — car ces petits êtres ont de grandes douleurs qu'on ne comprend pas toujours — leurs chagrins mêmes, sont pathétiques infiniment et, dès qu'un écrivain se présente au public en tenant par la main des petits enfants, sa cause est gagnée, pour peu qu'il sache parler d'eux avec sensibilité, et surtout, avec vérité; alors, le lecteur le plus sceptique retrouve ses naïvetés d'antan ; il est tout prêt à vibrer, à frémir, à pleurer avec le romancier. M. Léon Frapié en a fait l'expérience avec cette inoubliable *Maternelle* où nos petits faubouriens de Paris sont évoqués si puissamment. Madame Myriam Thélen aborde avec *la Mésangère*, un sujet sensiblement analogue. Cette assimilation, qui serait venue nécessairement à notre esprit, M. Etienne Lamy, dans la belle préface du livre, la prévient ; oui,

c'est la même pensée, ce sont les mêmes héros, petits faubouriens de *la Maternelle* ou petits Bretons de *la Mésangère,* aussi mal portants, aussi maltraités, autant l'un que l'autre inhabiles à embrasser ; c'est, dans les deux livres, la détresse profonde, universelle, où l'enfance du pauvre se prolonge sans s'élever, semblables encore par une peinture brutale, identique des faits, et aussi par la douceur, la compréhension de l'éducatrice.

Mais ce qui sépare les deux livres et les deux héroïnes, ce qui inspire à M. Etienne Lamy une prédilection marquée pour le second, c'est que l'une, « la Maternelle », est une laïque, uniquement occupée à soulager de son mieux les maux qu'elle coudoie sans soupçonner pour eux aucun remède ; l'autre, au contraire, possède le livre de messe rejeté par l'institutrice parisienne ; elle y puise non seulement la force nécessaire pour accomplir sa mission, mais aussi l'agréable certitude que tous ces maux, toutes ces blessures, tous ces méchants instincts peuvent être pansés, guéris, effacés par la religion.

Telle est la tendance, hautement louée par M. Etienne Lamy, du roman *la Mésangère* ; pour moi, si le livre de madame Myriam Thélen m'apparaît moins puissant, moins solidement charpenté que celui de M. Léon Frapié, j'y ai tout de même trouvé d'exquises qualités de tendresse et d'émotion, une très belle sincérité d'observation et cette marque inimitable de la réalité : « détails

qu'il faut avoir surpris pour les écrire, mots qui se cueillent seulement dans la saison première sur de jeunes lèvres et que plus tard le génie même, inférieur à l'enfance, n'enfanterait pas. »

COSMO-HAMILTON

Bridge.

Les innombrables adeptes du noble jeu du *Bridge* vont sans doute se jeter sur le roman que Cosmo-Hamilton a placé sous le patronage de ce roi du jour et dont madame Thérèse Berton nous offre une très littéraire et vivante traduction.

Mais je vous prie de croire qu'il n'est pas intéressant pour les bridgeurs seulement, auxquels il dévoile les ingénieuses tricheries dont ils peuvent être victimes : il est fait pour passionner et intéresser tout le monde ; je n'ai pas lu depuis bien longtemps un roman qui présente un si vif et si copieux intérêt ; les événements s'y succèdent, dramatiques, émouvants ou comiques jusqu'au dénouement empreint d'une belle et sereine pitié, avec une rapidité, une logique, et en même temps une fantaisie admirables, — dans des milieux observés et décrits avec une étonnante couleur ; c'est un très remarquable spécimen de cette « école anglaise » du roman, riche de tant de chefs-d'œuvre auprès desquels il est très digne de figurer.

MATHILDE SERAO

Vive la Vie !

Traduit par M. G. Hérelle.

Vive la vie ! Voilà un titre qui conviendrait à merveille à quelque jovial et optimiste roman d'un de ces écrivains qu'un éditeur habile a groupés sous la raison sociale « les Auteurs gais » ; et pourtant, le roman que madame Mathilde Serao a écrit sous ce titre, n'est point, — tant s'en faut, — un livre joyeux : il vous laisse sous une impression poignante de tristesse et de désenchantement, et l'un des deux héros au dénouement nous parle avec ferveur d'un certain petit cimetière blotti dans le vallon, et nous confie « qu'il attend la mort comme une délivrance ». Conclusion un peu inattendue, on l'avouera, à cette déclaration liminaire : *Vive la Vie!*

Le roman où l'auteur nous conte l'histoire de don Vittorio Lante et de don Lucio Sabini, déçus tous deux dans leur ambition : l'un, d'un riche mariage de raison ; l'autre, d'une tendre union d'inclination, abonde en belles pages lumineuses et fortes et, même lorsqu'on est tenté de trouver que l'auteur s'attarde un peu dans tel coin, telle description ou telle analyse, on ne peut se soustraire à la séduction de son verbe et de sa pensée. On retrouve dans ce roman cet étrange et savoureux mélange d'observation aiguë, méticuleuse et

de lyrisme débordant qui constitue l'originalité du beau talent de Mathilde Serao si délicatement analysé naguère par Jean Dornis.

G. LECHARTIER

Le Vaisseau de plomb.

Le Vaisseau de plomb, est un roman de noble allure philosophique et de haute portée religieuse; son austère intérêt ne doit rien à l'actualité, bien qu'il fasse penser très nettement à certains récents démêlés d'un abbé trop savant avec Rome. C'est, posé sous une forme très romanesque et très émouvante, le problème du modernisme en matière religieuse : l'abbé Frans Casmaus, une belle figure de religieux savant et passionné, amené par des circonstances psychologiques très délicatement exposées à mettre sa religion au goût du jour, à l'adapter aux lois de la science et de la raison, s'aperçoit tard, presque trop tard, que cette science et cette raison c'est « le vaisseau de plomb » fatalement voué aux abîmes du doute et de l'hérésie. C'est par l'amour, selon l'Imitation, qu'il reviendra à la vérité religieuse, et c'est une femme, une femme que sa parole persuasive arracha jadis au protestantisme, qui le ramènera dans les voies du Seigneur, cependant qu'elle-même s'enfuit lorsqu'elle se rend compte que son cœur fut conquis

non seulement par la religion, mais par son ministre. Un beau drame de conscience vraiment, un livre de doctrine dont l'auteur a su faire un roman très empoignant.

GILBERT DES VOISINS

Le Bar de la Fourche.

De ces hautes régions de passion éthérée M. Gilbert de Voisins nous ramène brutalement sur la terre avec un roman violent, âpre et sanglant : *le Bar de la Fourche*, où il nous conte la terrible histoire de Van Horst, amoureux sauvagement de la belle Annie Smith, décidé à tout pour conquérir celle qu'il a appelée tout de suite sa fiancée, sans songer d'ailleurs à lui demander si ce titre lui agréait ; pour arriver à son but, il accumule les crimes; les meurtres, les assassinats perpétrés aux alentours de ce « Bar de la Fourche », un bouge du Far West auprès duquel le Cabaret du Père Lunette, bien connu des grands-ducs, ferait l'effet d'un pensionnat de jeunes filles ; il ne réussit pas d'ailleurs, et il meurt dans un atroce supplice imaginé par la haine d'Annie. L'ami de Van Horst, Olivier Saruex, qui nous a conté toutes ses horreurs, va s'éprendre à son tour de cette fatale beauté, mais il se voile la face et ne veut pas nous en dire plus long ; « il a promis de dire la

vie de Van Horst; il n'a que faire de conter sa vie à lui et sa honte ». Cette tumultueuse histoire toute peuplée de pittoresques silhouettes qui s'agitent dans un nuage de fumée, d'alcool et de sang, est contée par M. Gilbert de Voisins avec un remarquable talent, un peu déréglé parfois, mais d'une vraie puissance.

JEAN LORÉDAN

L'Homme aux aigles.

M. Jean Lorédan, dont le beau roman *la Peine de vivre* obtint l'an dernier un si légitime et si retentissant succès, publie, sous le titre : *l'Homme aux aigles*, un recueil de nouvelles où s'attestent la souplesse et la variété de son talent. Rien de plus divers par le sujet, le temps et le lieu que ces vingt nouvelles, qui se déroulent tantôt dans un coin de lande bretonne, tantôt dans quelque village méridional, tantôt dans quelque cathédrale italienne, avec des héros qui sont parfois des hommes de notre temps, parfois de grandes dames et de facétieux artistes du moyen-âge ; douloureux et poignants tableaux, comme « la morte » au pays breton ; touchantes et jolies fantaisies, comme « la Fête de grand'mère » ; récits simplets, comme l'histoire des trois aigles dénichés par Jean Brunet et soigneusement nourris par lui ; bien d'autres

encore que je voudrais évoquer, fruits d'une imagination ingénieuse et fertile et dans leur diversité toutes semblables par une même tendance : un culte attendri et fidèle pour la bonté, la bonne et simple bonté, supérieure à toutes les grâces et qui les contient toutes ; à cette constante exaltation de la bonté, l'œuvre de M. Jean Lorédan emprunte une très remarquable et très heureuse unité qui lui donne tout son prix.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

La Bien-Aimée.

M. Jean-Louis Vaudoyer est un poète, un poète de très réel talent et, même lorsqu'il écrit des romans, il ne cesse pas d'être poète ; il a beau s'efforcer de rester dans la réalité, il a beau observer les hommes et noter les événements avec un sens psychologique très fin et très délicat, il aboutit toujours à la découverte de petites fleurs bleues et non de grossières et sensuelles réalités. Et c'est excellent pour la renommée de ses héros : j'ai déjà noté la prédilection du public pour les amours qui restent chastes; autant le lecteur s'irrite contre elles dans la vie, autant il se réjouit de les voir exalter dans les poèmes et dans les romans ; c'est une occasion pour lui d'être vertueux sans aucune gêne personnelle. Et voilà pourquoi il ai-

mera les héros de *la Bien-Aimée,* il admirera l'abnégation de Simon épris éperdument de Primerose de Jermond, séparé d'elle par des préjugés mondains et qui, devant une admirable occasion de mourir avec elle « en beauté » où de vivre quelques heures délicieuses, renonce délibérément à cette joie, à cette folie, assuré de donner ainsi une preuve supérieure de son grand amour. Il admirera très vivement et très sincèrement, tout en s'avouant *in petto*, s'il est doué de quelque franchise, qu'une si belle occasion ne l'eût point trouvé aussi héroïque.

ÉMILE BERGERAT

Contes de Caliban.

Contes facétieux, contes féeriques et rustiques, contes tragiques, petites histoires folâtres, philosophiques ou dramatiques où la fantaisie, l'imagination, la philosophie de Caliban se sont donné libre cours ; je voudrais vous les conter, elles sont trop — il y en a bien une quarantaine — et chacune d'elles a sa personnalité, sa claire signification, ou son sens caché ; et ce sont, en quelques pages, des vaudevilles d'une étonnante fantaisie ou de terrifiants petits drames écrits dans cette jolie langue si souple, si harmonieuse, si colorée, toute parée de facettes scintillantes et multicolores.

HÉLÈNE VACARESCO

Amor vincit.

Roman vibrant de passion fiévreuse, mystique, un tantinet maladive, ce roman d'amour de Despina Odoyano, jeune veuve roumaine, et de Matteo, est tout à fait étrange; il nous conquiert, d'ailleurs, et nous émeut par son étrangeté même. On y échange des propos imprévus, et l'état d'âme de l'amoureuse est assez singulier : « Je suis Latine d'Orient, nous dit-elle, et très croyante, j'ai parcouru toutes les idées, tous les cultes et toutes les déraisons; les Saintes sont à mes yeux des amoureuses supérieures et mille fois plus dévastées que les amantes terrestres. » Et j'ai idée que Despina s'accommoderait assez volontiers de cette sainteté-là, et elle l'acquérera en volant dans les bras d'un amant qui va mourir, elle le sait, et elle n'est pas loin de s'en réjouir en songeant à la désespérance qui la guette après la mort de l'aimé, alors qu'elle se « lavera aux flots de ses larmes futures ».

?...

Les Cahiers d'une Reine d'aujourd'hui.

Et ce sont, maintenant, *les Cahiers d'une Reine d'aujourd'hui*. Sans doute, je me rends coupable

d'une très grande irrévérence en rangeant parmi de simples romans mortels cette histoire dont on nous dit qu'elle fut « écrite par une auguste main ». Quelle est cette auguste main? Mystère! L'editeur a remplacé le nom de l'auteur par un superbe point d'interrogation; il a orné la couverture d'une couronne royale que traverse une plume, telle l'F du *Figaro*, et il l'a semée de fleurs de lis en or. Si après cela vous ne devinez pas quelle souveraine présida à la naissance de ce livre, c'est que voùs êtes diablement mal renseignés sur les cours et sur les palais. C'est tout à fait mon cas, d'ailleurs, et j'ai beau me creuser la tête je ne découvre pas dans le Gotha cette jolie princesse Mariska devenue femme de Herbert Ier, roi de Styrie.

Mais qu'importe, puisque les ténébreuses et poignantes aventures de cette princesse m'ont paru très palpitantes? J'ai vu autour d'elle un vieux roi, un peu fou, ami de la mélodie, en butte aux complots et aux trahisons de sa femme et de son fils, Ludwig, lequel essaye gentiment de détrôner son père, y parvient presque, mais échoue enfin, à la suite d'une révolte où le socialisme joue son rôle — ce qui vous montre que nous sommes dans les temps modernes. J'ai tremblé pour la petite princesse, fiancée au brutal prétendant, et puis je me suis rassuré lorsque je l'ai vue, après la défaite de son fiancé, épouser Herbert, le second fils du roi, dont le règne se pour-

suivra, j'espère bien, dans la paix et le bonheur. Et c'est un joli conte, très dramatique, très romanesque et qui serait intéressant, même sans point d'interrogation et sans fleurs de lis.

JEAN BOX

Totia.

Œuvre émouvante et curieuse, histoire assez simple d'un mari trompé par sa femme et abandonné avec, pour seule consolation, une petite fille, Totia, une enfant naturelle que le ménage avait adoptée pour cacher la faute d'une jeune fille. Cette histoire emprunte aux circonstances, au cadre pittoresque, — celui d'une lointaine concession au Tonkin sur les bords de la Rivière Noire, — dans lequel elle se déroule, un relief saisissant : dans une telle solitude, si loin de notre monde, de notre civilisation, les drames intimes, les tristesses, les dévouements, les grâces enfantines ont je ne sais quoi de plus grand, de plus poignant, de plus douloureux que dans le tumulte et la distraction de nos boulevards; et c'est cela que M. Jean Box a su très bien exprimer.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES,
POÉSIE, DIVERS.

ROBERT DE CRÈVECŒUR.

Mémoires du Comte Dufort de Cheverny (2e volume). La Révolution.

Lors de l'apparition du premier volume, j'ai dit la richesse de cette mine nouvelle de travail et de document qui s'ouvre au grand public ; le second volume, qui va de 1787 à 1801, nous fait pénétrer dans le grand drame : c'est la Révolution tout entière et la naissance de l'Empire. Que de figures tragiques, que de drames ont passé par là : c'est Lavoisier, Dussaulx, Hérault de Séchelles, Beauharnais ; c'est Couthon, Tallien, Carra, l'exécution du marquis de Rome à Blois, l'arrestation et la condamnation du vicomte de Beauharnais ; et c'est encore la condamnation du général Bonnard, le

12

mariage de la vicomtesse de Beauharnais avec Bonaparte, le procès de Vendôme, les réflexions curieuses sur le gouvernement de Bonaparte, mille détails sur le premier consul et sa femme ; c'est une « carrière immense, un abîme épouvantable où l'auteur a vu s'engloutir, parents, amis, fortune. C'est l'histoire du bouleversement général de la société, la disparition d'une famille royale digne du respect et du dévouement de tout Français », histoire dont l'auteur ne nous retrace que ce qui lui est personnel.

HENRI GENEVOIS

Les premières campagnes dans l'Est. « Cambriels, Garibaldi, Cremer ».

L'auteur de ce livre, Henri Genevois, mourut prématurément à la fin de l'année 1908, au moment où il achevait la correction des dernières feuilles de ce volume, intitulé : *les Premières campagnes dans l'Est.* « Cambriels, Garibaldi, Cremer », complète l'œuvre magistrale où l'auteur des *Responsabilités de la Défense nationale* a essayé de dégager la leçon d'événements tragiques ; le présent volume est, lui aussi, d'une haute portée historique et morale, tout rempli de documents et d'enseignements précieux pour les hommes de notre génération, si ignorants de ces événements douloureux qui dominent pourtant toute leur exis-

tence, « œuvre d'un républicain sans peur, d'un patriote sans faiblesse, doué de tous les dons de l'homme public, à qui la destinée n'a point permis de donner sa complète mesure et qui a succombé le regard tourné vers la frontière de l'Est, non loin de ces champs de bataille où son jeune et clairvoyant patriotisme s'était éveillé et qui eurent sa pensée suprême. » Ainsi s'exprime, dans une éloquente préface notre éminent ami Paul Strauss.

FRÉDÉRIC LOLIÉE

Le Duc de Morny et la Société du second Empire.

M. Frédéric Loliée couronne ses études si curieuses et captivantes du second Empire par un livre d'intérêt palpitant sur *le Duc de Morny et la Société du second Empire.* Quelle passionnante histoire que celle de ce « frère d'Empereur », quelle figure complexe et amusante. Ce n'est pas un grand héros d'histoire, mais c'est une figure historique extraordinaire, unique, et qui valait mieux que de simples esquisses. M. Loliée a recherché et trouvé, parfois non sans peine, pour la reconstituer, des documents, des lettres, des souvenirs de famille, des papiers officiels ; et il a réussi à évoquer, de façon définitive, ce roman presque fabuleux qui fut l'histoire de Morny. Et je connais peu de romans plus captivants que celui-là.

GUSTAVE BORD

Rosina Stoltz
« de l'Académie royale de musique ».

Après ce « frère d'Empereur », voici une reine de théâtre dont la vie constitua elle aussi, un extraordinaire roman, c'est *Rosina Stoltz*, « de l'Académie royale de musique », dont M. Gustave Bord a réussi, en un volume ingénieusement composé, appuyé sur des documents certains, à reconstituer la longue existence de quatre-vingt-huit années, entre 1815 et 1903 ; existence tourmentée, tumultueuse, folle, d'une fille de concierge qui devenue une grande chanteuse, créatrice adulée de *la Favorite*, reine de théâtre, voulut être, et parut avec quelque vraisemblance une reine véritable, déployant un extraordinaire talent pour parvenir à embrouiller ses origines et à faire de la roturière, Victoire Noël : Rosina Stoltz, comtesse de Ketschendorf, baronne de Stolzenau, princesse de Lesignano, duchesse de Bassano, princesse de la Paix née d'Altavilla ; une folle sans doute, folle d'orgueil, de vanité, mais à qui il sera beaucoup pardonné, parce qu'elle fut une admirable artiste.

ÉTIENNE DEJEAN

Un prélat indépendant au XVIIe siècle. « Nicolas Pavillon, évêque d'Alet (1637-1677) ».

M. Etienne Dejean, qui nous révélait naguère e un très intéressant volume *Un Préfet du Consulat* poursuit le cours de ses recherches ; il est remont jusqu'au siècle de Louis XIV et il y a trouvé « *U prélat indépendant au dix-septième siècle* ». L découverte est importante et le nom de ce haut d gnitaire de l'église méritait d'être gardé : il s'ap pelle « Nicolas Pavillon, évêque d'Alet (1637 1677). » Dans une très solide et forte introductio M. Etienne Dejean explique la relation intime qu' y a entre le triomphe de l'unité monarchique (la victoire de l'unité catholique, et quelle plac tient Nicolas Pavillon, non seulement dans l'his toire religieuse du dix-septième siècle, mais dan la littérature, la polémique et l'hagiographie jan séniste. Il nous retrace sa vie jusqu'à l'épiscopa et sa carrière ecclésiastique comme évêque d'Alet son rôle dans l'affaire du Formulaire, pour con clure que « Nicolas Pavillon fut un isolé dans so siècle. Il est venu trop tard, en un temps qui, s' pouvait encore le comprendre, ne pouvait plus l suivre. Au dix-septième siècle, la politique mèn la religion. Elle est partout : du côté du Roi qu veut tout asservir au principe monarchique, d

côté du Pape qui veut tout soumettre au principe pontifical. » Or, l'évêque d'Alet aurait voulu sauvegarder précisément le principe de l'indépendance des évêques. C'est non seulement l'évêque par excellence, mais aussi le chrétien par excellence. « Il est de la même famille spirituelle que Pascal; Pascal est le chrétien selon le cœur de Pavillon, et Pavillon le chrétien selon le cœur de Pascal. »

ANDRÉ MICHEL

Histoire de l'art
« depuis les premiers temps chrétiens
jusqu'à nos jours ».
Tome III : Le Réalisme et les Débuts
de la Renaissance.

J'ai signalé déjà *l'Histoire de l'art* « depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours », publiée sous la direction de M. André Michel, conservateur aux musées nationaux, professeur à l'école du Louvre. Par les deux volumes parus, on peut se faire une idée de l'importance et de la valeur de ce grand ouvrage ; le tome III, qui vient d'être publié et qui est consacré au « réalisme et aux débuts de la Renaissance », ne le cède en rien aux précédents. Des chapitres d'une forte documentation et d'une grande érudition y sont consacrés par M. Marcel Reymond, à l'architecture italienne de la première Renaissance; par M. André Michel,

à la sculpture italienne dans la première moitié du quinzième siècle; par M. Emile Bertaux, à la peinture et à la sculpture espagnoles; par M. Gaston Migeon, à la céramique italienne; par M. Otto von Falke, à l'orfèvrerie et l'émaillerie du quinzième siècle; par M. Ernest Barberon, aux origines de l'art du médailleur; par M. Gabriel Millet, à l'art chrétien d'Orient du milieu du douzième au milieu du seizième siècle.

Chacun de ces sujets, traité par un écrivain d'une compétence reconnue, est vraiment épuisé dans un chapitre qui constitue en soi une œuvre complète avec ses divisions et ses références, sans que néanmoins l'unité et l'harmonie du livre où sont réunis ces chapitres en souffrent un seul instant. Des images admirables, près de trois cents, des planches hors texte, chefs-d'œuvre d'héliogravure, agrémentent le texte, évoquent les belles églises, les fresques, les monastères, les aiguières, les médailles, les œuvres des Donatello, des Lucca della Robbia, des Fra Filippo Lippi.

VICTOR HUGO et PAUL MEURICE

Correspondance.

La *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*, met en pleine lumière deux belles figures et nous fait comprendre et apprécier, dans toute

sa noblesse, une amitié vraiment émouvante. Comme le dit très justement Jules Claretie dans sa belle préface, « il y a là quelque chose d'unique et de vraiment admirable. D'une part, le disciple dévoué qui se fait le serviteur quotidien de la gloire du maître ; de l'autre, le poète exilé qui traite en frère plus jeune et profondément cher le littérateur applaudi, le dramaturge et le romancier oubliant sa propre renommée pour servir, pour défendre la gloire et les intérêts de celui qui n'est plus en France. » Ce dialogue où s'exaltent les plus beaux sentiments se poursuit pendant tout l'exil du poète, de 1851 à 1878, vingt-sept années, — *longum Ævi spatium* — au travers desquelles passent toute la vie, toute l'œuvre du grand poète et du noble écrivain. Et tandis que l'œuvre de Victor Hugo est exaltée et « soignée » dans les lettres de Paul Meurice, les travaux de celui-ci sont analysés avec tendresse et ferveur dans les lettres de Victor Hugo; dans ces lettres encore, les événements politiques, les grandes figures du journalisme et de la littérature laissent leur sillage, et on trouve dans ces pages qui, « demain, appartiendront à l'histoire théâtrale de ce temps, de très curieuses révélations anecdotiques, qui nous conduisent dans ces coulisses dont le public, friand de révélations, aime tant à connaître les secrets. »

ARTHUR CHUQUET

La littérature allemande.

Très clair et très concis, cet ouvrage n'a cependant pas l'allure sèche et banale d'un manuel : on y trouve, depuis les premiers siècles, depuis les origines de la vieille poésie germanique, depuis le temps de Sigurd et Brünhild jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, une série d'analyses, de jugements, de portraits propres à faire comprendre au public français, si mal informé, la suite du développement littéraire de l'Allemagne à travers les temps. L'écrivain conclut « que la littérature allemande n'est pas sur son déclin, que bien au contraire, elle s'est admirablement développée durant le dix-neuvième siècle, et qu'après la guerre, après la fondation de l'Empire, elle n'a pas arrêté sa marche. »

ANDRÉ BEAUNIER

Eloges.

L'oraison funèbre a toujours été un genre littéraire très difficile et très périlleux ; combien plus difficile et plus périlleux encore lorsqu'il faut l'exercer dans le tumulte et dans la hâte du journal quotidien. Sur la tombe entr'ouverte, toutes

les convenances et toutes les traditions exigent qu'on verse de l'eau bénite, et pourtant le journaliste digne de ce nom tient à ce que son lecteur devine sous les fleurs d'aujourd'hui son opinion d'hier et de demain. M. André Beaunier excelle en ce genre difficile ; il sait à merveille concilier le respect dû à ces morts d'hier entourés de tendresses ombrageuses avec l'indépendance d'un jugement qui n'a jamais péché par excès d'indulgence, et l'on retrouve avec un très délicat plaisir, réunis en un volume, ces *Eloges* écrits le lendemain de la mort d'un Louis Legendre ou d'un Catulle Mendès, d'un Gaston Boissier ou d'un cardinal Mathieu, d'un André Theuriet ou d'un Huysmans, d'un Paul Verlaine, d'un Emile Zola, d'un Gaston Paris, et l'on distingue très bien entre tous ces éloges respectueux et émus ceux que leur auteur voulut décisifs et ceux qui furent écrits seulement « pour attester la ferveur d'un jour ».

Ctesse DE LA MORINIÈRE DE LA ROCHECANTIN

En Espagne.
Du 30 à l'heure. — D'Irun à Algésiras.

Madame la comtesse de la Morinière de la Rochecantin dont j'avais beaucoup goûté les pittoresques « Croisières en Méditerranée », nous conduit maintenant *En Espagne* en un volume orné

de très belles images de Lévy Dhurmer, de Georges Scott, de Zo et de Vuillier, somptueusement reproduites ; elle nous fait faire *Du 30 à l'heure* — d' « Irun à Algésiras » ; c'est de la petite vitesse, mais combien nous en sommes enchantés puisque cette lenteur a permis à madame de la Morinière de la Rochecantin de si bien voir Fontarabie, Saint-Sébastien, Burgos, Madrid, l'Escurial, l'Aragon, la Castille et l'Andalousie, Cordoue, Séville et Algésiras ; c'est d'une bien jolie et pittoresque vision, et il faut remercier l'auteur de n'avoir pas gardé pour elle ses belles impressions, d'avoir décrit pour nous, avec un art raffiné, « les grâces des choses, les splendeurs des monts et des plaines, l'attrait puissant de cette nature à la fois rude et douce, de ce ciel successivement glacial et ardent », suivant l'expression de M. Gaston Maugras, dans sa belle préface.

CH. HUARD et ANDRÉ BILLY

Paris vieux et neuf.

D'Algésiras, nous rentrons à Paris sous la conduite de deux guides très savants et très spirituels, MM. Ch. Huard et André Billy, qui viennent de publier le premier volume d'une œuvre ravissante *Paris vieux et neuf*. Ce premier volume est consacré à la rive droite où le crayon in-

cisif de Ch. Huard a noté à travers l'Etoile, les boulevards, le Temple, le Marais, les faubourgs et Montmartre, une foule de charmants croquis : maisons lézardées, palais magnifiques, coins de vieilles rues, superbes perspectives d'avenues, silhouettes pittoresques de vieux mendigots et de jolies filles, album vraiment délicieux de la vie de Paris à toutes les heures du jour et de la nuit ; le texte de M. André Billy, commente le plus aimablement du monde ces belles pages graphiques.

PIERRE BAUDIN et le DOCTEUR L. L. NASS

La Rançon du Progrès.

Œuvre bien curieuse et quelque peu inquiétante, cette *Rançon du Progrès*, où les auteurs, après avoir étudié, avec beaucoup de compétence, le progrès dans la société moderne, le progrès et la déformation des idées politiques et sociales, le progrès et la santé, les tares sociales, — aboutissent à cette conclusion que le progrès certes n'est pas un vain mot, qu'il s'avance, qu'il est réel, mais que les gains qu'il nous apporte, dans l'ordre scientifique, moral, politique, social, sont partiellement compensés par des pertes : « d'une part, il y a le livre des recettes ; de l'autre, celui des dépenses ». Et ces dépenses sont, dans certains cas, terriblement lourdes, tellement lourdes

qu'on en vient à douter de l'intérêt des recettes. Telle est l'impression que m'a laissée la lecture du livre : ce n'est pas celle que désirent provoquer les auteurs; car après nous avoir quelque peu inquiétés pendant trois cents pages, ils veulent à toute force nous rassurer à la fin, en affirmant que les « dépenses sont inférieures aux recettes et que le progrès ne fait pas, ne fera pas faillite ».

JEANNE et FRÉDÉRIC RÉGAMEY

Honnestes Dames allemandes.

Jeanne et Frédéric Régamey s'occupent des *Honnestes Dames allemandes*, dans un livre qui n'a pas tout à fait la sérénité de l'histoire, où les auteurs ont pris plaisir à mettre à nu les tares morales de nos voisins. Après tout, nous disons tant de mal de nous-mêmes, et souvent injustement, qu'il nous est bien permis de nous égayer un peu à voir bousculer les légendes de « la ménagère allemande, joyau de toutes les femmes de la terre, de la jeune fille allemande, chaste, belle et pure comme une fleur, de la maison allemande, maison pleine de vertu et d'honneur en même temps qu'asile de l'intimité confiante », opposées de tous temps à « la légèreté, au dévergondage et au vice français ». Jeanne et Frédéric Régamey

ont entrepris de renverser la proposition, et je vous prie de croire qu'ils n'y vont pas de main morte, mais, s'excusent-ils dans leur dédicace : « Ce n'est pourtant pas notre faute si c'est comme ça ! »

VICOMTE G. D'AVENEL

Les Riches depuis sept cents ans.

Tout rempli de documents, de statistiques pittoresques, ce livre aboutit à la conclusion assez dangereuse pour nos socialistes que les riches : « ce sont tous les Français qui tirent de leurs capitaux ou de leur travail un revenu supérieur à 2,500 francs par an », c'est-à-dire une multitude considérable d'hommes qui renferment toutes les forces de la nation. Toutes les professions sont passées en revue par l'auteur qui nous donne les renseignements les plus précis sur les bénéfices tirés de leur profession depuis sept cents ans par les militaires, les magistrats, les prêtres, les diplomates, les professeurs, les employés d'administrations privées, et aussi les médecins et chirurgiens, les peintres et sculpteurs, les avocats, les gens de lettres, les artistes dramatiques. On ne saurait imaginer combien les chiffres simples et brutaux peuvent avoir, dans ce livre, d'intérêt, d'agrément, et d'éloquence philosophique. En ter-

minant son étude dont il s'est abstenu volontairement, je crois, de tirer les conséquences politiques, laissant plus volontiers ce soin à ses lecteurs, l'écrivain fait cette piquante remarque « que le dix-neuvième siècle, où s'est fondée l'égalité dans les Codes, a vu croître l'inégalité dans les fortunes. »

HENRY DE FLEURIGNY

La Course aux chimères.

Cette œuvre est si jolie que j'ose à peine en parler, convaincu d'être inférieur à la tâche de vous en détailler les grâces et la séduction. Vous savez combien M. de Fleurigny excelle dans l'art de ciseler des vers : vous avez lu sans doute ces pièces exquises, véritables bijoux d'un orfèvre de mots et de rimes, d'un artiste rare qui aurait pu être et est parfois un très beau poète. Mais M. Henri de Fleurigny est un homme trop actif, il aime trop la vie pour se contenter d'être un poète ; il a plusieurs cordes à son arc, — à sa lyre, si vous aimez mieux, — il est un conteur plein de verve, d'imagination et d'impudeur, qui a gardé le secret des grâces et des légèretés du dix-huitième siècle ; il est un moraliste fort immoral à la vérité, qui aime à observer les hommes — et les femmes donc ! — et à rechercher les raisons des cho-

ses, et puis, avec tout cela, malgré sa volonté bien arrêtée de rester dans le monde, rivé au sol, il a parfois, — souvent, — de vastes envolées vers l'azur des poètes et des rêveurs.

Et tout cela forme un ensemble contradictoire, pimenté, pervers, exquis, et c'est la course éperdue des chimères qu'en cette saison de Grand Prix il fait galoper, sous nos yeux, après le classique défilé qui précède l'épreuve :

Dans le paddock du genre humain,
Au pas, conduites à la main,
Par des poètes,
Des artistes ou des prophètes,
Les voici qui tournent en rond
Pour qu'on admire leur prestance
Les Chimères de l'existence...

Et le « starter » connaît bien son métier et son art, il n'y a pas un faux départ : toutes ses courses sont des succès et Pégase fait chaque fois triompher les couleurs d'Henry de Fleurigny.

MÉMENTO DU MOIS DE JUIN

ROMANS

Bouyer-Karr (Mademoiselle V.). — *Fruit Sauvage*, une émouvante et gracieuse histoire d'amour, de faute et de rachat dont la gentille Mionne, le savoureux « fruit sauvage », est l'héroïne sous le beau ciel de Provence.

Fersen. — *Et le feu s'éteignit sur la Mer,* roman de Capri.

Feval (Paul, fils). — *Madame Bovaret,* scènes de la Vie intime.

Fournier (Paul). — *Une jeune Maîtresse.*

Fraudet (René). — *Tu seras Roi!*

Gasztowtt. — *Les Fêtes du Cœur.*

Guitet-Vauquelin (Paul). — *Province lointaine.*

Guitet-Vauquelin (Pierre). — *Le Marchand d'Illusions.*

Laurencin (Paul). — *Le Corsaire Charles Lahure,* « aventures et combats » racontés avec beaucoup de verve et de mouvement par l'auteur qui s'est plu à évoquer dans ce livre l'image de son oncle, Charles Lahure, ravi d'écrire un roman de cape et d'épée qui est un peu une histoire de famille où une ardente imagination s'appuie parfois sur de pittoresques souvenirs.

Le Cardonnel (Georges). — *Les Soutiens de l'Ordre,* un roman qui ne témoigne d'aucun respect pour des choses et des traditions infiniment honorables et que nous devons défendre ; l'auteur est très injuste dans ses jugements, très osé dans ses expressions, et avec tout cela il a vraiment beaucoup de verve.

Mandelstamm (Valentin). — *Le Conte des Maremmes et autres lieux,* un recueil de nouvelles, de belles histoires d'un tour très littéraire dont quelques-unes escaladent les tragiques sommets, cependant que d'autres se contentent d'une aimable et jolie observation psychologique. Entre autres, j'ai particulièrement goûté celle qui donne son titre au livre et qui est d'une belle, profonde et prenante mélancolie.

Mestral-Combremont (J. de). — *Le Miroir aux Alouettes,* un roman très émouvant.

Nicoullaud (Charles). — *L'Expiatrice.*

Saint-Aulaire (Comte de). — *Un Etrange Divorce,* « roman contemporain ».

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Arène (Emmanuel). — Voir G. A. de Caillavet.

Armade (Francisque d'). — *Le Théâtre Français, des origines jusqu'à nos jours,* « extraits et analyses, notices biographiques », une étude préfacée par M. Jean Richepin.

Arnaud (Raoul). — *Le Fils de Fréron,* « journaliste, sans culotte, thermidorien » une curieuse étude écrite d'après des documents inédits.

Aumont (Dr F.). — *L'Estomac des gens du monde,* lesquels, non contents de toutes leurs neurasthénies, lui ont adjoint, paraît-il, la « neurasthénie digestive », pour la guérison de laquelle le docteur Aumont prêche « le petit carême d'une hygiène indulgente ».

Barine (Madame Arvède). — *Madame, Mère du Régent,* une œuvre posthume où se trouve évoquée, avec tout le talent, toute l'érudition, toute la bonne grâce de cette femme de lettre si regrettée, la princesse Palatine, Elisabeth-Charlotte, devenue Madame Mère du Régent, figure d'une bien savoureuse originalité.

Benoît-Levy (Georges). — *L'enfant des Cités-Jardins,* un volume illustré d'une multitude de puériles et souriantes photographies, dans lequel l'auteur exalte, avec force documents et raisonnements à l'appui, l'œuvre si utile des cités-jardins, l'exode de la ville vers la campagne,

Bertaut (Jules). — Voir Alphonse Séché.

Boissy d'Anglas (Sénateur de l'Ardèche). — *Louis XVII et ses descendants,* contribution à une enquête qui, je crois bien, ne sera jamais close.

Brousse (J.-R. de). — Voir Armand Praviel.

Buffenoir (Hippolyte). — *Le prestige de Jean-Jacques Rousseau,* un volume de souvenirs, de documents et d'anecdotes, paru parmi les études de l'auteur sur le XVIIIe siècle.

Caillavet (G. A. de), Robert de Flers et Emmanuel Arène. — *Le Roi,* nos amis G. A. de Caillavet et Robert de Flers, auraient voulu attendre, sans doute, pour cette

publication, la fin des représentations de cette bienheureuse pièce, mais c'était la renvoyer à quelles calendes? Le trône de ce pimpant souverain, quatre fois centenaire, est encore solide ; des milliers de sujets-spectateurs veulent encore lui témoigner leur fidélité ; il était juste, dès lors, de penser enfin aux sujets-lecteurs impatients de le saluer et de l'applaudir dans leur fauteuil.

Cère (Madame Mary-Jane). — *Facettes d'Améthyste*, un recueil de petits poèmes d'une forme harmonieuse et délicate et d'une exquise inspiration dû à un poète désigné déjà à l'attention des lettrés par sa mention du Prix Sully Prudhomme.

Civrieux (Commandant de). — *Du Rêve à la Réalité* (1871-1908), un livre très passionné et très vibrant, mais d'un patriotisme tout de même un peu bien pessimiste.

Dodillon (Emile). — *La Montagne et la Mer*, des vers sonores.

Dubois-Corneau (Robert). — *Le Comte de Provence à Brunoy* (1774-1791), un volume d'histoire anecdotique et documentaire, mais où l'anecdote et le document prennent une haute éloquence et aident singulièrement à faire comprendre la grande histoire. L'auteur nous y donne une véridique relation des séjours du comte de Provence à Brunoy : « recherches sur les fêtes, le théâtre, les chasses et les revues des carabiniers, d'après les documents inédits des archives nationales et des mémoires manuscrits ou imprimés ».

Durand (Alfred). — *Jeune Turquie, Vieille France*. Cette Jeune Turquie dont toute l'Europe suit les mouvements avec une si vive attention doit nous intéresser plus passionnément que tout autre; nous avons chez elle un rôle important, un rôle décisif à jouer, mais il faut que nous sachions le jouer et c'est pour nous le faire comprendre que l'auteur publie ce précieux ouvrage, où les questions économiques, commerciales, minières, industrielles et agricoles sont mises à leur vrai plan avant même les questions sociales, familiales et religieuses, si importantes.

Flandin (Etienne). — *Institutions politiques de l'Europe Contemporaine*, l'auteur poursuit la publication de cet im-

portant ouvrage en un volume consacré aux Pays Bas, Luxembourg, Danemark, Suède, Norvège.

Flers (Robert de). — Voir G. A. de Caillavet.

Fontainas (André). — *Franz Hals*.

Gaultier (Paul). — *Reflets d'Histoire*.

Georgiadès (Demétrius). — *La Régénération de la Turquie est-elle possible?* A cette question la réponse de l'auteur, après une longue étude est affirmative, mais à la condition qu'on « sache restituer au gouvernement des peuples son caractère vrai, résultant de son essence même, sinon, on ira droit dans l'abîme de l'anarchie et des dictatures militaires ». « L'avenir est la sagesse », dit l'auteur, « mais la sagesse », précise M. Paul Beauregard dans sa préface, « cela signifie dans l'Empire ottoman comme ailleurs, plus qu'ailleurs, tolérance mutuelle et justice pour tous ».

Guyot (H.). — *L'Apologétique de Brunetière*.

Henriot. — Un spirituel « *Album* » de l'aimable dessinateur qui nous offre une série de ses meilleurs dessins et de ses meilleures légendes : il a l'embarras du choix.

Heuzey (Jules-Philippe). — *La Normandie et ses peintres*.

Hirsch (Pierre). — *Le Miroir du passé*, de jolis poèmes qui gardent « un reflet de jeunesse immobile et glacé. »

Imbert (Paul). — *La Rénovation de l'Empire ottoman*, un livre d'une très complète, très éloquente et très précise documentation.

Joubert. — *Pensées*, une excellente édition, reproduction de l'Edition originale, avec la notice historique du frère de Joubert, par M. Victor Giraud.

Jullien (Adolphe). — *Ernest Reyer*.

Laflotte (Daniel-B. de). — *Sur les pas de Jeanne d'Arc*, un document tout à fait original et artistique : ce sont les souvenirs d'un pèlerin, rédigés par M. Daniel-B. de Laflotte qui, du 29 avril au 8 mai de cette année, s'èn est allé à Orléans, suivant le chemin épique parcouru par l'héroïne française du 29 avril au 8 mai 1429 ; à ce document historique les dessins originaux de M. René Vallette donnent l'agrément et la valeur d'un livre de bibliophile.

Macdonald (Frédérika). — *La Légende de Jean-Jacques Rousseau*

rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux, c'est un bien curieux plaidoyer pour J.-J. Rousseau, plaidoyer sinon définitif du moins très impressionnant. Dans ce volume, dont M. Georges Roth nous offre la traduction, l'auteur prétend établir qu'il y a eu contre J.-J. Rousseau une véritable campagne littéraire, un arsenal de documents truqués et que les maîtres de la critique moderne « qui ont sévèrement jugé Rousseau n'ont pu s'autoriser que d'une audacieuse fraude littéraire dans leurs jugements sur sa vie privée et son caractère ».

Maricourt (Baron de). — *Les Aventures du Cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf*, récit anonyme extrait des archives du château d'Acy.

Martin (Henry). — *Les peintres de manuscrits et la miniature en France.*

Maurey (Max). — *Quelques actes.* J'ai retrouvé dans ce livre avec un vif plaisir et une franche gaieté ces pièces du brillant directeur-auteur, dont la fortune fut toujours heureuse et parfois exceptionnellement brillante, tel cet étourdissant *Asile de Nuit* et cette *Recommandation,* l'une des plus fortes et des plus plaisantes satires des mœurs officielles de ce temps, qui fut tant de fois applaudie au quatre coins de la France.

Meyendorff (Baron et Baronne Conrad de). — *L'Empire du Soleil — Pérou et Bolivie*, un livre magnifique, illustré par une centaine de pittoresques gravures en noir et douze planches en couleurs reproduisant des originaux de S. A. S. la princesse Marie Wolkonsky et de MM. Himona et Bobrowsky de l'Académie de peinture de Saint-Pétersbourg. Sous cette somptueuse et artistique parure, c'est la relation très pittoresque, rapportée par des voyageurs qui ont su voir et ont voulu comprendre, d'une gigantesque expédition à travers les régions les moins connues de l'Amérique du Sud entre Antofogasta et Mollendo en passant par Calame, Uyuni, Oruro, la mine de San-Jose, La Paz, Tiahuanaco, Puno, l'île Titicaca, Sicuani, Cusipata, Cuzco, la vallée de Yucay.

Nion (François de). — *La Peur de la mort*, la réédition d'une œuvre que l'auteur publia il y a quelque vingt ans et

qui est aujourd'hui introuvable. Elle pose de façon angoissante et douloureuse le terrible problème : « Mourir, c'est la seule chose certaine, la seule loi inéluctable, le but irrésistiblement atteint de nos minutes et de nos heures. Et comment avec cette idée, avec cette évidence, peut-on aimer, jouir, lutter, désirer, vivre en un mot? Quel charme puissant est donc dans la vie ? » Il y a dans ce livre une belle et forte expression de cette inquiétude, de cette désespérance et, venant de l'auteur plus que des héros, un peu de lumière, quelque chose « comme une ineffable, une infinitésimale aurore ».

Padovani (Paul). — *La Gloire de Nice*, un livre posthume.

Praviel (Armand) et J.-R. de Brousse. — *Anthologie du Felibrige*, des « morceaux choisis des grands poètes de la Renaissance méridionale au XIXe siècle.

Saint-Saëns (Camille). — *Portraits et souvenirs*, un livre publié par le grand musicien qui, on le sait, ajoute à sa lyre admirable un joli brin de plume et s'entend à merveille à manier notre prose. Dans ce livre on trouvera des pages charmantes, émouvantes et jolies sur Hector Berlioz, Franz Liszt, Charles Gounod, Victor Massé, Rubinstein, Georges Bizet, Louis Gallet ; des réflexions et des notes sur « le drame lyrique et le drame musical », l' « illusion wagnérienne » ; des descriptions pittoresques de Las Palmas ; des anecdotes, des souvenirs, et un peu de critique générale.

Seché (Alphonse) et Jules Bertaut. — *Verlaine*, un agréable volume publié dans la série : « La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains ».

Stryiensky (Casimir). — *Le XVIIIe siècle*, un livre de très heureuse et très littéraire vulgarisation historique paru dans l'intéressante série : « L'histoire de France, racontée à tous », publiée sous la direction de M. F. Funck-Brentano.

JUILLET

LES ROMANS

ABEL HERMANT

Les Confidences d'une Biche.

M. Abel Hermant, poursuivant la publication de ses savoureux « Mémoires pour servir à l'histoire de la Société », nous offre *les Confidences d'une Biche*, évoquant ainsi des temps aimables, spirituels et charmants que les ennemis du régime impérial qualifiaient d'orgiaques, sans doute pour se venger de n'avoir point été conviés à l'orgie. — Vraiment on ne devait pas s'y ennuyer une minute en compagnie d'une « biche » dont l'âge mûr nous réserve encore tant d'agréments sous notre austère République, et qui avait autrement d'allure

et d'esprit que les personnes de ce temps dont la profession est la même, mais qui ont troqué ce joli nom de « biche » contre celui d'un disgracieux volatile. Ces personnes se rendront compte de leur décadence intellectuelle et, — si j'ose dire, — morale, en lisant les confidences dont Lady Ventmor gratifia l'ami de M. de Courpière et qui sont dignes de ces prestigieuses « confidences d'une aïeule ».

Lady Ventmor, qui est blonde aujourd'hui, était brune sous l'Empire et s'appelait « La Solférino » ; elle a si bien gardé ses attraits que son confident peut se féliciter d'être « né à une époque où une femme qui sait s'y prendre a devant elle toute une existence de blonde après qu'elle a vécu déjà toute une existence de brune ». Elle lui raconte, par bribes, les histoires de sa vie ; quelques-unes sont célèbres, la plupart sont scabreuses ; et M. Abel Hermant nous les restitue avec cet art raffiné qu'il a pour dire des choses formidables sans avoir l'air d'y toucher, pour évoquer en trois mots d'une tacitienne brièveté tous les détails du spectacle le plus scandaleux.

On peut dire de lui ces mots qu'il applique à son héroïne : « il dose avec une exactitude merveilleuse la curiosité, l'indifférence et le dégoût ; il ne nous fait pas entendre un mot malsonnant, ni voir un spectacle vilain ». Et pourtant! Dieu sait si nous croyons en avoir vu et entendu. Et c'est l'art de M. Abel Hermant : sa jolie prose, si harmonieuse

et si originale, revêt et pare ses scabreuses histoires du temps passé, ses méchancetés sur les hommes du temps présent, comme les robes actuelles habillent et parent les femmes de notre temps, — sans les dissimuler le moins du monde.

CHARLES PETTIT

Pétale de Rose et quelques Bonzes.

M. Charles Pettit, l'ami des Chinois qui sut naguère nous divertir et nous émouvoir en nous racontant *les Amours de Li Ta Tchou* et *les Aventures de mademoiselle Bambou*, est resté fidèle a ses aimables et pittoresques fréquentations, et nous dit aujourd'hui l'histoire de *Pétale de Rose et quelques bonzes*. Il est tout à fait séduisant ce livre, d'une grâce aimable, spirituelle et pimpante ; il présente cet agrément tout particulier de nous offrir une peinture, que nous sentons exacte et véridique, de mœurs et de gens que nous ignorons. Pour moi, j'ai été conquis toute de suite par l'héroïne de ce livre : il m'a suffi de lire son nom. Comment ne pas éprouver une sympathie instinctive pour une petite personne aux pieds menus, aux yeux bridés, qui a l'heureuse fortune de s'appeler « Pétale de Rose » ? Une dame ainsi nommée doit être nécessairement un être charmant, candide, et autre chose aussi ; avouons-le, c'est « l'autre chose » qui

domine dans le livre, et l'histoire de Pétale de Rose et de son père, le mandarin Ou Tsong Ling, de ses belles-mères, Fleur de Jade et autres, de ses multiples amis, les lamas et leur bouddha, est très difficilement racontable ; je n'y essaierai point et je me contenterai de vous dire qu'à l'auteur un peu inquiet de ce qu'allaient dire, en lisant son livre, les gens de bonne compagnie, un jeune Chinois répliqua que, malgré l'apparence, « les petites histoires chinoises sont d'ordinaire très instructives, qu'elles renferment des maximes très propres à réformer les mœurs, et qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu ».

CHARLES-ÉDOUARD LÉVY

Le Médecin.

Un très beau livre. A la faveur d'une histoire aux lignes très simples et très nobles, une histoire d'amour que je pourrais vous conter en deux lignes et que traversent des silhouettes mondaines très finement observées, l'auteur a défini le rôle du médecin dans l'humanité contemporaine. Et il l'a fait avec une hauteur de vue et une vérité admirables : le médecin n'est rien s'il n'est qu'un savant aussi génial que vous voudrez l'imaginer ; tous les progrès de l'hygiène et de la chimie seront impuissants entre ses mains débiles. Car c'est dans son cœur, autant et plus que dans son cerveau,

que le médecin doit chercher et trouver les remèdes sauveurs ; et l'interne, « orgueilleux de l'escarpement de la médecine qui *pense*, est troublé par les arabesques ingénues et poétiques de la médecine qui *panse* ». Le mot n'est pas fameux, mais il exprime très bien la pensée de l'auteur : une pensée juste et féconde développée un peu plus loin dans cette phrase : « La médecine, ainsi que disait le maréchal de Saxe en parlant de la guerre, est un métier, ou une science, pour les incapables ; elle est un art pour les habiles ».

Et sans être grand clerc, on sent combien cela est vrai quand on a le bonheur de connaître et d'aimer un de ces médecins de notre temps qui ont, par un labeur acharné et sans cesse poursuivi, arraché à la science toutes les ressources dont elle peut disposer à l'heure actuelle et qui ne croient pas en avoir fini avec leur effort parce qu'ils ont acquis les armes contre le mal. Au contraire, ils se rendent compte que leur œuvre vraiment personnelle commence ; la science a mis entre leurs mains un outil admirable, c'est à eux maintenant de le manier avec art, et cet art, c'est leur cœur qui le leur apprendra, car « ceux qui savent ne savent rien s'ils ne possèdent pas la force de l'amour », ainsi que dit Maurice Maeterlinck dans une phrase placée en épigraphe du livre, car « d'abord il faut aimer vos malades », ainsi que dit le nouvel « évangile du médecin » formulé au dénouement par le héros.

C'est un très beau livre, vraiment qui est toute une carrière, qui émeut et qui fait penser.

PAUL MARGUERITTE

La Flamme.

Le divorce littéraire survenu naguère entre les frères Margueritte semble décidément s'affirmer comme un fort heureux événement pour les Lettres françaises, servies désormais par deux écrivains de personnalités et de talents très remarquables et très divers. Récemment, M. Victor Margueritte, dont *la Prostituée* nous avait déçus, a donné avec *le Talion* toute la mesure d'un talent fruste, généreux et ardent, et voici qu'aujourd'hui M. Paul Margueritte nous offre, avec *la Flamme*, le plus beau livre, à mon sens, qu'il ait encore publié seul ou en collaboration.

Œuvre émouvante et largement humaine, d'une haute tenue littéraire et d'une pensée profonde, elle nous fait assister, au cours d'un roman très attachant, à la lutte poignante et vaine de l'homme contre la destinée commune qui l'entraîne au vieillissement et à la décrépitude. Henri Clerbault a vécu déjà plus de la moitié de sa vie, une vie de passions, de luttes, de souffrances et de victoires; et il sent, dans toute la force de ses cinquante ans, la vieillesse qui rôde à sa porte et qui va venir

éteindre la flamme qui l'anime et le dévore ; cette « vie mystérieuse sortie l'on ne sait d'où, pour s'anéantir on ne sait comment, et qui déjà palpite moins haut, moins clair » ; cette flamme, il voudrait la protéger, la défendre, mais c'est en vain, « elle a vacillé, elle pâlira et de partout s'avance l'ombre redoutable » ; cette ombre, ce n'est pas la mort : mourir n'est rien, mais vieillir, être un vieux qui n'ose plus parler de tendresse sans paraître choquant ou ridicule, voilà la chose terrible, voilà le spectre qu'on ne peut chasser.

Tel est le drame qui domine le roman, drame poignant et auprès duquel toutes les péripéties de douleur, de triomphe, d'amour qui traversent la vie d'Henri Clerbault et qui donnent au livre un si palpitant intérêt ne sont qu'épisodes secondaires : ce qui était fatal, ce qui est irréparable, c'est qu'au dénouement, malgré tous les projets et tous les espoirs de l'avenir, Henri Clerbault a passé par le brasier, la flamme consumatrice qui a déjà dévoré sa tendre épouse ; il peut vivre maintenant, mais sa destinée est révolue, il est une vieille chose à présent.

MADAME PIERRE DE BOUCHAUD

Francine Davier.

Madame Pierre de Bouchaud, qui sous le pseudonyme de « Cardeline » nous a donné déjà des œu-

vres fort intéressantes, étudie dans ce roman avec beaucoup de finesse et d'émotion, la destinée d'une petite bourgeoise typée par elle en des traits si heureux et si bien choisis qu'ils caractérisent vraiment toute une classe de petites Françaises. Francine Davier a été élevée dans l'ennui d'un triste village auprès d'un morose vieillard, et sa vie s'écoulerait tout entière dans une morne grisaille si, certain jour, un vieil ami ne lui révélait la ressource inestimable des bons livres. Elle s'y jette à corps perdu, et comme elle est intelligente, elle en tire un merveilleux profit ; sans devenir une femme savante elle se munit d'un viatique précieux pour toutes les circonstances d'une vie assez accidentée qui la mène à Paris où, placée dans un milieu charmant et tendre, elle peut satisfaire encore son goût pour l'étude et fréquenter la Sorbonne, puis en province et en Italie ; dans les milieux très différents qu'elle traverse elle garde toute sa jolie personnalité de petite bourgeoise intelligente et résignée, et, quand elle est forcée de rentrer dans la tristesse et la mélancolie de son village natal, nous pouvons être rassurés sur son compte, elle est armée contre le découragement ; elle a en elle-même, dans son cerveau, et dans son cœur, les éléments d'un bonheur relatif.

LOUIS DELZONS

Les Mascran.

M. Louis Delzons, qui avait publié naguère sous le pseudonyme de Louis Estang un très passionnant roman judiciaire, nous offre avec *les Mascran*, un livre d'un genre tout à fait différent et qui témoigne des plus rares et des plus heureuses qualités. C'est un drame très poignant où sont mis en œuvre presque tous les ressorts des passions humaines : l'amour, la cupidité, la politique, l'honneur, et qui se déroule tour à tour dans l'étude d'un notaire et dans le château d'un marquis entiché de sa noblesse ; occasion pour l'auteur de nous peindre des milieux de province très divers réunis et rendus solidaires par les événements et les passions. Roman meublé s'il en fut, qui vaut, non seulement par son extrême agrément, mais aussi, et surtout, par une très forte et incisive étude de caractères.

ALEXIS NOEL

Mon Prince Charmant.

Mon Prince Charmant, c'est l'histoire d'une gentille Française, Suzanne Derieux, éprise d'idéal et de littérature, et qui, expédiée en Allemagne,

dans la principauté un peu légendaire de Kranichstein, y fait tout de suite la conquête du prince héritier, un prince charmant, qui, pour l'épouser, est tout prêt à renoncer à sa royauté. Emue par tant d'amour et aussi par la grâce de son prétendant, elle est sur le point de céder, lorsque l'évocation d'un souvenir très particulier de l'année terrible, — un souvenir qu'elle connaît bien, car elle en fit jadis une nouvelle, — vient mettre brutalement fin à ce rêve d'une minute, rappeler à la petite Française qu'elle ne doit pas oublier, qu'elle ne peut pas appartenir au vainqueur. C'est, vous le voyez, l'histoire même de *Colette Baudoche,* et il fallait quelque audace à M. Alexis Noël pour s'y attaquer, après le chef-d'œuvre de Maurice Barrès. Avec beaucoup d'habileté et de talent il a esquivé le danger de la comparaison et il a volontairement traité son sujet dans une note de grâce familière et bon enfant. Loin de nous offrir un manifeste, il a donné à son roman l'allure légendaire d'un joli conte de fées, allure indiquée dès le début et accentuée par son titre : *Mon Prince Charmant,* et il a réussi ainsi à nous donner une œuvre charmante sans prétention, où l'imagination coule d'une source limpide et qui sait évoquer par les moyens les plus simples et les plus touchants les grandes idées de « l'étroite solidarité de la race, du sang, de la tradition. »

SERGE BASSET et RODOLPHE BRINGER

Fine Mouche.

Un aimable roman encore, et bien fait pour charmer le loisir de nos prochaines villégiatures, c'est notre ami Serge Basset qui l'a écrit en collaboration avec M. Rodolphe Bringer. Il a pour titre *Fine Mouche*, et il nous conte les aventures, tour à tour comiques et dramatiques, presque tragiques, de mademoiselle Libellule, étoile aux Fantaisies-Nouvelles. Cette gentille petite femme évolue dans des milieux que Serge Basset, habitué professionnel des coulisses et des couloirs, a de bonnes raisons pour bien connaître, et qui sont décrits avec beaucoup d'agrément et de vérité. Cela seul suffirait à assurer le succès du livre ; car chacun sait que les Parisiens, grands amis du théâtre, sont charmés de le retrouver jusque dans la campagne où ils n'ont que de la vraie nature à se mettre sous les yeux et où les arbres ont, pour eux, le grand défaut de n'être pas peints par des décorateurs : ils aiment, en ce moment, à se retremper dans la bonne atmosphère des coulisses théâtrales. Ils pourront avec le livre de Serge Basset et Rodolphe Bringer s'en donner à cœur joie ; ils auront en même temps le plaisir d'un roman très bien conduit et fort agréable, où nous voyons une petite femme déjouer par son adresse et son ingéniosité les noirs desseins d'un traître

acharné à sa perte ; mais heureusement cette « fine mouche » arrive au dénouement à faire châtier le crime et triompher la vertu, qu'elle représente de façon très relative, d'ailleurs...

MICHEL CORDAY

Les Révélées.

Sous ce titre M. Michel Corday a publié un roman fort audacieux qui est à mon sens, d'une honnêteté et d'une vérité supérieures. J'ai plaisir à redire ici l'intérêt très vif que j'y ai pris et la satisfaction que j'ai éprouvée à voir exprimer dans ce roman une pensée si juste, si nécessaire, qu'on tait généralement par je ne sais quel préjugé de fausse pudeur : que de malentendus, que de tristesses, que de drames cette fausse pudeur a causés, et combien il faut louer le romancier d'avoir su s'en affranchir, d'avoir osé proclamer, en parlant de la femme, que :

> ... C'est le plaisir qu'elle aime ;
> L'homme est rude et le prend sans savoir le donner.

Ces vers d'Alfred de Vigny sont placés en épigraphe : c'est tout le sujet du roman ; « les révélées » dont nous parle M. Michel Corday, ce sont les femmes à qui le mariage a donné vraiment tous les plaisirs auxquels elles ont droit, et non pas seulement ces joies austères auxquelles les borne

une morale surannée ; pour établir sur des bases solides, naturelles, certaines, le bonheur et la dignité du ménage, il faut que dans le mariage, la femme ait rencontré ces satisfactions-là.

Le sujet est scabreux, il fallait pour le traiter beaucoup de délicatesse, de décence dans l'expression ; M. Michel Corday a eu au suprême degré ces qualités-là, il a su tout faire comprendre sans prononcer un mot choquant ou douteux, et il a réussi à nous donner un roman d'un très vif intérèt, et, je le répète, d'une supérieure moralité.

PAUL GINISTY

Francine, actrice de drame.

Avec *Francine, actrice de drame,* M. Paul Ginisty nous donne un « roman de la vie théâtrale », où il s'est plu à évoquer les temps héroïques du boulevard du Crime, ceux où triomphaient Mélingue, et Frédérick Lemaître, et Rose Chéri. Les romantiques silhouettes de ces grands acteurs de drame dominent la jolie et tragique aventure de Francine, et c'est une page pittoresque et vivante de l'histoire de Paris et de son théâtre en un temps qui était vraiment plus amusant et plus empanaché que le nôtre. Passionnant par les souvenirs et les figures évoqués, il est, en lui-même, charmant et mélancolique, ce roman de la petite

Francine, abandonnée un soir sur le banc du café de l'Ambigu et adoptée tout de suite par la grande famille des cabots dans un bel élan de générosité et d'enthousiasme ; elle serait sauvée et vouée à une heureuse et paisible destinée si elle n'était mordue elle-même par le démon du théâtre, qui la prend tout entière pour faire d'elle, non pas hélas! une grande artiste, mais une romantique et touchante victime.

MAURICE LEBLANC

L'Aiguille creuse.

Il y avait bien longtemps qu'Arsène Lupin n'avait point fait parler de lui et déjà les jeunes gens songeaient avec mélancolie qu'ils allaient partir en vacances sans l'avoir revu. Qu'ils se rassurent, M. Maurice Leblanc n'a point voulu les priver de cet incomparable et merveilleux compagnon de voyage et il leur offre — à eux et à nous aussi, car il nous amuse autant qu'eux — le récit des nouvelles aventures du gentleman cambrioleur sous le titre : *L'Aiguille creuse*. Je crois bien avoir, en l'honneur des précédents « Arsène Lupin », épuisé toutes les épithètes disponibles pour exprimer l'admiration, l'étonnement, l'émotion, où me plongeaient les exploits du héros extraordinaire imaginé par M. Maurice Leblanc; pour

louer ce nouvel épisode, il me reste seulement la ressource de vous dire qu'il est digne des précédents, que l'invention la plus prodigieuse, l'imagination la plus riche s'y marient de façon surprenante avec une impeccable force de logique.

Arsène Lupin y reste le voleur sympathique et séduisant entre tous, il se hausse même jusqu'à une poignante émotion, car Arsène Lupin, devenu amoureux, est l'amant le plus passionné, le plus émouvant que vous puissiez concevoir et l'amour qu'il porte à la gentille Raymonde serait sa rédemption définitive, le rachat et l'oubli des multiples délits pour lesquels son historiographe nous inspira tant d'indulgence, si le malencontreux revolver du policier Herlock Sholmès ne venait mettre fin à cette touchante idylle en abattant maladroitement une innocente victime et en jetant le pauvre Arsène Lupin dans une frénésie de haine et de désespoir; le beau rôle reste jusqu'au bout au voleur et le mauvais au policier condamné et exécuté sur l'heure à la satisfaction de la galerie, après avoir subi l'humiliation de recevoir une leçon de flair et de clairvoyance de la part d'un jeune élève de rhétorique du lycée Janson de Sailly, lequel s'appelle Isidore Beautrelet et se révèle au milieu de ses études classiques comme un prodigieux policier amateur.

MAX et ALEX FISCHER

La Revue d'été.

Vers cette fin de juillet, avant de partir en vacances, il convient de saluer, d'un geste amical les derniers travailleurs, ceux qui, comme les élèves studieux, sont restés en classe jusqu'au dernier jour, jusqu'à la distribution des récompenses. Bonne occasion pour décerner le prix de gaieté aux frères Max et Alex Fischer — combien de fois nommés! — qui nous offrent *la Revue d'été,* « sans compère, sans commère, sans la moindre danseuse anglaise, sans décors, sans costumes, mais en 32 fantaisies sur les actualités de 1909 » ; ce titre a semblé un peu court à nos joyeux drilles, et ils l'ont complété par quelques mots d'explications nécessaires : leur livre contient, nous disent-ils, un recueil de matériaux appelés à rendre de grands services aux revuistes qui auront eu l'avantage d'obtenir, en ce mois de juillet 1909, la commande d'une revue d'été. Et ce commentaire répond tout à fait à la vérité ; pour ma part, si j'avais le bonheur d'être un revuiste joué sur quelque scène, je me jetterais avidement sur le livre de Max et Alex Fischer pour m'emparer des « idées de revue » — rarissimes oiseaux — qui y fourmillent et je bâtirais des tableaux étourdissants de verve et d'agrément avec la Buvette du Palais-Bourbon, le Vélodrome du Parc-des-Princes, les Bureaux de la C. G. T.,

etc. ; j'émaillerais ces tableaux de mots spirituels cueillis à travers les chapitres, et pour peu qu'un directeur fastueux ait su s'inspirer avec goût des indications données pour les décors, j'aurais réussi — pas moins — à mettre debout la revue la plus drôle de l'année, et ainsi je connaîtrais sans grand effort la gloire et la fortune ; mais, hélas ! je ne suis pas revuiste, et je dois me résigner à rire tout seul dans mon fauteuil des folles calembredaines imaginées par Max et Alex Fischer ; ce rôle de lecteur, pour modeste qu'il soit, est d'ailleurs plein de charme, et c'est l'un des plus agréables à remplir dans cette revue d'été.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, ART, POÉSIE, DIVERS.

PIERRE DE LA GORCE

Histoire religieuse de la Révolution française.

M. Pierre de la Gorce commence la publication d'une importante *Histoire religieuse de la Révolution française*. En tête du premier volume il précise ainsi son dessein : « Je voudrais, dit-il, reconstituer en un tableau d'ensemble l'histoire des catholiques et des prêtres de France, depuis le jour où la Révolution naissante les dépouilla de leurs privilèges, jusqu'à cet autre jour où, purifiés par la pauvreté, épurés par la persécution, grandis par le martyre, ils rentrèrent en leurs temples abandonnés et, à l'aurore d'un siècle nouveau, y chantèrent l'Alleluia de Pâques ». Cette période

de douze années peut se diviser en quatre périodes distinctes. La première va du privilège à la persécution ; la seconde, est celle de la persécution légale ; la troisième, qui commence en 1793, c'est la grande tourmente, période tout à la fois sanglante et sublime, pleine d'exils et d'immolations, pleine aussi de révolte et d'héroïsme ; la quatrième, enfin, c'est celle de la renaissance du culte. Le volume qui paraît aujourd'hui est consacré tout entier à la première période. A l'aide de documents incontestables et quelquefois très peu connus, l'auteur y étudie de façon magistrale l'Eglise privilégiée, puis il nous raconte la destruction des privilèges, la sécularisation et nous expose enfin la constitution civile du clergé. Les documents, je l'ai dit, sont indiscutables; il ne s'ensuit pas que l'auteur nous offre là de froide et impassible histoire : il le proclame dans sa préface, son ardente foi religieuse ne lui permet pas « l'impartialité qui naît de l'indifférence ». Du moins, il s'est imposé « de rester dans la vérité, de ne jamais altérer un fait, dût ce fait déplaire, de ne jamais mutiler un texte, dût ce texte être importun, de ne jamais défigurer sciemment les traits d'une âme humaine, cette âme fût-elle d'un ennemi ». Ce n'est déjà pas mal, avouons-le, et avec de tels principes on s'approche fort de cette impartialité si difficile en un sujet si brûlant.

COMTE MARC DE GERMINY

Souvenirs du Chevalier de Cussy. 2e Volume.

— M. le comte Marc de Germiny poursuit la publication des *Souvenirs du chevalier de Cussy*, « garde du corps, diplomate et consul général, 1795-1866 ». Le second volume commence à la mort de l'empereur Alexandre en 1825 : occasion excellente pour évoquer toute une série d'anecdotes et de souvenirs sur la cour de Russie, le grand-duc Constantin, madame Pouchkine, etc. ; puis c'est, au cours des événements politiques retracés par l'auteur, des souvenirs pittoresques et amusants sur le temps de la Restauration, sur le prince Antoine de Saxe, le maréchal Mortier, le duc de Rovigo, la maréchale Sans-Gêne campée en des traits inoubliables ; des souvenirs littéraires sur Chateaubriand, Désaugiers, dont il raconte la mort, et le baron Pasquier ; et c'est encore, pendant le séjour de l'auteur à Dublin, des notes précieuses sur la haute société irlandaise, lady Morgan, Wellesley, O'Connell ; des détails inédits sur la Malibran, sur Thiers et sur Guizot, sur Lamartine, Louis-Philippe-Egalité, pour arriver au coup d'Etat du 2 décembre 1851, sur lequel se termine ce volume dont l'intérêt ne le cède en rien au premier et qui constitue une mine merveilleuse de renseignements et de documents propres à éclairer de façon tout à fait

particulière une phase de l'histoire contemporaine. Il ne convient, d'ailleurs, pas toujours d'accepter sans réserve les commentaires dont sont émaillés ces documents, car l'auteur a des passions et il exprime ses opinions avec verdeur et sans un parfait souci de l'équité, surtout en ce qui concerne Lamartine qu'il qualifie « un faiseur de phrases, périphrases et emphases, qui a fait tant de mal avec des mots ».

GABRIEL HANOTAUX

Le Partage de l'Afrique — Fachoda.

Le partage de l'Afrique est, à n'en pas douter, l'une des besognes les plus importantes, sinon la plus importante, dont notre temps ait vu l'accomplissement ; celle aussi que notre pays peut regarder avec le plus de satisfaction et de fierté. Sans grande campagne, sans opération militaire qui ait jamais pu exposer la sécurité de la métropole, des territoires immenses ont été gagnés à l'influence française par l'énergie de quelques pionniers et par la sagesse de notre diplomatie. Cette œuvre si difficile, si délicate, si périlleuse est toute à notre honneur, toute à l'honneur des hommes d'Etat et des coloniaux français ; on s'en rend compte en lisant l'ouvrage publié par M. Gabriel Hanotaux.

L'ancien ministre des affaires étrangères, qui, comme fonctionnaire ou comme homme d'Etat, prit une part si importante à ces travaux, est bien placé pour les exposer, sinon pour les juger, — ce soin étant réservé à l'histoire de l'avenir. Du moins, le lecteur d'aujourd'hui, après avoir pris connaissance de ce récit de la négociation africaine, qui aboutit d'abord à la convention de juin 1898, puis à l'incident de Fachoda, et de ce recueil des conventions africaines qui achève le volume, sera édifié sur l'effort donné, sur les résultats obtenus ; il jugera que nos nerfs nous rendirent quelquefois injustes pour les bons ouvriers d'une grande œuvre accomplie avec infiniment de talent, de courage et de désintéressement ; il comprendra mieux, notamment, cette affaire de Fachoda au sujet de laquelle tant d'inexactitudes furent débitées, et qui, sans laisser dans l'âme des deux peuples, anglais et français, aucun venin, — l'entente cordiale le démontre assez, — a eu pour nous d'inestimables résultats ; il se réjouira enfin de penser, avec M. Gabriel Hanotaux, que « le dix-neuvième siècle a légué au vingtième siècle l'œuvre coloniale. Des premiers efforts il ne restera rien que de noble, et le spectacle des progrès accomplis d'ores et déjà nous permet d'espérer que l'avenir dépassera notre rêve ».

RENÉ MOULIN et SERGE DE CHESSIN

Une année de Politique extérieure.

Dans l'histoire de ce partage de l'Afrique, il n'est pas de page plus émouvante que celle de la question marocaine, dont l'angoisse pesa si lourdement sur ces dernières années. Il semble bien que l'année 1908 ait vu la solution de cette inquiétante question, en ce qui concerne du moins les relations franco-allemandes, et cela seul suffirait pour fixer sa place dans les annales de notre diplomatie ; mais bien d'autres événements marquèrent cette année sur toute la surface du monde : en Orient, dans la Baltique, en Chine et au Japon, en Amérique ; et il en est peu, vraiment, qui aient été aussi « remplies d'événements diplomatiques que l'année 1908 ». On s'en rend compte clairement en lisant le volume de MM. René Moulin et Serge de Chessin. Les deux écrivains connaissent remarquablement les questions dont ils parlent et leur ouvrage, qui étudie et résume les événements diplomatiques de ces derniers mois, présente un intérêt magistral ; il donne aux lecteurs cette vue d'ensemble qui est nécessaire pour comprendre et apprécier les événements. M. Paul Deschanel l'explique au commencement de sa belle préface. « La politique extérieure, dit-il, vue au jour le jour à travers de brèves dépêches, ne laisse sou-

vent dans l'esprit public que des impressions confuses : un livre tel que celui-ci, en la condensant, l'éclaire. Ce n'est pas seulement un résumé chronologique : grâce à une méthode précise, les faits y sont coordonnés ; on en dégage les causes, on en saisit la trame ».

Et, en effet, on comprend à merveille, en lisant ce livre, comment les accords de l'Allemagne et de la France ont substitué une paix sincère et durable à la paix boudeuse et inquiète, incertaine et fragile que l'Europe subissait depuis trop longtemps ; on comprend aussi l'importance des accords de la mer du Nord, signés à Berlin et à Saint-Pétersbourg ; on se rend compte du triomphe du germanisme, que représente la reconnaissance de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, et l'on conçoit l'impuissance des diplomates à résoudre des conflits comme ceux qui séparent les Etats-Unis et le Japon, conflits derrière lesquels, il y a autre chose qu'une rivalité d'intérêts : une lutte de races.

ROBERT DREYFUS

Petite histoire de la Revue de fin d'année.

Les spectateurs des cafés-concerts et des petits théâtres qui, d'un bout de l'année à l'autre — car elles ne sont plus localisées dans le mois seul de décembre — se divertissent aux revues tout en

proclamant leur ineptie, ne soupçonnent pas qu'il y ait dans les couplets de Dranem ou de miss Campton, des documents pour les historiens de notre temps; ils se trompent : la revue de fin d'année est un document historique bien incomplet, sans doute, et bien fragmentaire, mais elle nous offre tout de même une synthèse allégorique des préoccupations et des goûts du public moyen de nos petits théâtres, c'est-à-dire de la bourgeoisie, haute ou petite : les revuistes expriment, doivent exprimer, « les sentiments de cette bourgeoisie sur les affaires de la cité ». Et c'est ainsi que l'histoire de la revue qui naquit à Paris dès le dix-huitième siècle, c'est tout de même, sous un certain angle, à travers un certain prisme, l'histoire de deux siècles de la bourgeoisie parisienne, de son caractère, de ses opinions, de ses modes, de ses plaisirs et de ses aventures. Même si son livre était dénué de cet intérêt historique, nous devrions remercier M. Robert Dreyfus de l'avoir écrit, car il est divertissant au possible, et cette histoire de la revue depuis des temps lointains d'Aristophane, le grand maître ; illustrée d'une multitude d'images amusantes, mises en page avec beaucoup d'art, est infiniment agréable et M. Robert Dreyfus l'a traitée, est-il besoin de le dire, en fin et délicat lettré.

MAURICE PALÉOLOGUE

Dante, son caractère et son génie.

Dans ce très substantiel et très intéressant essai il y a de l'histoire littéraire, politique et religieuse, car Dante fut un politique, un croyant, un poète et un érudit, et M. Maurice Paléologue, après nous avoir présenté l'homme, l'étudie sous tous les aspects en des chapitres d'un magistral intérêt tout remplis de faits, de documents et de judicieuses observations. Le livre présente un très vif intérêt, et comment pourrait-il en être autrement quand il s'agit « d'un génie humain qui n'a ignoré aucune des formes de l'art et a excellé dans quelques-unes avec une maîtrise sans égale ; qui a connu la sublime ivresse des idées, l'ineffable splendeur des visions mystiques et tous les enchantements de la beauté, qui a enfin vécu une vie tragique et bouleversée, héroïque dans sa souffrance, noble dans ses amours, puissante dans ses passions, témoin expressif, entre tous, de sa race ; magnifique exemplaire de la nature humaine ».

ARSÈNE ALEXANDRE

Jean-François Raffaëlli.

Avec cette forte et virile émotion, cette foi en-

thousiaste en l'art et en l'effort, ce noble désir de faire comprendre et apprécier la beauté, avec ces qualités d'indépendance qui caractérisent toute son œuvre de critique, M. Arsène Alexandre nous restitue, en des pages vivantes et colorées, ce « roman d'un esprit, d'un cerveau en perpétuelle ébullition, d'une clairvoyance tantôt pleine de joie », et il a fait sur Raffaëlli un fort beau livre auquel l'éditeur a donné la somptueuse parure d'une foule de gravures originales en couleurs, de pointes sèches, de croquis. Une fête vraiment pour les yeux.

JACQUES BOULENGER

Marceline Desbordes-Valmore.

Dans cet excellent volume publié sur *Marceline Desbordes-Valmore*, d'après des papiers inédits l'écrivain a sans scrupule aucun, sauté par-dessus le mur Guilloutet ; il prétend que c'était son droit, que les histoires amoureuses de Marceline nous appartiennent et que, selon le mot de Jules Lemaître, « les morts n'ont de pudeur que celle que nous leur prêtons pour donner bonne opinion de notre délicatesse ; nous ne leur devons absolument que la vérité ». M. Jacques Boulenger a royalement payé cette dette : il a consulté pour son étude près de cinq cents lettres inédites en outre

des quatre cents lettres imprimées de Marceline, et il nous a, je crois bien, tout dit sur les aventures et sur les émotions de ce cœur trop tendre : c'est très intéressant, si j'osais, je dirais que c'est amusant, mais le mot serait déplacé pour parler d'une histoire à ce point sentimentale...

PIERRE OU PAUL

Essai de micropsychologie.

Un certain « Pierre ou Paul » eut un jour l'idée de noter *les Petites Choses* qui nous impressionnent dans la vie : « celles qui nous font plaisir, celles qui nous embêtent, celles qui nous flattent ». Il prit plaisir à ce jeu, et comme ses interlocuteurs, — ses lecteurs — en raffolaient, il continua et se divertit à dénombrer « ceux qu'on embrasserait bien ; ceux qu'on a détestés une minute ou deux » ; à nous restituer les phrases qu'on entend au nouvel an et dans quelques autres circonstances solennelles ; celles qui se débitent autour du ruban rouge et dans les concours du Conservatoire. Quand il eut fini — ou plutôt quand il s'arrêta — il s'aperçut qu'il avait bel et bien couvert soixante pages de sa fine écriture, et ses amis constatèrent qu'il venait, — tout simplement, — de faire un petit chef-d'œuvre d'humour et d'observation.

Ils insistèrent pour la mise au jour, sous une forme définitive, de cette jolie chose, et voilà comment notre excellent ami Emile Berr (car, Pierre ou Paul, c'est Emile Berr, il fallait bien finir pour le révéler) nous offre aujourd'hui un « Essai de mycropsychologie » d'un esprit, d'une verve, d'un agrément extraordinaires; les observations dont il est émaillé, et qui sont exprimées en phrases courtes et lapidaires, nous amusent par leur gaieté et leur bonne humeur, et nous sommes, en même temps, frappés à ce point de leur justesse et de leur vérité, qu'au moment où nous les lisons, nous croyons les avoir formulées nous-mêmes; mais il n'en est rien, nous ne fûmes ni si avisés, ni si spirituels, et tout le mérite de ces notes judicieuses et jolies reste à Emile Berr, qui a su tirer du fond commun une chose si amusante, si originale et si personnelle, tel le moraliste dont parle Chamfort, cet homme d'esprit qui travaille à l'usage des paresseux : « le paresseux s'accommodant d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part au lecteur ».

A ce ravissant ouvrage, il fallait une parure digne de lui, artistique et rare : M. Augry, directeur de l'imprimerie Georges Petit, a été le maître imprimeur délicat qui convenait pour mener à bien cette tâche : le papier, les encres, les filets, les caractères, tous les détails typographiques ont

été soignés avec amour, pour faire de ce livre, si agréable et si spirituel, une « petite chose » exquise et vraiment achevée.

CAMILLE FLAMMARION

Contemplations scientifiques.

Un peu de science, maintenant, aimable, réconfortante, émouvante et jolie ; c'est M. Camille Flammarion qui nous en offre le régal dans un volume publié sous le titre : *Contemplations scientifiques.* « Ce livre, nous dit-il, est une galerie de tableaux représentant les scènes principales de la nature vivante », les paysages d'abord, puis le monde des plantes, monde « silencieux et solitaire composé d'êtres muets dont les âmes végétales sont attachées au sol de notre planète ». Ensuite ce sera le monde des infiniment petits, des animalcules microscopiques ; les insectes et leurs métamorphoses symboliques, les abeilles et les fourmis tenant devant nous de belles conférences sociales ; les animaux supérieurs : les chiens, les éléphants, les singes, « chez qui nous reconnaissons l'esprit des bêtes, les témoignages d'intelligence, d'affection, de reconnaissance », et enfin, l'homme, l'homme à l'état sauvage et le barbare qui nous offrira le type de l'humanité à son apparition sur la Terre.

Tel est le programme du livre de M. Camille

Flammarion, inspiré par le désir de nous faire mieux voir la nature « trop peu connue, trop peu aimée, qu'on juge sur des apparences frivoles » et qui vaut la peine cependant d'être regardée plus attentivement et plus pieusement contemplée, car la vérité qu'elle nous offre est plus belle et plus émouvante que toutes les fictions et il ne faut point nous étonner « en pénétrant dans son auguste sanctuaire, d'être émus parfois devant les révélations inattendues que peut offrir à nos pensées attentives, l'être invisible caché dans le mystère des choses. »

AUREL

Voici la Femme.

La très intéressante femme de lettres qui signe « Aurel » nous communique quelques-unes de ses idées sur la femme, sur l'amitié, sur l'art ; ses réflexions sur quelques notoires écrivains tels que Jeanne Marni, madame Catulle Mendès, Camille Mauclair, Henri Barbusse, etc..., qu'elle a réunies sous ce titre : *Voici la femme* ; c'est le sujet de son premier chapitre, le plus personnel, le plus original, le plus rempli d'idées neuves et de pensées sincères ; au milieu de vastes réflexions sur le prodigieux épanouissement littéraire et intellectuel de ce temps, j'y lis cet aveu : « C'est en l'attention, en l'émotion de l'homme que la femme écrivain peut toujours espérer. C'est à l'homme

que va sa foi d'être entendue. » Rien de plus vrai : c'est pour les hommes que les femmes écrivent, et elles ont joliment raison de compter beaucoup plus sur le sexe laid que sur leurs sœurs...

ÉMILE BLÉMONT

Les Beaux Rêves.

Dans ce recueil de poèmes, où sont évoquées avec beaucoup de grâce, d'émotion et d'esprit, de tendres et jolies légendes imaginées en des temps lointains pour élever l'âme humaine au dessus de son terrestre domaine, le délicat poète a mis tout son cœur, toute sa pensée, toute sa foi dans la beauté, dans l'idéal, dans la bonté. Il l'a méditée, caressée amoureusement depuis de longues années, et c'est sûrement l'une de ses œuvres les plus « représentatives », l'une de celles auxquelles tient le plus ce poète sur la brèche depuis quarante années.

L'inspiration du livre, nous la trouvons éloquemment exprimée dans la première poésie : un hymne enthousiaste et fervent à l'idéal, au rêve :

> Seul le Rêve a le mot de l'énigme qui tue,
> Seul il ramène au jour l'Eurydice perdue,
> Seul il comprend le sphinx et n'est pas dévoré.
> Tout serait ombre en nous si par moment sa flamme
> Ne luisait pas soudain, comme un soleil de l'âme,
> A notre front désespéré.

Cet hymne au rêve, cet éloge de l'illusion, cet

hommage à la divination du poète, c'était bien le prélude qui convenait aux belles histoires des *Deux Enfants rois*, de *l'Eté de la Saint-Martin*, de *Saint-Alain des fleurs*, du *Bon Génie*, de tant d'autres encore où M. Emile Blémont a chanté et magnifié en des vers harmonieux et sonores les belles, les bienveillantes, les généreuses, les poétiques fictions de la légende.

MÉMENTO DU MOIS DE JUILLET

ROMANS

Boissière (Albert). — *L'Homme sans figure*, un étourdissant roman-mystère.

Carrère (Jean). — *La Dame du Nord*, nouvelle.

Coulomb (Madame Jeanne de). — *L'Ame de Pilate*.

Darvant (Adolphe). — *Les Confidences de Souricette, dame d'honneur de l'Impératrice*. Ces confidences, gentiment illustrées par Maîtrejean, ont tout l'agrément d'un joli roman ; elles en ont aussi toute la frivolité, et bien que les potins et les petites histoires recueillis par Inès, comtesse de Garcia-Gonzalès Llerena y Mirador, soient traversés de silhouettes historiques, telles celles de l'Empereur, de l'Impératrice, de Viollet-le-Duc, de la princesse Mathilde, de Nadar, je n'hésite pas à signaler ce livre parmi les romans, ne pouvant décemment rapporter à l'histoire austère, des feuilles où se trouvent « des jugements inconsidérés, des erreurs ou des médisances », désavoués par l'auteur lui-même en des pages liminaires.

Dumur (Louis). — *Les Trois demoiselles du Père Maire*.

Duvernois (Henri). — *Les Marchandes d'Oubli.*

Esterre Keeling (Elsa d'). — *Les Trois Sœurs,* un livre paru dans la « Bibliothèque des meilleurs Romans étrangers » et traduit de l'Anglais par Florence O'Noll.

La Vaudère (Jane de). — *L'Eve Chérie,* « roman d'amour » posthume.

Lichtenberger (André). — *La Petite.*

Malo (Henri). — *Les surprises du bachelier Petruccio.*

Maryan. — *Roselyne.*

Pawlowski (de). — *Polochon,* suivi des *Paysages animés,* et des *Paysages Chimériques,* un livre de spirituelle humour.

Reschal (Antonin). — *Maud* « femme du monde cambrioleuse ».

Rosny (J.-H.). — *Nymphée.*

Yole (Jean). — *Les Arrivants.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Alfassa. — Voir Barraud.

Apostolescu (N. I.). — *L'Influence des Romantiques français sur la poésie Roumaine,* une solide étude qui constitue, indirectement, une jolie défense de ce pauvre romantisme français aux vices si vilipendés, puisque, ainsi que le dit M. Emile Faguet dans sa préface, M. Apostolescu nous démontre que « tous les poètes roumains sont des élèves du romantisme français et qu'ils sont tous patriotes, optimistes, altruistes, pleins d'espérance, ardents d'espérance, admirablement vaillants devant la vie et pour la vie, devant l'avenir et pour l'avenir. Ils ont les meilleurs sentiments du monde et les plus beaux. » Ainsi se trouve établi que la fréquentation des romantiques français n'expose pas toujours aux pires contagions.

Azan (Capitaine Paul). — *La Campagne de 1800 en Allemagne,* « Du Rhin à Ulm », un ouvrage publié sous la direction de l'Etat-Major de l'Armée.

Barraud et Alfassa. — *La Coopération et le Socialisme en Angleterre*, un travail préfacé par M. Ch. Gide.

Belouin (G.). — *De Gottsched à Lessing*, une étude sur les commencements du théâtre moderne en Allemagne (1724-1760).

Bernac (Jean). — *Le Domino-Bridge*, une petite plaquette, sans aucune prétention littéraire, mais qui, en cette saison de vacances, sera sans doute la bienvenue : son auteur, M. Jean Bernac, nous y expose les règles d'un jeu qu'il baptisa le *Domino-Bridge* et qui est tout simplement notre admirable et triomphant bridge appliqué au jeu de dominos. Cela m'a semblé amusant, je ne sais pas si c'est pratique : en tous cas, les futurs adeptes de ce jeu feront bien de tenir compte du conseil que leur donne M. Jean Bernac, lequel les invite à ne « jamais perdre de vue qu'ils ne jouent point avec des cartes. Au cas où ils seraient tentés de jeter leur jeu à la tête d'un partenaire maladroit, qu'ils se souviennent que des dés leur servent de projectiles ».

Bertol-Graivil. — *Les Propos d'Antichambre d'Athanase Grésol, huissier de Ministère* : c'est étonnant ce qu'un huissier de ministère, interprété par M. Bertol-Graivil, peut avoir de verve et d'esprit ; et la coïncidence d'une crise ministérielle avec la publication de ces propos d'antichambre leur donne une très piquante saveur d'actualité.

Besnard (Paul). — *Par les genêts et les bruyères*, poésies.

Bled (Victor du). — *La Société française du* XVIe *au* XXe *siècle*, la septième série de cet ouvrage si curieux et si remarquable. Ce volume nous restitue en des pages vivantes les amateurs et artistes, les manieurs d'argent et les fermiers généraux, les femmes et les salons du XVIIIe siècle, la société polie pendant le règne de Louis XVI, les favorites et la vie mondaine à Paris de 1789 à 1793 ».

Bouchaud (Madame Pierre de). — *Les Nuits*, une suite de petits poèmes en prose d'un rythme très heureux, peuplés de belles et émouvantes images.

Bricon (Etienne). — *Les Maitres de la fin du* XIXe *siècle*, une savoureuse et forte étude de psychologie d'Art.

Cambon (Victor). — *L'Allemagne au travail*.

Chateaubriand (Madame de). — *Les Cahiers de Madame de Cha-*

teaubriand, publiés intégralement avec une introduction et des notes par M. J. Ladreit de Lacharrière.

Chenevière (Jacques). — *Les Beaux Jours*, une âme de poète vibre vraiment dans ces pages où se trouvent, quoi qu'en dise l'auteur, mieux que des promesses, parfois de magnifiques réalisations.

Chesterton (G. K.). — *Charles Dickens*, une bonne traduction de ce livre due à MM. Achille Laurent et Martin Dupont.

Couronnel (Comtesse Marguerite de). — *Notes intimes d'un gentilhomme* « recueillies par sa fille » ; dans une éloquente préface, M. Jacques de La Faye précise l'importance et l'intérêt de ces souvenirs laissés par « ce chrétien d'un autre âge qui nous fait songer à ces grandes figures du XIIIe siècle entièrement orientées vers l'idéal ».

Docquois (Georges). — *La Petite Flûte*, un recueil « d'odelettes parisiennes » que nous offre le bon poète Georges Docquois ; il a inscrit en tête de son livre le grand nom de Banville, et vraiment Banville sourirait avec sympathie à ce joli jeu spirituel où s'est plu Georges Docquois, évoquant les mille et un petits événements de la vie de Paris en des vers aimables, légers, sautillants, qui exaltent la beauté, la grâce, la malice de la cité et gardent pour la postérité le souvenir de quelques citoyens ravis de trouver leur nom, plus ou moins illustre, serti dans les jolies rimes de ces retits poèmes.

Espié (Adolphe d'). — *La Politique française : Esquisse d'une Politique française*, « figures politiques et parlementaires ».

Fleischmann. — *Dessous de Princesse et Maréchales d'Empire*, un volume contenant des lettres inédites et seize gravures hors texte qui nous font pénétrer avec quelque indiscrétion dans les intimités des belles dames du siècle dernier.

Fleury (Comte). — *Louis XV intime et les petites maitresses*; *les Souvenirs de Mademoiselle Duthé, de l'Opéra, 1748-1830*, une nouvelle édition du livre de si jolie et si aimable érudition publié avec une introduction de M. Paul Ginisty dans une collection au titre affriolant : « Les mœurs légères au XVIIIe siècle ».

Fua (Albert). — *Abdul-Hamid II et Mourad V.*

Goyau (Georges). — *Autour du Catholicisme social.*

Guillaume (James). — *Etudes révolutionnaires*, 2e série.

Guimbaud (Louis). — *Un grand bourgeois au* XVIIIe *siècle*, « Auget de Montyon, 1733-1820 », d'après des documents inédits.

Gurnaud (G.). — *La Crise de l'Ecole laïque*, « l'Ecole et la famille ».

Lacour (Léopold). — *La France moderne*, un recueil des conférences que tint M. Léopold Lacour sur de brûlants sujets : le problème économique, les classes, l'aristocratie et la démocratie, le patriotisme et l'internationalisme, la formation politique et sociale de la France moderne, l'avenir de la société moderne ; sur toutes ces questions, l'écrivain professe des opinions discutables et dont la plupart sont vivement combattues ; raison de plus pour rendre hommage à la sincérité de ces convictions et à l'éloquence de leur expression.

Lami (Marcel). — *Les Terres d'aventures*, le dernier livre de ce pauvre écrivain, doué de très belles qualités, qui mourut récemment sans avoir pu conquérir, pour son pseudonyme de Marcel Lami, un peu de cette célébrité qui, impitoyablement, resta attachée à son nom de Chambige, le triste amoureux meurtrier.

Larroche (Julien). — *De la Vie au Mystère*, des poésies qui traduisent « quelques impressions écloses, à diverses heures, au spectacle de la vie et à la contemplation de l'obsédant mystère qui nous enveloppe et nous attire tous plus ou moins ».

Lichtenberger. — *Wagner*, une solide et austère étude.

Lorrey (Claude). — *Poésies*, suivies de diverses adaptations de Shakespeare, Marlowe, Keats, Shelley.

Maricourt (Baron A. de). — *Souvenirs de François de Cézac*, « Dix ans d'émigration, 1791-1801 ».

Mariéton (Paul). — *Les Epigrammes*, un charmant, spirituel et émouvant recueil où le poète souvent veut sourire sans parvenir à dissimuler une larme qui brille au coin de ses paupières :

Au courant de la vie et sans y trop songer,
Comme on grave un emblème au pommeau d'une dague,
Comme on clôt une essence au chaton d'une bague
J'ai fixé dans ces vers mon tourment passager.

Mortier (Alfred). — *Le Temple sans idoles*, une série de poèmes d'une forme audacieuse et d'un beau lyrisme.

N... (Capitaine). — *L'Avenir de l'Escrime française,* une intéressante étude dont l'auteur conclut que « l'escrime française, dans le passé, a été fondée sur l'épée ; c'est encore l'épée, l'épée seule, l'épée à pointe d'arrêt, qui doit assurer son avenir ».

Nansouty (Max de). — *Les Trucs du Théâtre, du cirque et de la foire*, un agréable et gracieux volume.

Normandy (G.). — Voir Poinsot.

Poinsot et G. Normandy. — *Les Poètes patriotiques* ; *Les Poètes Libertins*; *Les Poètes sociaux*, une série de très intéressantes sélections.

Pougin (Arthur). — *Les Guarnerius*, une étude d'attachante érudition consacrée à « Une famille de Grands Luthiers Italiens. »

Quentin-Bauchart (Maurice). — *Les événements de 1870-1871*, un volume d'impressions et de souvenirs préfacé par M. Frédéric Masson.

Ratouis de Limay (Paul). — Voir Léandre Vaillat.

Reiset (Vicomte de). — *Belles du Vieux Temps*, un élégant et savoureux ouvrage où l'auteur évoque en des pages pittoresques et vivantes des « grandes dames, des tragédiennes et des aventurières », depuis Madame du Barry jusqu'à la princesse de Lieven, depuis la Montansier jusqu'à la duchesse de Berry et Madame de Boigne, en passant par Théroigne de Méricourt, la princesse de Lamballe, Mademoiselle George, la Grande Mademoiselle, etc...

Roux (J. Charles). — *Souvenirs du passé*, Légendes de Provence, un très beau livre.

Savine (Albert). — *L'Espagne en 1810*, « Souvenirs d'un prisonnier de guerre anglais d'après les documents d'archives et les mémoires ».

— *Un séjour en France sous Louis XV*, lettres du baron de Pöllnitz, « d'après les documents d'archives et les Mémoires ».

Seguin (Madame Hélène). — *Le Réseau fragile*, des poésies agréables.

Stello (Louis). — *Vers toi*, poèmes.

Surany (René de). — *Le Reflet des heures,* « heures antiques », « heures poudrées », « heures de rêves », poésies.

Tchitchagof (Paul). — *Mémoires de l'Amiral Paul Tchitchagof,* « commandant en chef de l'armée du Danube, gouverneur des principautés de Moldavie et Valachie en 1812 », des documents historiques d'une haute valeur, publiés par M. Charles Lahovary, ancien député du Parlement roumain.

Tolstoï (Léon). — *Ultimes paroles,* traduites par Halpérine-Kaminsky ; ce sont celles que Tolstoï adresse aux hommes « avant de retourner dans l'infini » pour leur dire de s'aimer et de s'entr'aider ; ces « ultimes paroles » ne seront pas les dernières, malgré la déclaration de l'illustre écrivain russe ; sa robuste vitalité lui permettra encore, il faut l'espérer, de prodiguer au monde d'aussi sages conseils.

Trézel (Germain). — *Les heures parfumées,* des vers sages et harmonieux.

Vaillat (Léandre) et Paul Ratouis de Limay. — *J.-B. Perronneau,* (1715-1783). Les auteurs, après nous avoir offert le copieux et sévère régal d'une forte étude sur le grand pastelliste du XVIIIe siècle, donnent une récompense aux profanes en leur montrant, reproduites avec les dernières ressources de la gravure contemporaine, les plus belles œuvres de Perronneau ; c'est une fête vraiment pour les yeux ; les auteurs ont fait, en outre, un louable effort pour identifier les portraits et leur donner un état civil : je manque tout à fait de compétence pour juger si leurs identifications sont toujours certaines et incontestables ; quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de tels travaux, où les érudits restent dans le domaine de l'hypothèse, méritent et commandent le respect.

Zidler (Gustave). — *La Terre divine,* « poème de France ».

AOUT-SEPTEMBRE

LES ROMANS

ANATOLE FRANCE

Pierre Nozière.
(Nouvelle édition)

Tandis que M. Anatole France, au cours d'une promenade mémorable, faisait applaudir par l'élite intellectuelle de la République Argentine, les dons les plus précieux et les plus rares de l'esprit français, on nous offrait, en une édition nouvelle, le livre de l'illustre écrivain : *Pierre Nozière.*

Sous l'habit neuf dont il est revêtu, j'ai retrouvé avec joie ce livre délicieux, proche parent du *Livre de mon ami*, où s'épanouissent toutes les grâces d'un esprit si profond et si léger ; où, dans l'harmonie de son verbe admirable, reparaît l'A-

natole France de jadis, celui dont les grands drames de conscience et les poignantes luttes sociales n'avaient point assombri le sourire.

J'ai renoué connaissance avec ce Pierre Nozière, ce délicieux bambin de cinq ans qui avait commencé de respirer le jour au quai Malaquais et pour qui l'univers ne s'étendait pas au delà ; je l'ai accompagné dans ses promenades au Jardin des Plantes qui était à ses yeux « le paradis terrestre un peu vieilli mais en somme pas beaucoup changé »; j'ai admiré sa conception du monde avec le quai Malaquais pour centre, la terre formant un large cercle autour de sa maison, et la création représentée comme une « grande boîte de Nuremberg dont le couvercle se refermait tous les soirs, quand les petits bonshommes et les petites bonnes femmes avaient été soigneusement rangés. »

Je me suis ému au souvenir de ses vieilles bonnes : Nanette, une sainte femme en robe d'indienne à ramages, avec un bonnet à tuyaux, à qui il parlait tout le temps, qui n'entendait pas et qui répondait toujours à propos ; et madame Mathias qui lui succéda, madame Mathias aux yeux de braise, au cœur de cire.

En sa compagnie, j'ai écouté sa maman qui gouvernait la maison avec la vigilance d'une reine d'abeilles et lui faisait, pour l'amuser, des contes magnifiques et ingénus où l'on voyait « des petites filles aux yeux tout neufs que le rouge vif ne

blessait point, de bons petits yeux qui aiment les coquelicots ».

Quelle jolie âme et profonde que cette âme d'enfant! Et comme il faut un grand esprit d'homme pour en comprendre la merveille. Mais Pierre Nozière grandit : le voici lycéen, affublé d'une tunique dont il garde mauvais souvenir, car sa maman, très économe et aussi très charitable, en avait confié la confection au tailleur-concierge Rabiou, un brave homme qui craignait Dieu et fournissait de bonnes étoffes, mais eut la déplorable inspiration de vêtir notre lycéen d'une tunique qui était d'un bleu clair et cru, pénible à voir, le collet portant des lyres au lieu de palmes.

Et notre lycéen se promène sur les quais où, « du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines : l'histoire de la France ancienne et de la France moderne » ; sur le Pont-Neuf où « des mascarons, les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer les misères et les gloires, les terreurs et les espérances, les haines et les amours, dont ils ont été témoins durant des siècles ; » il fréquente les bouquinistes, plaide leur cause sacrée, car en bouquinant, on remue, avec la poussière de la boîte à deux sous, des ombres terribles ou charmantes ; on fait dans ces humbles étalages des évocations magnifiques ; puis, c'est l'adolescence, la première nouvelle intitulée : « Clémence Isaure », où il met tout ce qu'il conçoit de

l'amour et de l'art ; la première femme, madame Planchonnet, qui avait le goût de l'idéal, blanche et frêle, un peu fanée, mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche ; les fréquentations artistiques : le peintre d'histoire Jacques Dubroquet, qui n'avait jamais fait qu'un tableau, — une copie — les autres, des chefs-d'œuvre immortels, étant restés dans son cerveau ; et le paysagiste Jean Meusnier qui ressemblait à un arbre.

Mais je m'attarde en la délicieuse compagnie de cet enfant, de ce collégien, de cet homme, qui va maintenant écrire ses réflexions ironiques ou sentimentales en marge d'un gros Plutarque, se promener à travers la France pour en décrire les coins, en évoquer les légendes ; et je m'évertue en des lignes et des citations — c'est ce qu'il y a de mieux dans mon affaire ! — à découvrir la Méditerrannée, et à vous révéler une œuvre exquise dont vous connaissez si bien le charme pénétrant.

ERNEST DEPRÉ

Mémoires d'un jeune observateur.

« Pierre Nozière » avait, dès l'âge de cinq ans, commencé de contempler le monde ; Paul Dapy, le personnage que nous fait connaître M. Ernest Depré dans *les Mémoires d'un jeune observateur*, est bien autrement précoce : il a noté ses réflexions à partir de sa naissance même, et ses premières

observations remontent à l'âge de cinq heures et demie! Nous le voyons, sur la couverture du livre, la bavette au menton, un écritoire à la main, en train de regarder la Vérité toute nue, sortant de son puits traditionnel. Et cela vous donne tout de suite la note de ce jovial petit roman; il pouvait garder le ton d'un conte philosophique, mais M. Ernest Depré a l'âme d'un vaudevilliste et il pousse jusqu'en ses conséquences les plus bouffonnes, la gaieté d'observations ingénieuses et justes.

Il est mauvais d'employer, pour parler aux enfants, certaines métaphores que leur jeune cerveau est incapable de comprendre; Paul Dapy — que ses proches ont, bien entendu, surnommé immédiatement « Pomme d'Api », — en fait la pénible expérience : sa maman lui ayant dit, à l'occasion d'une sortie malheureuse, qu'il fallait, avant de parler, tourner sa langue sept fois dans sa bouche, le pauvre petit obéit à la lettre et le voilà réputé tour à tour bègue et idiot; son oncle Cyriaque lui explique que le ridicule tue en France, et, certain jour où il sortit accoutré de façon jugée ridicule, il se désespère en songeant qu'il est évidemment condamné à mort.

Il faut admettre ces procédés — il faut toujours admettre le postulatum d'un vaudevilliste, — on en est récompensé par un amusement de très bon aloi; il y a des épisodes d'une folle gaieté dans cette autobiographie qui nous fait suivre Paul Dapy au collège; dans ses relations avec M. Fiole,

le surveillant général, et M. Veste, le maître d'études, et aussi ce proviseur, « raté de la paternité, qui, n'ayant pas eu d'enfant, avait voulu diriger un collège dans le seul but de faire passer sa méchante humeur sur les enfants des autres », et encore avec son camarade qui s'appelle Jules Havenne de Plers — un bon vaudeville ne va pas sans calembours, — nous assistons à son renvoi du collège pour cette cause imprévue qu'il fut premier en mathématiques.

Puis, c'est l'époque grise, ce sont ces heures sans éclat « qui suivent l'enfance où l'on s'étonne et précèdent l'adolescence où l'on comprend » ; le départ du logis maternel, l'entrée dans la pension de famille du « Rat-qui-Mord », où il apprend à connaître Aristide le Jeune, peintre, fondateur de l'école des « devinistes », c'est-à-dire des peintres qui laissent à l'amateur le soin de deviner ce que représente le tableau ; et ce sont des éclats de rire joyeux qui partent en fusées et parfois aussi des sourires en face d'observations plus fines, plus délicates, une pointe d'attendrissement devant un drame intime côtoyé par cette folie, esquissé et esquivé avec une rare prestesse ; des coins de comédie enfin — comme disent les critiques dramatiques — dans ce bon gros vaudeville bon enfant, dénué de toutes les prétentions qu'il pourrait avoir légitimement.

THOMAS HARDY

La Bien-Aimée.

Traduit par madame Eve Paul Margueritte.

Bien que la réputation du romancier anglais Thomas Hardy soit grande, elle est loin d'être en Angleterre, et surtout en France, à la hauteur de son mérite. Selon M. Paul Margueritte, qui a écrit pour cette traduction une éloquente et savante préface, c'est la faute de nos magazines qui, en ouvrant leurs colonnes à une foule d'émules inférieurs de Conan Doyle, ont donné au public français une très fausse idée du roman anglais contemporain et un goût immodéré pour ces histoires policières qui nous encombrent et dont la vogue passera.

Thomas Hardy est, lui, un vrai littérateur, un romancier d'analyse, un de ces écrivains qui nous « détournent de la frivolité de l'au jour le jour, et nous ramènent à la certitude de notre sort précaire, au malaise et à l'amertume de notre condition humaine ».

Est-ce là un bien souhaitable cadeau qu'il nous fait, et devons-nous l'en remercier? Je n'en suis pas très sûr! Et j'inclinerais à croire qu'il vaut bien mieux nous laisser à notre frivolité; en tout cas, M. Thomas Hardy a doté la littérature anglaise de quelques chefs-d'œuvre, et *la Bien-Aimée* est un livre étrange et remarquable. Le héros de ce roman, Jocelyn Pierston, a une « bien-ai-

mée » qui est une enfant de son imagination, une charmeresse qui partout l'accompagne et que partout il recherche; c'est une bien-aimée « subjective »; Chateaubriand connut cette aventure et aussi Don Quichotte à la recherche de Dulcinée; elle est douloureuse et angoissante au possible pour l'amoureux; il faut avouer qu'elle est assez fâcheuse aussi pour les personnes très « objectives » en qui le sculpteur Jocelyn croit parfois, pour un instant, avoir trouvé la femme de son rêve; elle s'appelle tour à tour : Avice Caro, puis Marcia Bencomb, puis encore Mme Peyre Avon; mais Jocelyn s'aperçoit chaque fois qu'il s'est trompé et il découvre certain jour que sa vraie bien-aimée c'était la première, Avice Caro, mais il fait cette découverte au moment où l'irréparable est accompli, lorsque Avice vient de mourir; les années ont passé, il rencontre la fille d'Avice qui se trouve reproduire exactement les traits de sa mère et l'idéal de Jocelyn, mais elle est mariée et il doit renoncer à elle; et des années passent encore et voici que surgit la petite-fille d'Avice : c'est elle encore, elle toujours, qui représente la bien-aimée intérieure du sculpteur; mais elle a vingt ans, il est sexagénaire, et elle s'enfuit avec un jeune Français. Vous trouverez dans ce rapide raccourci, tous les éléments d'une excellente opérette; mais, en lisant le livre, vous verrez combien ce sujet peut renfermer d'émotion, de mélancolie et d'angoisse.

MICHEL PROVINS

Les Illusions.

Sous ce titre général *les Illusions*, M. Michel Provins a publié une nouvelle série de ces pénétrants et jolis dialogues où il est passé maître, véritables petites pièces où l'exposition, les personnages, le décor sont précisés en quelques lignes liminaires précédant, éclairant les quelques pages de dialogue nerveux et concentré qui suffisent à l'action et au dénouement. Théâtre express bien fait pour ce temps et pour cette saison où nous aimons à faire vite et à être fixés sur le sort de nos héros avant la prochaine station.

En trois cent cinquante pages ce sont — pas moins! — vingt-huit petits drames intimes qui se déroulent et se dénouent dans les décors et dans les milieux les plus divers, œuvrettes d'homme de théâtre habile et ingénieux, d'artiste aussi qui garde toujours le souci de la forme. Et puis, j'en aime le titre qui n'est pas mis là par hasard et qui s'applique très exactement à toutes ces petites histoires douloureuses, mélancoliques et désenchantées, « les Illusions », joli mot, chose plus jolie encore, dont on parle, hélas! presque toujours pour dire ou faire comprendre qu'on ne la connaît plus.

J.-F. LOUIS MERLET

Le Visage de Machiavel.

Le volume publié par M. J.-F. Louis Merlet, sous le titre *le Visage de Machiavel*, est une œuvre audacieuse, étrange, assez contradictoire parfois, où l'auteur a campé de pied en cape un très curieux et très attachant héros, tout à la fois traître de mélodrame et symbole de philosophie : André Sidney a « le visage de Machiavel » ; je crois bien qu'il en a seulement le visage ; car, malgré son admirable amoralité, sa force de volonté dans le mal, et son génie d'intrigue, il n'arrive pas au bout de son dessein, et il suffit de la résolution d'une de ses victimes, la petite Nadège, pour jeter bas l'édifice de sa fortune. Ainsi André n'est pas, suivant l'expression de l'auteur, « un de ces héros de haut vol qui montent aux cimes; il rase le sol et le chasseur l'abat », et l'aventurier retombe à sa nuit et à sa honte, son dernier espoir envolé comme un fétu de paille dans le vent d'orage. Et l'histoire de ce héros amoral se dénoue de la façon la plus morale, par le châtiment du crime, après des péripéties ingénieusement contées, dans un style brillant, heurté, personnel.

LOUIS MULLEM

Contes ondoyants et divers.

Louis Mullem, qui mourut il y a quelques mois, était un de ces écrivains discrets, modestes et rares, occupés à leur labeur et à leur art, qui ne savent pas courtiser la renommée et que la renommée oublie. Après avoir publié des œuvres charmantes et un fort beau livre : *Chez Mme Antonin*, il est mort obscur ; mais des amis veillaient et, parmi eux, le très noble et très bel écrivain qui s'appelle Gustave Geoffroy et qui a voulu, du moins, offrir à l'ami disparu, un peu de gloire posthume en livrant au public un dernier livre de Louis Mullem : ce sont *les Contes ondoyants et divers*, pages très inégales, très variées, souvent délicieuses où Mullem, suivant l'expression de M. Gustave Geoffroy, s'est « mis tout entier, avec son humour scientifico-philosophique, sa verve d'invention et aussi les sentiments exquis et profonds qui attendrissaient son esprit ironique et faisaient battre son cœur sensible ».

HISTOIRE, VOYAGES, POÉSIE.

MARQUIS DE CASTELLANE

Hommes et Choses de mon temps.

C'est un document tout à fait précieux et agréable pour servir à l'histoire de notre temps que ce livre du marquis de Castellane, pages prestes où l'auteur nous apprend comment on nous élevait il y a cinquante ans, éclairant au grand jour « le bond vertigineux fait depuis dans l'inconnu par toute une société en délire »; souvenirs sur le salon de sa mère où défilèrent des personnages qui s'appelaient Thiers, de Falloux, Molé, le général Trochu, Vitet, Cochery, « toute une société au frontispice de laquelle on eût pu inscrire ces mots : « A l'union de la religion et de la liberté »; c'est encore le carnet d'un moblot, évocation de l'année

terrible; des souvenirs de l'Assemblée nationale à Bordeaux et à Versailles, où reparaissent les figures de Thiers, de Favre, de Gambetta, de Grévy, de Mac-Mahon; et puis, des silhouettes pittoresques de Talleyrand, du duc de Broglie, de l'impératrice Augusta, de Liszt; un chapitre tout à fait curieux sur « le monde, le demi-monde, le grand monde et la fin du monde », et cette conclusion mélancolique : « Lorsque je me reporte à l'ancien monde, à celui de ma jeunesse, un peu hautain mais d'une exquise urbanité, et que je me pose cette question : qu'en reste-t-il? je suis obligé de répondre : il n'en reste rien, absolument rien ».

JULES HURET

En Allemagne.
Berlin. 3e volume.

Je risque fort de me répéter en parlant de ces pages magistrales que le *Figaro* a eu le grand honneur de publier; comment, en effet, après avoir signalé déjà les deux volumes de l'Amérique et les deux premiers tomes de l'Allemagne, trouver des épithètes nouvelles pour célébrer ce document prodigieux de vie, d'art et de pensée. L'auteur reste égal à lui-même, et aussi, hélas! le chroniqueur, réduit à exprimer, comme il peut, son admiration et son enthousiasme.

C'est un monument, ce livre sur Berlin. La ca-

pitale prussienne s'y trouve évoquée en des traits d'une précision, d'une éloquence, d'une vérité extraordinaires : M. Jules Huret a, comme personne, le don de la vie, et ce qu'il a vu, compris et observé, vous le voyez littéralement après lui.

Si vous allez à Berlin après avoir lu son livre, vous n'y découvrirez rien d'inédit, vous ne ferez qu'y retrouver des monuments, des places, des types; vous y *reconnaîtrez* des hommes et des choses. A chaque pas, vous serez tenté de vous dire : Où donc ai-je entendu cette expression? Où donc ai-je vu cet officier, ce bourgeois? Où donc ai-je aperçu ce fiacre étrange, cette place géométrique?

Tout cela et bien d'autres choses encore, vous l'aurez vu, entendu, connu dans le livre de M. Jules Huret; ce livre, il a la précision d'un Baedeker, et il pourrait être le guide le plus complet, le plus méticuleux, le plus certain, s'il n'était bien mieux et bien plus : une œuvre superbe de pensée, de philosophie, parfois d'humour, — où les petites choses sont observées et les grands faits étudiés, où l'âme et le corps de la ville sont caractérisés en des traits inoubliables, — œuvre de badaud curieux, d'artiste évocateur, de philosophe profond, d'enquêteur infatigable à travers les populations, les casernes, les cités ouvrières, les banques, les milieux politiques, — œuvre de journaliste pour tout dire, car c'est l'honneur de M. Jules Huret et c'est notre orgueil qu'un tel livre,

placé à juste titre si haut dans la littérature contemporaine, soit par-dessus tout l'œuvre d'un journaliste.

ALEK SKOUFFO

Chansons blêmes.

Chansons blêmes ! Je n'aime pas beaucoup ce titre qui manque tout à la fois de simplicité et d'originalité, et qui, dès l'abord, nous met en garde contre des chansons au teint si maladif. Mais les chansons valent singulièrement mieux que leur titre ; elles sont, n'en doutez pas, d'un vrai poète de la belle lignée, un poète éloquent, ému, qui pleure harmonieusement sur lui-même : « veux-tu », dit-il à son livre,

Veux-tu leur dire aussi qu'en toi, livre fragile,
J'ai mis d'un faible cœur ce qui m'était resté ;
Qu'avec des souvenirs j'ai fait un évangile
De tristesse et d'amour et d'humble vérité...
Que nous pleurons la vie à force de comprendre
Et que l'on meurt un peu de s'être trop donné.

Il y a, groupées à la suite de ces vers liminaires, beaucoup de choses intéressantes, quelques-unes tout à fait remarquables ; et puis, je l'avoue tout bas, j'ai retrouvé avec plaisir, après tant d'excursions parmi les mètres nouveaux, notre bon vieil alexandrin avec une vraie césure et une vraie rime.

MÉMENTO DES MOIS D'AOUT ET SEPTEMBRE

ROMANS

Besbre. — *L'Aiguillon.*

Bovet (Madame Marie-Anne de). — *La Folle Passion.*

Deledda (Grazia). — *Je meurs où je m'attache*, roman traduit de l'italien par M. Albert Lecuyer.

Derennes (Charles). — *Les Caprices de Nouche*, un bien joli livre, d'une grâce un peu frivole, un peu perverse, d'un aimable et cynique pessimisme, d'une mousseuse observation, avec, comme cadre, cet univers qui s'étend des sentiers de la vertu aux garçonnières des jolis garçons, aux petits théâtres, aux restaurants en vogue : univers factice, décevant et charmant.

Dessoubre (Henri). — *L'Été complice*, un « roman de mœurs orientales ».

Drésa (Jacques). — *La foire aux chefs-d'œuvre*, un roman illustré par Fabiano.

Fabrice (Delphi). — *L'Homme à tout faire*, « roman de mœurs ».

Fogazzaro (Antonio). — *Pereat Rochus* « et autres nouvelles ».

Lièvre (Pierre). — *Le Roman Sournois* : en un minuscule volume, c'est l'histoire de Robert Fihl et de Glisy, une histoire d'amoureux transi, maladroit, ignorant des lois de l'heure psychologique : « La Bruyère a cru, ce me semble, que l'on ne pouvait peindre les hommes assez petits », dit l'épigraphe du livre ; cette phrase de Vauvenargues s'applique assez bien au roman : petites pages, petits esprits, petits sentiments ; petite chose, tout à fait agréable d'ailleurs.

Moffett (C.) et F. Pascal. — *La Femme aimée de M. Queench*, une histoire à la fois poignante et humoristique.

Rosny (J.-H.). — *Les Contes de l'Amour et de l'Aventure*, quelques-unes de ces histoires rapides, ramassées où

MM. J.-H. Rosny excellent à faire tenir tout un drame, toute une vie, en quelques pages.

Soulages (Gabriel). — *Le Malheureux Petit Voyage*, un gracieux « roman ancien ».

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Alméras (Henri d'). — *La Vie parisienne sous le Consulat et l'Empire*, évoquée en des pages pittoresques.

Auriol (Georges). — *Le second livre des monogrammes, marques, cachets et ex-libris*, composés par l'auteur, qui, suivant l'expression de M. Anatole France dans la préface de l'ouvrage, n'est pas seulement un conteur charmant, un bon faiseur de nouvelles, mais aussi un dessinateur de lettres, de monogrammes et d'ornements typographiques, qui a su communiquer à ses alphabets la décision, la grâce et l'originalité de son esprit ; le fait est que cette suite de lettres et d'ornements typographiques est une joie véritable pour les yeux.

Ayrens (Jacques). — *Brumes et Clartés*, des poèmes.

Baret (Charles). — *Les Propos d'un homme qui a bien tourné*, préfacés par Tristan Bernard. Ce sont les « souvenirs et observations » du roi des tournées, de ce Charles Baret contre qui les directeurs de province sont partis en guerre et qui ne semble pas s'en porter plus mal ; des images amusantes, des affiches multicolores égayent et animent ces pittoresques propos.

Baudin (Pierre). — *La Politique réaliste à l'Extérieur*, un remarquable livre où « les événements qui surgissent et s'enchaînent au jour le jour sont prétexte à de courts développements, où l'on voudra bien ne rechercher aucune prétention à l'infaillibilité. Le seul mérite de ce livre, nous dit l'auteur, c'est qu'il avance toujours des faits en présentant la défense de nos idées et de nos intérêts nationaux étroitement unis ».

Bernard (Tristan). — *Auteurs, acteurs, spectateurs*, un livre où le très spirituel écrivain a réuni des notes prises au jour le jour, à l'avant-scène, sur le plateau, dans un fauteuil ; réflexions judicieuses, souvenirs joyeux ou mélancoliques sur toute cette vie, ce fantôme de vie, fiévreuse, multiple et diverse, qui est celle du théâtre ; et comme c'est Tristan Bernard qui parle, vous pensez tout ce qu'il peut y avoir de verve et de malice derrière la sagesse de ses réflexions.

Bertaut (Jules). Voir Alphonse Séché.

Blancard (Théodore). — *Les Mavroyeni*, histoire d'Orient de 1700 à nos jours, un ouvrage de grave et impressionnante science historique.

Blum (Léon). — *Au Théâtre*, de savoureuses et fortes réflexions critiques.

Bouchaud (Pierre de). — *Bologne*, une forte étude parue dans la collection « Les Villes d'Art Célèbres ».

Boyer d'Agen. — *Ingres d'après une correspondance inédite.*

Cabanès (Dr). — *Les Mœurs intimes du passé.*

Chèvremont (Paul de). — *Sonnets de Bulgarie et d'Orient.*

Cochin (Augustin). — *La Crise de l'Histoire révolutionnaire*, une très curieuse et très impartiale étude où l'auteur, archiviste paléographe, mettant face à face « Taine et M. Aulard », ces deux historiens ennemis, s'efforce à les départager et à les concilier avec une justice supérieure et distributive.

Desbordes-Valmore (Madame). — *Œuvres de Madame Desbordes-Valmore*, pieusement et ingénieusement recueillies par M. Frédéric Loliée,

Dubreuil (Léon). — *La Révolution dans le département des Côtes-du-Nord*, « études et documents », un volume d'histoire régionale.

Estienne. — *Variations*, « trois cantilènes, les moments musicaux ».

Ferry (Lieutenant-colonel). — *La Marche sur Vienne*, 1809.

Gastine. — *La Belle Tallien — « Notre-Dame de Septembre »*, un ouvrage où la légendaire et capiteuse figure de Theresia Cabarrus est évoquée en des pages très amusantes et très documentées.

Gérard (Pierre). — *Napoléon III devant l'Histoire*, un volume préfacé par le Marquis de Dion.

Germain (Alphonse). — *Les Néerlandais en Bourgogne*, une étude somptueusement illustrée parue dans la collection « Les Grands Artistes des Pays-Bas » entreprise par M. Van Oest, l'excellent bibliophile.

Gragnon (Alfred). — *Le Tiroir à Secret*, un livre où l'auteur fils de l'ancien préfet de police se révèle poète inspiré, spirituel et charmant.

Grolleau (Charles). — *L'Encens et la Myrrhe*, un recueil de vers où l'abbé Coubé, qui préface le livre, admire et apprécie surtout la rentrée au bercail du pécheur, d'un pécheur qui a « été terrassé lui aussi par la bonne souffrance et dans un moment de suprême angoisse a entendu la voix du Père et enfin chanté le soleil de la vérité qui l'illumine du fond du tabernacle ; c'est la blanche hostie qui l'attire, à elle son repentir et ses hymnes, à elle son Encens et sa Myrrhe. Le lecteur chrétien en respirera les parfums doux ou amers ». Pour moi qui ne suis, hélas ! qu'un profane, j'ai apprécié dans ces vers la noblesse de l'inspiration et la classique beauté de la forme, la somptueuse enveloppe d'une grande poésie sous laquelle, me dit-on, se « cache une grande réalité ».

Hamilton (Lieutenant-général sir Ian). — *Le Journal de route d'un officier d'état-major pendant la guerre russo-japonaise*, traduit par le lieutenant Verdet et préfacé par le général Langlois.

Justice (Octave). — *A travers les Châteaux de France*, « essai sur l'art français » une belle et pittoresque promenade.

Langlois (Général). — *Quelques questions d'actualités*, un volume où furent remises par l'auteur les magistrales études qu'il a consacrées ces temps derniers à l'armée française.

Leblanc (André). — *La Maison du passé*, sous ce joli titre, M. Leblanc nous offre ses premiers poèmes tendres, ironiques, d'un très doux charme de jeunesse. Son livre comprend trois parties, l'âme romantique, les visions minutieuses et l'espoir païen.

Lebon (Ernest). — *Henri Poincaré,* « biographie, bibliographie analytique des écrits ».

Lingk (major baron de). — *Souvenirs d'un commandant d'étapes, 1870-1871,* traduits par M. Richert.

Lonchampt (Emile). — *Les Jonchées d'Automne,* des vers souvent agréables, toujours très sages, parmi lesquels l'auteur a inséré en bonne place un « sonnet mutualiste ».

Longuet (Jean) et Georges Silber. — *Les Dessous de la Police Russe,* « terroristes et policiers ».

Mengin (Urbain). — *Benozzo Gozzoli,* un superbe volume paru dans la belle collection « Les Maîtres de l'Art » et consacré à un artiste qui fut, « avant tout, un peintre de « stories », ainsi que disaient ses contemporains, qui a mis dans les histoires contées par lui une grande poésie personnelle » ; de belles images, reproduisant les œuvres les plus célèbres du peintre, ornent le livre.

Merlet (Louis). — *L'Idole fragile,* une belle édition où l'auteur a réuni les poèmes qu'il composa de 1897 à 1909 en les faisant précéder d'une série de lettres émouvantes et flatteuses écrites par le délicieux poète Albert Samain.

Picard (commandant Ernest). — *Hohenlinden,* une copieuse et forte étude, qui, avec les cartes dont elle est augmentée, constitue un document de premier ordre.

Rozat de Mandres (général). — *La Division Margueritte et les charges de Sedan.*

Seché (Alphonse) et Jules Bertaut. — *Lord Byron — Gœthe,* deux jolis volumes publiés dans la série « la vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains ».

Semenoff (Capitaine de Frégate). — *Le Prix du Sang,* le carnet de notes de l'auteur « Après Tsoushima » publié par le commandant de Balincourt.

Silber (Georges). Voir Jean Longuet.

Sorbets (Gaston). — *Au Soleil du Rêve,* un livre de vers où l'auteur a réuni des pièces d'une heureuse harmonie, « feuilles mortes, sensations et songes », et un étrange poème dialogué : « Au Soleil du rêve », inspiré par des préoccupations d'une actualité redoutable où nous voyons des soldats français : publicistes, avocats, né-

gociants, ouvriers, cultivateurs, aux prises dans la grande et tragique mêlée sociale de notre temps, et évoluant sous les yeux de Vercingétorix, de Charlemagne, de Louis IX, de Jeanne d'Arc, de Henri IV, de Turenne et de Hoche, dont les ombres prennent une part imprévue à ce drame émouvant.

Weill (Commandant H.). — *Joachim Murat, roi de Naples.* (Suite).

OCTOBRE

LES ROMANS

JEANNE MARNI

Souffrir...

C'est la suite des aventures littéraires et amoureuses de « Pierre Tisserand » dont j'ai eu l'occasion déjà de vous entretenir ; c'est la continuation d'une guerre sans merci déclarée à un personnage de roman, que l'âpre talent de madame Jeanne Marni a fait si vivant, si humain, si réel. Vous n'avez pas oublié qu'elle avait marié son héros ; il était à prévoir que c'était pour elle une occasion de nous le montrer une fois de plus, « charmeur sans scrupules, arriviste féroce, délicieux mais méprisable amant », et le fait est que cet

homme de lettres se conduit vis-à-vis de sa femme d'une façon abominable : ses aventures, la façon dont il se détache de la douce Henriette alors que la maternité devrait au contraire la rendre à ses yeux deux fois chère et deux fois sacrée, ses liaisons scandaleuses, son coup de passion pour sa première victime, son ancienne maîtresse Claire La Plaine, qui le repousse avec horreur et dégoût, son accord enfin avec une fâcheuse courtisane dont la richesse suspecte est bien faite pour le compromettre et pour l'avilir encore ; tout cela est conté par madame Jeanne Marni avec ce soin méticuleux, cette âpreté d'observation, cette verve satirique et douloureuse, cette éloquente sobriété d'expression, qui sont la marque de son talent si incisif et si personnel. Le livre pourrait être pénible car c'est une histoire douloureuse, si vivante qu'elle apparaît vécue, mais une multitude d'observations amusantes, de coins lestement croqués l'animent et l'agrémentent et en font une œuvre complexe, humaine, séduisante infiniment.

TANCRÈDE MARTEL

L'Afrancesada.

Dans l'Afrancesada M. Tancrède Martel évoque ces temps de bombe et de mitraille chantés par le poète, où l'Empereur déchaînait sur l'Europe les

dragons chevelus, les grenadiers épiques ; c'est un épisode de la guerre d'Espagne, où l'auteur a déployé sa romanesque et fertile imagination, tout en respectant assez l'histoire pour songer à dédier son livre à M. Frédéric Masson ; selon sa coutume, M. Tancrède Martel nous a présenté de superbes échantillons d'humanité : un chef d'escadrons de la garde impériale qui est un soldat héroïque ; un noble marquis espagnol qui est un modèle de chevalerie ; une jeune fille, vierge guerrière d'une énergie farouche et dont l'âme recèle des trésors de fidélité, d'abnégation et d'amour ; il n'est pas jusqu'au traître de ce drame dont la figure n'évoque des pensées d'héroïsme et de patriotisme. Tous ces personnages sont magnifiques, ils sont presque trop beaux ; il est vrai que M. Tancrède Martel les fait vivre dans un temps de légende où les mâles vertus étaient plus fréquentes qu'en notre siècle prosaïque. Et puis, pourquoi le chicaner puisqu'il trouve moyen, en mettant aux prises ces « surhommes », de nous donner un roman émouvant, tumultueux, où les péripéties les plus extraordinaires sont accumulées sans qu'en somme la vraie histoire en éprouve trop de dommages.

PAUL RENAUDIN

Un Pardon.

C'est un romancier au talent très sain, délicat

et personnel que M. Paul Renaudin. On constate le progrès et l'épanouissement de ce talent à chaque production nouvelle, et son *Pardon* est un volume d'une grande séduction. Ce sont des nouvelles, de grandes nouvelles, très développées et composées comme des romans, où l'auteur, très simplement, en une langue élégante et claire, étudie avec beaucoup de délicatesse et résout, avec une grande force logique et dramatique, des problèmes très émouvants de morale et de sentiment. Et, chose admirable, l'on n'aperçoit nulle part, dans ces études psychologiques, la prétention de l'auteur à nous faire un cours de psychologie ; cela double l'attrait de ces nouvelles, parmi lesquelles j'ai goûté surtout « Un Pardon » et une délicieuse histoire intitulée « L'Oasis », où l'éternelle question de l'amitié amoureuse est agitée et résolue une fois de plus dans le sens de la négative et de l'abstention...

ANDRÉ GIDE

La Porte étroite.

Il y a, dans le roman publié par M. André Gide, sous le titre *la Porte étroite,* des qualités de premier ordre, une rare noblesse de sentiments, une émotion contenue, ramassée, d'autant plus forte qu'elle est exprimée avec plus de mesure et de discrétion. Ajoutez à cela une très touchante anec-

dote qui est bien conduite, et vous aurez les éléments d'un fort bon roman dont le seul défaut est que des lecteurs de notre temps sont absolument incapables de le comprendre : allez donc faire concevoir à des hommes du vingtième siècle que des amants, au sens chaste et cornélien du mot, ayant lu et médité cette phrase du Christ : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », en concluent qu'ils doivent briser un amour très sain, très pur, qui ne peut plus nuire à personne, uniquement pour offrir au ciel l'hommage du plus douloureux des sacrifices volontaires. Nous sommes trop mécréants — ou nous ne le sommes pas assez — pour admettre que le ciel se réjouisse de sacrifices aussi inutiles.

JEAN NESMY

La Lumière de la maison.

M. Jean Nesmy, l'auteur de *la Lumière de la maison*, est un de ces écrivains bien pensants pour qui les romans ne sont pas vains amusements ni jeux d'esprit, mais moyens de propagande et véhicules d'édifiantes idées. Déjà, en un livre précédent, il essayait de ramener les instituteurs « égarés »; aujourd'hui, en une prose familière, il exalte « la lumière de la maison », la foi catholique qui, selon lui, donne l'espoir, le courage et

la force. Pour illustrer sa thèse, il nous montre de très bons curés, apôtres de dévouement et de charité, et un excellent député radical-socialiste qui serait tout à fait brave homme s'il n'était pas si mécréant. Heureusement le bon abbé est là, et, au dénouement, le radical abdiquera ses anciennes idées en proclamant que « le catholicisme est la première force sociale, qui peut faire et doit faire que la terre de France soit douce aux pauvres qui l'habitent, que toute la lumière du ciel entre dans la maison. » L'histoire qui se déroule dans la petite ville dont ce radical, devenu bien pensant, est le maire, est d'ailleurs tout à fait intéressante et contée avec beaucoup d'agrément par un romancier qui connaît très bien les mœurs de province et excelle à les peindre.

ÉLISE ORZESZKO

Meïr.

Traduit par M. Kozakiewicz.

Dans ce roman de mœurs juives, mademoiselle Elise Orzeszko nous conte une histoire fort dramatique de fanatisme religieux, histoire d'allure tout à fait moyenageuse qu'on s'étonne de voir située en plein vingtième siècle. La véhémence de ses héros : le farouche rabbin Isaac Todros et Meïr Ezofowicz, le jeune juif enflammé de libéralisme qui se dresse contre lui, nous surprend également ;

nous ne sommes guère habitués ici à ces fureurs juives et nous voyons mal deux israélites aux prises dans une tragique querelle religieuse et sociale, avec anathèmes, malédictions et massacres à la clef ; il est vrai que nous sommes entourés ici de sceptiques tandis que le roman d'Elise Orzeszko, se déroule dans les steppes lointains de la Lithuanie : il est vigoureux, émouvant, un peu pénible parfois, très original et pittoresque.

JEAN DE LA BRÈTE

Aimer quand même.

Aimer quand même : excellente devise pour ceux qui aiment vraiment ; c'est celle de Bernard Cébronne, le héros de ce roman. Bernard Cébronne, le célèbre médecin, s'est épris d'une charmante personne, Gertrude Deplémont, belle, obscure et pauvre, et il veut l'épouser. Tous les obstacles qui s'élèvent devant une union si disproportionnée ne font qu'exalter sa passion ; il « aime quand même » ; mais un drame affreux éclate : Gertrude est soupçonnée, presque convaincue d'assassinat ; tout l'accable, tout l'accuse, mais Bernard « aime quand même » ; il croit à l'innocence de sa bien-aimée, et contre tous, avec l'aide de son ami des Jonchères, avocat très cicéronien, il établit son innocence. L'histoire est narrée avec tout cet agrément que M. Jean de La

Brète sait mettre dans ses contes bleus, dont les personnages, au lieu des ailes traditionnelles et des peplums aériens, portent de simples vestons, comme vous et moi, ce dont nous sommes, au fond, très flattés.

HISTOIRE, POLITIQUE, VOYAGES, DIVERS.

Dr LOUIS PASTOR

Histoire des Papes depuis la fin du Moyen-Age. VIIe et VIIIe volumes.

Ces volumes où se poursuit la publication d'une œuvre magistrale, traduits avec beaucoup de soin et d'élégance par M. Alfred Poizat, sont consacrés tout entiers au pape Léon X, « Médicis jusqu'aux moelles, type du Florentin d'alors, politique très souple, point scrupuleux, infatigablement actif, en même temps qu'admirateur extraordinairement généreux et fin de l'érudition, de l'art et de la musique, mais qui manquait vraiment trop du caractère, de la grandeur et de la profondeur d'esprit de son prédécesseur, Jules II, le Pape le plus violent de la Renaissance ». Ainsi, le pontificat de

Léon X, dont le souvenir reste indissolublement lié à l'âge d'or de la Renaissance, à cette merveilleuse floraison d'art et de littérature, ne fut point, tant s'en faut, favorable aux intérêts de l'Eglise ni à la renommée du Saint-Siège ; cette conclusion ressort éloquemment du livre du docteur Louis Pastor, modèle d'histoire scientifique et impartiale appuyée sur une foule de documents précieux, vérifiés sans cesse par des références qui, loin de l'alourdir, la rendent plus pittoresque encore et plus attrayante et en font non seulement l'histoire d'un Pape, mais l'histoire d'un temps qui fut entre tous émouvant et séduisant.

La gloire du pape Léon X ne sort pas grandie de cette longue et consciencieuse étude, car l'auteur estime que son pontificat, éclairé par les rayons de l'art de Raphaël, fut exagérément loué par les humanistes et les poètes, et que, d'autre part, il est trop certain qu'il « fut caractérisé par son abandon sans réserves aux tendances mondaines et aux formes brillantes de la nouvelle culture, ainsi que par le recul du sentiment ecclésiastique et qu'il a été par là tout à fait funeste au Saint-Siège ».

GÉNÉRAL GRIOIS

Mémoires (1792-1822). — 2e volume.

Lors de l'apparition du premier volume de ces

mémoires, j'ai eu l'occasion de dire l'intérêt très vif des récits du général Griois; « le second volume, dit M. Chuquet, n'est pas moins attachant que le premier. Griois y raconte la campagne de Russie, la campagne de Saxe, la campagne de France et le siège de Mézières » ; rien de plus émouvant que ces souvenirs : c'est la marche épuisante à travers les steppes de la Russie, l'horreur de l'incendie, le terrible passage de la Bérésina; et cette admirable campagne de France : Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, étapes épiques, — Arcis-sur-Aube où Griois essuie une canonnade inouïe, et l'abdication de l'Empereur que Griois aime et admire profondément, qu'il proclame le héros des siècles, et qu'il trouve plus grand que jamais dans l'adversité, dans ce sacrifice de 1814 où il abandonne son trône pour la paix et l'existence de la France, — mais Griois a trop admiré l'abdication pour admettre les Cent Jours, il ne peut se défendre, en 1815, d'une profonde douleur au retour de l'Empereur, refuse de rentrer à Paris et suit, obscurément, ce qu'il croit être son devoir.

FRÉDÉRIC MASSON

Jadis et Aujourd'hui. — 2e volume.

Le titre : *Jadis et Aujourd'hui*, sous lequel M. Frédéric Masson a réuni ses plus récentes études est heureusement choisi et très significatif, non

seulement du genre de ces études, mais aussi, et surtout, des préoccupations de leur auteur. *Jadis et aujourd'hui*, ces deux adverbes, ne sont pas uniquement des étiquettes apposées sur des histoires du temps passé ou du temps présent, ils expriment avec beaucoup de force l'état d'âme d'un historien qui, plongé dans l'étude d'un « jadis » plein de gloire et par lui à jamais regretté, se rappelle sans cesse les faiblesses, les fautes et les tristesses « d'aujourd'hui » et se sert des leçons du passé pour flétrir le présent et préparer l'avenir.

La deuxième série de ces études est précédée d'une apostrophe au lecteur où M. Frédéric Masson proclame une fois de plus, avec une rare véhémence, son sentiment : « Sous peine de déchéance totale, de déliquescence ou de démembrement, la France doit revenir à la seule formule de gouvernement qui puisse concilier les intérêts et les principes, rétablir l'ordre dans la rue, l'ordre dans les esprits, l'ordre dans les consciences » ; c'est-à-dire au césarisme, unique sauveur. M. Frédéric Masson ne voit point d'autre remède ; il l'oppose non seulement à l'anarchie présente mais à toutes les monarchies de droit divin et à ce « nationalisme intégral. » A dire si vertement sa façon de penser, l'historien doit s'attendre à recevoir, de droite et de gauche, quelques horions ; ils ne lui sont point ménagés, mais M. Frédéric Masson n'en a cure, il lui sied d'être malmené comme le fut Alceste, car il a « fort aimé toujours l'homme aux rubans

verts et, sauf sa passion pour Célimène, il le suivrait presque en tout, car il était vrai, sincère et droit. »

Tout chaud encore de cette apostrophe au lecteur, j'ai lu les divers chapitres de ce livre, et, profane innocent, ignorant des colères poétiques et des susceptibilités politiques, je me suis étonné qu'ils aient pu soulever de tels orages : les pages sur la maison de la place Vendôme, racontée pendant cent cinquante ans, depuis les temps de la compagnie de Marneuf jusqu'à ce jour où le général Hulin y reçut la menaçante visite du général Mallet, sur la mystification de Marco Saint-Hilaire, sur la mort de Joséphine, sur le baron Fain, sont d'un intérêt captivant ; elles ont cette vie intense que M. Frédéric Masson sait communiquer aux poudreux documents du passé ; elles ne m'ont point paru subversives. Plus loin, c'est l' « Aiglon » et l'histoire de la visite de la comtesse Camerata à Vienne, controverse historique qui n'a rien de bien combatif et où, au demeurant, l'historien apporte une preuve évidente de sa bonne foi en rectifiant publiquement une erreur; des anecdotes sur Louis XVIII et l'ordre du Saint-Esprit, où évidemment n'apparaît pas une grande tendresse pour le roi de France ; mais tant d'années ont passé que les passions ont dû se calmer.

Dans tous ces chapitres, dans d'autres encore, d'un intérêt tout à fait remarquable, je ne vois pas, non, vraiment, qu'il y ait matière à se mettre si fort en colère ; seules prêtent à la discussion, des

études très âpres sur la « question Corse », « le Syndicat des contribuables », « l'Anarchie du mysticisme », chapitres très actuels que j'ai lus, mais dont je n'ai point à parler, car c'est de la politique, et la « Petite Chronique des Lettres », par bonheur, ignore cette mégère.

ALEXANDRE DE HAYE

Desaix.

Pages napoléoniennes encore : voici un très remarquable ouvrage de M. Alexandre De Haye ; c'est une « étude politique et militaire » sur *Desaix*, « sa carrière, ses premières armes, nos guerres sur le Rhin avant la Révolution ». Comme préface à cette histoire d'un admirable soldat et d'un pur héros, M. Alexandre De Haye a rédigé un éloge de la guerre, où à grand renfort d'arguments philosophiques et de citations antiques, il s'évertue à démontrer la nécessité, la noblesse, l'utilité de la guerre; on peut détester les doctrines antimilitaristes et trouver tout de même qu'il y a quelque excès dans cette apologie de sanglantes hécatombes; du moins, la guerre a eu le mérite de faire surgir des héros admirables, parmi lesquels Desaix, « qui a su la guerre et l'a aimée, qui l'a faite comme Turenne, en sage tout ensemble et en capitaine accompli ». M. Alexandre de Haye lui a consacré

une étude très complète, basée sur une savante et riche documentation, et écrite avec un enthousiasme éloquent et parfois grandiloquent.

S. A. LE PRINCE MURAT

Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815).
3e volume (1804-1805).

Les *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815)*, publiés par S. A. le prince Murat : cette admirable mine de renseignements historiques, continue à être mise en valeur par M. Paul Le Brethon. Le troisième volume embrasse les années 1804 et 1805, pendant lesquelles Murat fut gouverneur de Paris ; aussi intéressant, aussi divers, aussi copieux que les deux premiers, ce volume contient une foule de lettres où nous pouvons, presque jour à jour, suivre, dans la coulisse, l'histoire de Paris et de l'Empire ; les destinataires de ces lettres s'appellent Bonaparte, Junot, Chaptal, Lacépède, Frochot, Fouché, Lannes, Caulaincourt, le cardinal Fesch, que sais-je encore ? La figure de Murat s'y précise et s'y éclaire : elle apparaît tout à fait belle et émouvante, et son rôle, notamment dans l'affaire du duc d'Enghien, rôle tout à fait honorable et humain, y est établi de façon péremptoire.

LADY BLENNERHASSETT

Marie-Stuart.

Marie-Stuart, la reine infortunée dont la cause est gagnée depuis longtemps devant les poètes parce qu'elle fut belle et qu'elle fut malheureuse, n'a pas triomphé définitivement devant le tribunal de l'histoire moins facile à apitoyer et à séduire ; il reste bien des choses troubles dans son dossier. Mignet a, le premier, essayé de les élucider en s'appuyant, non pas sur des impressions ou des sentiments, mais sur des documents, et toutes les études qui ont été tentées depuis un siècle ont dû s'inspirer de ses travaux ; lady Blennerhasset le proclame dans la préface d'un ouvrage qu'elle a consacré à *Marie-Stuart* et dont la traduction nous est offerte par elle-même. On serait tenté de dire que ce livre est définitif, si un ouvrage d'histoire pouvait être définitif; en tous cas, il met à profit des documents nouveaux fort précieux, dont Mignet n'avait point eu connaissance, et il nous apporte, sous une forme concise et scientifique, une masse de lumières nouvelles sur cette existence de reine, de prisonnière et de suppliciée qui est bien la plus romanesque, la plus dramatique et la plus shakspearienne des aventures qui aient jamais été vraiment vécues.

COMTE CHARLES DE MOUY

Souvenirs et Causeries d'un Diplomate.

L'éminent ambassadeur Charles de Moüy est, on le sait, un très délicat lettré, et l'on retrouve en ces pages délicieuses de finesse, de sentiment et d'art, ce talent littéraire qui fit le succès des « Lettres du Bosphore », mais si son agrément littéraire est très vif, c'est surtout par son intérêt historique que se recommande l'ouvrage de M. Ch. de Moüy : « J'ai raconté — dit-il — dans ce volume, les principaux souvenirs de ma vie diplomatique, les épisodes dont j'ai été témoin et ceux auxquels j'ai pris part comme secrétaire d'ambassade, chargé d'affaires, ministre plénipotentiaire et ambassadeur ; en rassemblant ces pages où je me suis efforcé avant tout d'être exact, je n'ai pas d'autre prétention que d'apporter mon faible contingent à l'histoire. » Et ce sont tour à tour, évoqués par un homme qui les vit de près, qui les connut, qui y fut intimement mêlé, les événements diplomatiques parmi les plus importants de notre histoire contemporaine : la délégation des affaires étrangères à Tours, à Bordeaux, la conférence de Constantinople, le congrès de Berlin, l'annexion de la Thessalie, le blocus d'Athènes et l'histoire de la politique francophophe et mégalomane de Crispi.

EUGÈNE DUFEUILLE

Sur la Pente du collectivisme.

Histoire future qui, espérons-le, ne sera jamais de l'histoire présente : M. Eugène Dufeuille nous montre les dangers qui nous entraînent : *Sur la Pente du collectivisme*. Avec beaucoup de vigueur, il fait le procès de certaines tendances actuelles et de certaines coupables complaisances, étudie ce que sera le régime collectiviste, le rôle de la Confédération générale du travail, les vices du régime parlementaire, où, trop occupé de réélection, on n'a pas le temps de songer au péril qui menace la société et la patrie, et conclut en disant qu'il « aura rempli sa tâche à son gré s'il a pu rendre plus sensible à quelques-uns le péril où se trouve aujourd'hui l'existence de la propriété individuelle et rallier quelques nouveaux suffrages au seul moyen efficace de le conjurer pour le moment. Quant à le faire disparaître à tout jamais, ce serait un grand enfantillage de l'espérer. Entre ceux qui ne possèdent pas et veulent prendre ce qu'ils n'ont pas et ceux qui possèdent et ne veulent pas abandonner ce qu'ils ont, la querelle est aussi vieille que le monde et elle durera autant que lui ». Sages paroles, conseillères de prudence et de modération dans les jugements à porter sur les hommes et les choses de notre temps si vilipendé.

ÉMILE PATAUD et ÉMILE POUGET

Comment nous ferons la Révolution.

Dans ce livre à sensation, MM. Emile Pataud et Emile Pouget, les deux ténors de la C. G. T., nous racontent gentiment le chambardement qu'ils nous méditent : *Comment nous ferons la Révolution*, s'écrient ces messieurs sur la couverture d'un volume destiné à nous donner la chair de poule et à nous faire trembler dans nos peaux de bourgeois.

Le titre seul est au futur, le roman est au passé : MM. Pataud et Pouget imaginent que la révolution est un fait accompli et ils nous la racontent, avec une certaine verve d'ailleurs, à la façon du capitaine Danrit — qu'ils me pardonnent de prononcer le nom d'un affreux militaire ! — lorsqu'il évoquait « la guerre de demain, les combats en ballons, le péril jaune ».

C'est, retracé comme en un procès-verbal, le récit des derniers jours de la société bourgeoise et de l'avènement de la C. G. T., à laquelle, modestement, MM. Pataud et Pouget ont confié tous les pouvoirs ; elle remplace le Président, les ministres, la Chambre, et elle administre tout, pour la plus grande joie de tous, dans un pays devenu édénique, où tout le monde est frère et travaille d'un même cœur. Comme il n'y a plus de propriété, il n'y a plus de voleurs pour songer à s'en emparer et, lo-

gique avec elle-même, la C. G. T., ouvre les prisons et licencie les tribunaux — héritage d'un autre âge.

La vie qu'on mène dans la France de MM. Pataud et Pouget, sous l'œil paternel du Congrès fédéral, est vraiment tout à fait gentille ; on y a, ma foi, tout prévu, même le sort des comédiens et celui des penseurs qui, lorsqu'ils auront produit quelque chef-d'œuvre, devront se considérer comme suffisamment payés par la joie qu'ils donneront à leurs semblables. Et la presse donc! quel régime admirable. Plus de vaine polémique ni de discussion, puisqu'il n'y aura qu'une gazette, celle de la C. G. T. Ce sera délicieux! Et les ci-devant qui songeront à émigrer auront bien tort ; on les laissera faire, d'ailleurs, et même on les munira, à leur départ, d'un petit pécule, car le Congrès fédéral disposera de quelque monnaie, ayant fait main basse, dès le début de l'ère nouvelle, sur tout l'argent contenu dans les grandes, moyennes et petites banques.

Comment comprendre après cela que des étrangers soient assez cruels pour vouloir attaquer ce charmant pays! Mais on sera patriote, — l'internationalisme, c'était bon dans l'opposition, et l'on défendra la frontière, morbleu! pas par la guerre, non! ces messieurs sont trop antimilitaristes ; et ils négligeront les fusils et les canons, remplacés par des projectiles très ingénieux, que les savants de la C. G. T. auront immédiatement inventés et qui, lancés du haut d'aéroplanes, donneront à l'ennemi

quelques confortables maladies telles que le choléra, la typhoïde, la peste, etc... On est humanitaire ou on ne l'est pas!

Tout cela est d'une fantaisie charmante, et si la langue française n'était pas outrageusement sabotée à tant de pages de ce livre, où l'on célèbre les « grèves-généralistes » et les « trustificateurs », où l'on fustige le « commercialisme » et les gouvernements « interventionnistes », ce serait très bien, et je pourrais louer sans réserve l'agrément et l'intérêt de ce roman; qui sait? cela me vaudrait peut-être, au jour prochain de l'avènement du régime Pataud, la considération de nos nouveaux maîtres, qui m'attribueraient sans doute quelques-uns de ces « bons de luxe » dont ils se réservent la répartition et qui permettront d'acquérir, rue de la Paix, les beaux bijoux, les luxueux chapeaux et les bibelots futiles que, dans le temps présent, nous payons fort cher — d'un or réactionnaire.

AUGUSTE EHRHARD

« Une Vie de Danseuse »
Fanny Elssler.

Une vie de Danseuse! c'est *Fanny Elssler*, l'incomparable artiste en qui Théophile Gautier incarnait Terpsichore elle-même, avec son tambour de basque et sa tunique fendue sur la cuisse et relevée

par des agrafes d'or, qui revit dans le livre de M. Auguste Ehrhard. *Fanny Elssler !* que de légendes, que d'histoire, que de souvenirs évoqués par ce nom ! Songez que dès l'année 1817, dans le beau temps de Vienne enfiévrée de plaisirs, de joies, de musique, la petite Fanny, âgée de sept ans, avait commencé de danser et de séduire le monde avec cette grâce souriante et cette spirituelle vivacité que son parrain, Haydn, semblait lui avoir inspirées, quand, dès les premiers jours, elle réglait ses pas sur les jolies cadences du maître. C'est en ces temps si lointains pour nous, si embrumés déjà de légendes, où l'Aigle vivait encore à Sainte-Hélène et l'Aiglon à Vienne, que Fanny Elssler commença de connaître la gloire ; c'est hier, tout près de nous, en 1884, qu'elle acheva paisiblement une longue et heureuse vie. Près d'un siècle d'histoire ! Fanny Elssler la connut, cette histoire, elle en reste une figure marquante, et elle nous intéresse d'autant plus que nous la sentons tout près de nous et que son long et glorieux passé rattache notre temps à un temps prestigieux, que nous voudrions tant connaître.

Fanny Elssler ne fut pourtant pas, comme d'autres grandes artistes, mêlée intimement à l'histoire ; même il n'est plus permis de parler d'elle à propos du duc de Reichstadt, dont décidément — malgré Dumas et malgré Rostand — elle ne charma point les loisirs ; c'est bien dommage d'ailleurs ! Sa vie fut « une vie de danseuse », sans plus ; mais quelle danseuse et quelle existence ! M. Ehrhard l'évoque

en des pages très documentées où, devant nos curiosités enchantées, revivent l'Opéra de Paris sous la direction Véron, et Marie Taglioni, la rivale de Fanny, et « le Diable boîteux » et « la Chatte métamorphosée en femme », célébrée par Théophile Gautier; l'auteur relate seulement des faits, des chiffres, des documents très bien ordonnés et présentés : notre imagination fait le reste; en lisant ces lignes, nous croyons revoir un temps autrefois vécu, et nous mêlons tout cela, délicieusement, avec nos souvenirs de Balzac; l'auteur, lui, passionné non seulement pour sa danseuse, mais surtout pour la danse, se désole, après avoir fait revivre Fanny Elssler, de voir dédaigner le ballet lui-même. « Ayons le courage de le dire : c'était un spectacle exquis. En faisant mouvoir la beauté vivante selon le rythme musical, il associe deux éléments qui ont une force d'expression singulière. Il ajoute au chef-d'œuvre de la nature toute la magie que le son met au service du génie humain. La femme en est l'âme. Elle devient le rythme incarné, la musique faite visible ».

FERDINAND BAC

Le Mystère vénitien.

Venise, la mélancolique et majestueuse cité célébrée depuis des siècles par les poètes, les histo-

riens et les artistes, n'a jamais eu plus de prestige qu'en notre siècle prosaïque ; en même temps que les touristes envahissent, en foule toujours plus dense, la place Saint-Marc et les palaces ultra-modernes du Lido, les écrivains se ruent sur la ville des doges, la « découvrent » à l'envi, explorent son passé, analysent son présent, devinent son avenir et chacun nous rapporte en un volume, soigné avec amour, « sa Venise ». Ne nous en plaignons pas, car ce zèle nous a valu quelques très beaux livres ; mais tout de même c'est un peu gênant pour ceux qui — comme moi — n'ont point connu la joie d'un séjour à Venise et cherchent à s'en faire une idée dans les livres : les tableaux sont si différents, les impressions si contradictoires, qu'avec chaque document nouveau, le lecteur est un peu moins fixé. Il faudra donc que nous aussi nous allions à Venise, que nous aussi nous fassions le bienheureux voyage et bâtissions, sinon sur le papier, du moins dans notre cœur et notre cerveau, « notre Venise » à nous...

En attendant, voici une nouvelle contribution à cette passionnante étude : c'est aujourd'hui M. Ferdinand Bac qui cherche à pénétrer *le Mystère vénitien*. Depuis le temps où l'exquise *Vieille Allemagne* nous révéla, en ce frivole et parisien dessinateur, un lettré délicat et pensif, j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de louer le talent littéraire de M. Bac ; il a trouvé pour chanter la « Vieille Allemagne » les paysages de Goethe » et « le Fan-

tôme de Paris » des accents émouvants, des formules nouvelles.

Il excelle à peindre non seulement ce qu'il voit, mais aussi et surtout ce qu'il se rappelle ou ce qu'il devine; sous l'Allemagne des usines et des casernes, il avait retrouvé et chanté la vieille Allemagne des chansons; sous la Venise du temps présent, celle de la tradition prestigieuse, de l'art éternel, du majestueux silence, ou plutôt en avant d'elle, dans un avenir prophétique, c'est la Venise de l'avenir qu'il prévoit et chante, celle que sauront coloniser et vivifier les Américains. C'est d'ailleurs la Venise d'un passé lointain, celle du temps où les Vénitiens se « réjouissaient des ballots d'étoffes et des tonnes d'huile qui encombraient leur vestibule, celle où ils n'étaient pas encore devenus des artistes sensibles à tous les raffinements de la beauté, c'est-à-dire des bâtards avilis dans la mollesse, des jouisseurs, des héritiers ».

Un peu paradoxale, ne trouvez-vous pas, cette théorie ? M. de Guérande, le héros de Bac, en convient; il aime, nous dit-il, le paradoxe, « pour ce qu'il contient une grande somme de vérité, et aussi pour le trouble qu'il jette dans l'ordonnance si parfaite de nos fortes erreurs ». Tout cela est bel et bon, mais je serais ravi de connaître Venise avant ces temps attendus, avant qu'elle ne soit américanisée et reprise par la vie ; j'ai comme une idée que M. Bac est de mon avis et tous les paradoxes du monde ne peuvent rien

contre les émotions très nobles et très douces qu'il éprouva lui-même devant cette splendeur endormie, émotions qui se dégagent de bien des pages, les meilleures du livre, et les plus nombreuses.

CAMILLE MAUCLAIR

La Religion de la Musique.

M. Camille Mauclair nous donne sous ce titre un livre d'une compréhension très délicate où, avec beaucoup de grâce et de sensibilité, il définit le sens intime de la musique, développe des propositions sur la musique, esquisse des figures de musiciens et expose des idées générales sur la musique contemporaine. J'ai beaucoup goûté l'éloquente préface où il plaide la cause des profanes « qui ne savent qu'adorer la musique, ingénuement, et n'osent presque plus en parler qu'à eux-mêmes, comme des croyants dédaignés par des théologiens ». La critique musicale avec toute sa science ne peut rien et ne doit rien valoir en dehors de cette foi dont, « vous et moi », les ignorants, ressentons avec tant de béatitude la toute-puissante grâce. Il y a dans la musique autre chose qu'un art inventé par nous et dont les réalisations tombent sous la juridiction de la critique, cet « autre chose », il nous préexistait, il nous survivra, il emplit l'éther et nous crée

un état de conscience hyperphysique merveilleux, insolite et souverain : la musique comme volonté et comme représentation ».

ALFRED BINET

Les Idées modernes sur les Enfants.

Il n'y a pas, dans le monde, d'étude plus émouvante que celle de l'âme et du cerveau de l'enfant, pas de problème plus passionnant que celui de sa culture et de son éducation : c'est tout l'avenir moral et intellectuel de l'individu, c'est toute la vie future de la race qui est en jeu, et nous livrons aux maîtres de nos écoles ce qu'il y a en nous de plus précieux et de plus émouvant : notre lendemain. Comment, dès lors, concevoir que les ouvrages — et Dieu sait s'il y en a ! — consacrés à l'étude d'une question si vaste, si humaine et si belle, que tous ces livres de pédagogie soient, presque toujours, ennuyeux pour les profanes. Loin de moi la pensée de nier le mérite d'un grand nombre d'entre eux, ni de traiter à la légère les hommes éminents qui, dans des volumes compacts, nous ont apporté le fruit de leurs travaux, de leurs recherches, parfois — plus rarement — de leur expérience ; mais sans doute ont-ils été souvent trop savants et pas assez humains, sans doute se sont-ils trop longtemps enfermés dans leur labo-

ratoire et dans leur chaire et n'ont-ils pas assez regardé toute cette vie, toute cette jeunesse que doivent régenter et former leurs programmes.

Ces réflexions, dont je ne m'exagère pas l'originalité et qui doivent être bien souvent venues à l'esprit de ceux que préoccupent les enfants, me sont suggérées par la lecture du livre tout à fait remarquable de M. Alfred Binet.

Il faut lire ce livre qui vient bien à son heure, alors que toute la jeunesse française reprend le chemin de la classe ; il faut le méditer ; c'est un bilan, où l'auteur a voulu exprimer ce que trente ans de recherches expérimentales poursuivies principalement en Amérique et en Allemagne, et un peu en France, lui ont appris sur les choses de l'éducation. Trois questions principales sollicitent son attention : 1° les programmes ; 2° les méthodes d'enseignement ; 3° les aptitudes des enfants. Selon M. Binet, il y a beaucoup à faire pour les deux premiers chapitres ; il ne faut pas se contenter, lorsqu'on élabore un programme, de faire une belle déclaration de principes, mais il convient de se préoccuper surtout de son application pratique, nécessaire et, pour ainsi dire, mécanique ; de même, les méthodes d'enseignement moderne doivent laisser, plus qu'elles ne font, à l'initiative de l'enfant, lequel doit cesser d'être un sujet passif, un récepteur ; « l'école ne vaut que comme préparation à la vie. »

En ce qui concerne enfin les aptitudes de l'en-

fant, l'auteur développe les pensées les plus généreuses et les plus fécondes : il est absurde, à son avis, de ne pas s'occuper, plus qu'on ne le fait, des aptitudes individuelles ; l'enfant est trop souvent pour le pédagogue une quantité négligeable ; on semble admettre qu'il existe un enfant type et auquel tous ressemblent plus ou moins, et « on méconnait ainsi toutes les différences qui existent non seulement entre leurs caractères, leurs manières de sentir, mais aussi entre leurs manières de penser et leurs aptitudes intellectuelles » ; pour ces pédagogues, une classe de quarante ou de cinquante enfants est un troupeau dont ils ne discernent pas les unités. Certes il est bien difficile de concilier l'enseignement collectif avec cette notion, cette étude des individus ; cela est difficile mais non pas impossible et c'est une tâche digne du dévouement et de l'intelligence des éducateurs. Seulement, il faut l'indiquer et la préciser, et c'est à quoi contribuera puissamment le livre de M. Binet, dont les chapitres étudient tour à tour : l'enfant à l'école ; le corps de l'enfant ; la vision et l'audition ; l'intelligence : sa mesure et son éducation ; la mémoire ; les aptitudes : aptitude particulière et culture générale ; la paresse et l'éducation morale.

Considérée ainsi, la pédagogie apparaît vraiment comme la plus vaste et la plus humaine des sciences ; elle nous permet de nous pencher de plus près sur l'âme de nos enfants, « elle nous enseigne

comment il faut s'y prendre pour leur assurer l'éducation de la mémoire, du jugement et de la volonté ; elle n'est pas seulement utile à eux, mais à nous-mêmes, et faisant un retour sur nous, sur nos infirmités et nos faiblesses, nous voyons combien nous gagnerions à nous appliquer ces méthodes. »

MÉMENTO DU MOIS D'OCTOBRE

ROMANS

Arnoldi (N. d'). — *Sans Conclure.*

Bordeaux (Henry). — *La Croisée des Chemins.*

Cassot (Madame Cécile). — *Outragée !*

Demesse (Henri). — *Le Calvaire de la Duchesse,* un grand roman passionnel.

Emery (René). — *Le Vertige.*

Fillay (Hubert). — *L'Usure,* un « roman de mœurs d'étudiants. »

Hendryx (Léon). — *Le Devoir du bonheur.*

Lloyd Osborne. — *Bebé-Boulet,* un très amusant roman anglais.

Noussanne (Henri de). — *Roman pour ma fiancée.*

Renaud (Joseph). — *L'Enlizé du Mont-Saint-Michel,* un roman dont l'action poignante se déroule dans ce cadre breton d'une incomparable splendeur, évoqué par l'écrivain de façon saisissante.

Riotor (Léon). — *En Auto.* Reliées par le mince fil de l'aventure de Boby et Crapotte, ce sont, évoquées en une prose pittoresque et rapide, les images de la vie violente du plein air, que nous ne menons plus à toute bride mais

à toute vapeur et même à toutes ailes, car le couple de M. Léon Riotor pratique aussi l'aéroplane.

Sarrazin (Gabriel). — *L'Inspirée.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Bardoux (Jacques). — *La Reine Victoria,* des pages choisies de sa correspondance, traduites et préfacées par M. Jacques Bardoux et réunies en un volume d'un bien vif intérêt.

Baudrillard (Monseigneur). — *Les Universités Catholiques de France et de l'Etranger*, une très intéressante plaquette du recteur de l'Institut Catholique de Paris.

Beauregard (Marquis Costa de). — *Pages d'Histoire et de Guerre,* ce sont les dernières qu'ait écrites le marquis Costa de Beauregard ; on relira avec intérêt, dans ce volume, préfacé par M. Henry Bordeaux, l'étude sur Victor-Amédée II, duc de Savoie, les notes sur le mariage secret de Madame la duchesse de Berry, suivies par la confession de Deutz, celles encore sur Bernard de Saxe-Weimar, « un prince allemand au service de la France » ; et enfin des pages très vibrantes : « Pendant et après les coups de feu », héroïque évocation de l'Année terrible.

Binet-Sanglé (Docteur). — *La Folie de Jésus,* un livre où, sans souci pour des croyances respectables, l'auteur, professeur à l'école de psychologie, soumet à l'examen médical des faits et des miracles qui ne relèvent que de la foi.

Boissier (Gaston). — *L'Académie française sous l'Ancien régime,* un livre posthume où l'on retrouve cette grâce souriante dont Gaston Boissier savait si bien orner son érudition.

Bouchaud (Pierre de). — *Les Périodes historiques de Bologne,* une étude très claire et très documentée, agréable-

ment illustrée et terminée par une précieuse chronologie.

Bourg (Joseph du). — *Les Entrevues des Princes à Frohsdorf* (*1873 et 1883*), un récit où l'auteur essaye de démêler « la Vérité et la légende ».

Brieu (Jacques). — *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes?* Dieu soit loué, j'ai cru comprendre en parcourant cette plaquette, que la réponse était négative.

Buat (Commandant E.). — *Etude critique d'histoire militaire* (*1809*). — « De Ratisbonne à Znaïm ».

Devaureix (Général). — *Souvenirs et observations sur la campagne de 1870,* « depuis notre départ du camp de Châlons jusqu'à la capitulation de Metz, » travail rédigé par le général Devaureix durant sa captivité à Lübeck, d'après ses notes personnelles prises jour par jour comme lieutenant au 66e régiment d'infanterie.

Dino (Duchesse de). — *Chronique,* le troisième volume de cette précieuse, vivante et alerte *Chronique,* qui constitue pour l'histoire des trente années écoulées entre 1830 et 1860, un inestimable document. Le présent volume embrasse neuf années, il commence en 1841 pour finir en 1850; c'est toujours la même précision de souvenirs et de dates, presque d'heures, la même espièglerie. C'est la Cour de Prusse qui revit avec toutes ses petites intrigues et toutes ses petites passions, et ce sont : Thiers, Chateaubriand, Guizot et Madame de Lieven, Dupin, Dupanloup et Ravignan, Monseigneur Affre, et encore Rachel et Madame Viardot; puis c'est la Révolution de 1848 qui vient troubler la duchesse jusqu'en sa seigneuriale demeure de Sagan, et les signes précurseurs de l'Empire que nous verrons dans le prochain volume...

Dudit (Madame Isabelle). — *Amour et Maternité,* des vers d'une inspiration élevée et d'une forme familière.

Fertiault. — *La Vie du Livre,* un excellent ouvrage consacré à la connaissance, l'amour et l'apothéose du livre, préfacé et loué par Albert Cim qui est un bon juge.

Fleischmann (Hector). — *Robespierre et les femmes.*

Gachot (Edouard). — *Précis de la Guerre en Suisse* (*1799*), une très intéressante et très savante étude qui établit ce

que fit Masséna dans le pays de Guillaume Tell et qui met en valeur le fameux manuscrit de Marès, resté depuis 1801 dans les archives de M. le prince d'Essling.

Garet (Emile, ancien député). — *L'Action providentielle de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, un curieux travail que l'auteur qualifie, assez prudemment de « Simple hypothèse ».

Godard (André). — *Les Madones Comtadines* : animé d'une foi religieuse très ardente et très sincère, l'auteur se console des tristesses et de l'incroyance du temps présent en évoquant à nos yeux « l'histoire de la Papauté avignonnaise », « l'authenticité de la Sainte-Baume », etc., toutes choses très édifiantes qu'il dédie à la mémoire de son fils en remerciant Dieu d'avoir « soustrait aux flétrissures du monde ce cœur très aimant, cette âme très pieuse. Parce que ce n'est pas la mort qui sépare, mais la vie ». Parce qu'au sinistre « jamais plus » matérialiste il faut opposer le « toujours, toujours » du chrétien.

Halévy (Daniel). — *La Vie de Frédéric Nietzsche*, un fort bon livre où les idées du philosophe allemand, si répandues et à la fois si peu connues et si mal comprises, sont éclairées et étudiées à travers sa vie. En des pages merveilleusement compréhensives et documentées, l'auteur nous fait suivre, parallèlement, l'existence tourmentée de l'homme et le calvaire de cette pensée géniale et obscure, jusqu'à la tristesse et au néant de la folie et de la mort.

Jullien (Adolphe). — *Musiciens d'hier et d'aujourd'hui.*

Lachèvre (Frédéric). — *Le libertinage devant le Parlement de Paris*, un très beau livre qui mériterait une longue analyse, où l'auteur nous raconte le procès du poète Théophile de Viau et publie intégralement toutes les pièces des archives nationales relatives à cette affaire.

Laforest (Edmond). — *Les Sonnets-Médaillons du* XIXe *Siècle*, un livre où, non content d'évoquer en ses vers d'illustres figures, le poète complète et précise ses images par des épreuves photographiques.

La Salle de Rochemaure (Duc de). — *Du Danube à la Sprée*, des pages pittoresques, amusantes et sérieuses, ani-

mées de profils hongrois et de silhouettes germaniques.

Lenglé (Pierre). — *La Chasse pour tous*, un manuel d'excellent conseil, où notre ami, nemrod émérite, membre du Saint-Hubert-Club de France, explique aux « petits chasseurs », dans un langage simple, clair, précis, en des maximes d'une très accessible sagesse, séparées par de belles images cynégétiques, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Le comte Justinien Clary, grand maître ès sciences cynégétiques a dit d'ailleurs le mérite de ce livre dans une judicieuse et aimable préface.

Levandowski (Maurice). Voir Albert B. Martinez.

L'Hermite (Tristan). — *Tristan l'Hermite*, des « œuvres mêlées » parues dans la « Collection des Plus Belles Pages » et annotées par M. Van Bever.

Lœwengard (Paul). — *Splendeur catholique : du judaïsme à l'église*, un livre dont l'auteur, inspiré par une foi catholique d'autant plus fervente qu'elle enflamme un israélite récemment converti, s'excuse et s'accuse dans sa préface d'avoir été autrefois baudelairien, Nietzschéen, amoraliste, anarchiste.

Lorédan (Jean). — *La Grande misère et les voleurs au* XVIIIe *siècle*, un volume d'une solide et pittoresque érudition où l'auteur retrace l'histoire de Marie Tromel, dite Marion du Faouët, qui, féministe avant la lettre, adopta, il y a deux siècles, le métier très masculin de cambrioleuse, et, communiste d'avant-garde, inaugura bien avant qu'il fût esquissé, le système des reprises sociales. Il y a là une évocation de la vie rurale au dix-huitième siècle et de la justice criminelle de ce temps qui est du plus haut intérêt et de la plus romanesque vérité.

Lowell (Perçival). — *Mars et ses Canaux*, un très curieux et passionnant ouvrage où l'auteur étudie les conditions de vie de nos frères martiens.

Martinez (Albert B.) et Maurice Levandowski. — *L'Argentine au* XXe *Siècle*, une édition nouvelle de cette œuvre considérable où la florissante république Sud-Américaine est évoquée en des pages pittoresques et instructives.

Musset (Alfred de). — *Comédies et Proverbes*, une excellente édition en deux volumes parue dans la collection des « meilleurs auteurs classiques français et étrangers ».

N.... (Capitaine d'Artillerie P.). — *La Journée du 29 août 1870 à l'Armée de la Meuse.*

Najac (Raoul de). — *Souvenirs d'un mime*, un volume agréable, familier, ému, joliment imprimé sur un délicat hollande et illustré de belles images funambulesques.

Nin (Joachim). — *Pour l'Art.*

Niox (Général). — *L'Hôtel des Invalides.*

Rayter (Jean). — *Les Révoltés*, poèmes.

Ribot (Th.). — *Les Problèmes de psychologie affective*, un livre magistral.

Rocher (Edmond). — *Petite Patrie*, seize poèmes Vendômois réunis en un volume qui est un bijou de bibliophilie. De belles gravures sur bois tirées en deux couleurs l'ornent à chaque page en des frontispices décoratifs, et c'est une parure presque trop belle pour des poésies dont la splendeur doit être intrinsèque. Elles ont d'ailleurs un réel mérite, écoutez plutôt la voix d'outre-tombe d'Albert Samain, qui admire en elles un « livre de poésie ardente, chaude, colorée, avec des mélancolies hautaines, de claires tendresses, de simples et jolis abandons et de belles images douces comme un soir d'été ou sauvages et furieuses comme des cavales d'Afrique ».

Routier (Gaston). — *1859-1909*, un livre où l'auteur évoque la guerre d'Italie et le célèbre cinquantenaire de la fraternité latine. M. Gustave Rivet a donné à ce livre une vibrante préface.

Saint-Evremond. — *Saint-Evremond*, des « œuvres mêlées » parues dans la Collection des « Plus belles Pages » et annotées par M. Remy de Gourmont.

Sollier (Docteur Paul). — *Le Doute*, un ouvrage magistral publié à la Bibliothèque de philosophie contemporaine et dans lequel l'auteur nous explique qu'avant de songer à éduquer, à rééduquer la volonté, entité chimérique et insaisissable, il faut apprendre à éviter le doute d'abord, le résoudre ensuite quand il a surgi.

..... — *Peary contre Cook*; *A qui le Pôle Nord,* un ouvrage orné par son éditeur d'un énorme point d'interrogation et tout rempli de documents et de souvenirs; quant à la conclusion, je l'emprunte à la préface du lieutenant G...., chef d'une expédition au pôle arctique; « dans cette lutte entre deux géants, Peary contre Cook, qui sera le vainqueur? Le doute seul peut répondre ». Et nous voilà bien avancés!

NOVEMBRE

LES ROMANS

TRISTAN BERNARD

Le Roman d'un mois d'été.

Une barbe noire, hirsute et opulente, deux yeux malicieux et profonds qui tentent en vain de nous dérober leur éclat derrière des paupières plissées, voici Tristan Bernard! Il nous tend son dernier-né, c'est *le Roman d'un mois d'été*. Que d'autres s'efforcent ambitieusement à nous restituer, en trois cents pages, les luttes, les joies, les angoisses, les amours de toute une vie, Tristan Bernard a des visées plus modestes en apparence, il se contente, discrètement, — je n'ai pas dit paresseusement — d'évoquer à nos yeux un seul mois : « Un mois d'été. »

Et il a bien raison, car, en ce mois où il se passe si peu de chose, il trouve moyen d'accumuler, sans avoir l'air de rien, tant d'observations menues et profondes que le caractère de son héros se dessine avec une netteté merveilleuse, un relief saisissant.

Et c'est d'autant plus remarquable que le caractère de ce héros, Julien Colbet, c'est de n'en point avoir : il est amorphe, ondoyant, indécis. Vous savez combien Tristan Bernard excelle à peindre ces contemporains aux contours flous, que ballottent et que dirigent les événements, ces « Triplepatte » et ces « interprètes » d'occasion jetés par hasard dans un métier qu'ils ignorent, et tant d'autres ; ne nous y trompons pas, ils sont beaucoup moins exceptionnels que ne se le figure notre vanité et il nous suffirait, bien souvent, de posséder un miroir pour vérifier l'exactitude des silhouettes dessinées par Tristan Bernard. En tout cas, l'écrivain s'entend merveilleusement à faire jaillir de cette grisaille, une très particulière gaieté et une philosophie d'un joyeux pessimisme.

Julien Colbet ne déparera pas la collection. Il est charmant, ce personnage « à l'esthétique docile » et qui se prépare, tout de suite, à aimer une femme inconnue dont on lui vante la beauté ; incapable de prendre une grande résolution et condamné à suivre toujours moutonnièrement sa destinée, il se figure qu'il est indécis : quelle erreur ! « S'il voyait clair en lui, il saurait très bien

qu'il n'a jamais de décision à prendre et qu'il attend tout des événements; ce qu'il appelle de l'indécision, c'est plutôt l'ignorance de la route où le Destin va le pousser ». Ce destin ne lui est, en somme, pas trop défavorable, et à l'issue de son mois d'été, le mène, tout doucement, dans les bras de la charmante Antoinette, — non sans qu'il ait éprouvé une dernière hésitation, car « le succès l'inquiétait toujours et il lui fallait une grande force d'énergie pour faire tête à la bonne fortune ». Ne le plaignons pas : il finit par y faire tête le plus gaillardement du monde.

Ne nous plaignons pas non plus : nous avons passé en compagnie de ce don Juan hésitant et falot, un mois délicieux, plein d'agrément et de gaieté, dans un étonnant château que fréquentent des gens très ordinaires, très « quotidiens », dont Tristan Bernard a exprimé la cocasserie avec un art et un esprit délicieux, rien qu'en les faisant parler et agir le plus naturellement du monde.

JEAN VIGNAUD

La Passion de Claude Bernier.

M. Jean Vignaud, dont j'avais signalé déjà des œuvres intéressantes et remplies de promesses, nous a donné toute sa mesure, dans ce roman. C'est, vraiment, un beau livre, tout frémissant de

passion et de vie. Sans vaines recherches littéraires, dans un style concis, rapide, nerveux, l'auteur a fait là œuvre humaine et sincère. Il a évoqué, avec force et vérité, la passion, la passion douloureuse et belle qui illumine l'automne de Claude Bernier, ce vieux médecin de village, amené, vers la cinquantaine, à jouer à Paris, au Palais-Bourbon, un rôle éminent. Très simplement, avec une émotion qui ne s'exprime pas par des mots, mais qui ressort des situations mêmes, il a évoqué la splendeur et la beauté de cet amour, et aussi ses terribles conséquences dans la vie privée et dans la carrière politique de son héros. Devant la ruine de son amour et le désastre de son ménage et de sa famille, il renonce aux ivresses du pouvoir et de la renommée, et s'en retourne, — vieil enfant prodigue — vers le village où l'attend son père et où, obscurément, il reprendra le modeste apostolat d'autrefois, en attendant que la mort le vienne délivrer d'une incurable tristesse.

Les héros de ce drame sont campés en des traits puissamment expressifs : ils évoluent dans ce milieu politique que l'auteur connaît à merveille et dont il a réussi à nous donner une image vivante et fidèle. Un bon roman, vraiment, et un beau livre.

ANDRÉ BEAUNIER

La Fille de Polichinelle.

Un début, c'est d'un véritable début que M. André Beaunier nous offre le régal avec son roman : *la Fille de Polichinelle*. Un début? Comment prononcer ce mot après *les Trois Legrand*, *Picrate et Siméon*, *le Roi Tobol*, tant d'autres œuvres consacrées par le succès? C'est pourtant la vérité, car ce livre est essentiellement différent des précédents : c'est, pour la première fois, une histoire romanesque que nous conte M. André Beaunier; romanesque vraiment, et très proche du grand public, l'aventure de Claire Prégis, la fille de ce Prégis, polichinelle de rencontre, polichinelle pour parades mondaines et fêtes de charité qui, partie d'abord pour être une héroïne, — que dis-je, un héros! — finit par tenir de son père et par devenir vraiment « la fille de Polichinelle ».

Ayant quitté, quinze jours après le mariage, Pierre, son mari, qui l'aime et qu'elle adore, parce que Pierre avait commis la faute inexpiable d'aimer avant elle une femme, elle s'aperçoit, après deux ans d'absence et de silence, qu'elle ne peut plus se passer de lui, et le retrouve quasi marié, père d'un petit enfant, solidement attaché, si bien qu'elle, la femme légitime, n'a plus qu'à devenir la maîtresse en second de son mari.

Telle est l'histoire, dépouillée de ses riches or-

nements, réduite par ma pauvre prose à l'état de squelette : elle est poignante, d'une romanesque et vraie humanité.

Mais si M. André Beaunier a voulu nous émouvoir aux dramatiques péripéties d'une histoire d'amour, nous divertir au spectacle mouvant d'une foule bigarrée, amusante, dont chaque personnage nous intéresse et nous passionne, il n'a pas borné là son ambition : il agite, chemin faisant, les plus graves problèmes, il les agite sans frénésie, doucement, avec beaucoup de grâce et d'esprit, avec une émotion pénétrante, avec aussi une mobilité presque diabolique, et bien souvent, dans *la Fille de Polichinelle*, il est question de bonheur, de sagesse, d'idéal, de volonté, de fatalité.

La conclusion — je n'ose dire la morale — de cette histoire, n'est pas très réjouissante au fond : la nécessité de tuer un idéal, de le laisser mourir, pour qu'il soit possible de vivre n'apparaît pas, en vérité, comme quelque chose de radieux.

Mais l'auteur s'en console comme il peut, et nous en console pleinement pendant le temps que dure son livre, parce qu'il remue des idées avec tant de grâce, parce qu'il anime avec une malice jamais lasse ses personnages, parce qu'il compose comme des « lieder » enveloppés et caressants, des paysages expressifs, nuancés, tremblants, mystérieux, parce qu'il goûte vivement le spectacle du monde et qu'il a le sens de l'invisible, parce qu'il est toujours curieux, amusé, charmé ou ému,

parce qu'enfin, il est, au centre de cette histoire vivante, au milieu de ces personnages humains, un poète...

VICTOR MARGUERITTE

L'Or.

L'Or est une gravure à l'eau-forte, aux accents robustes, parfois violents, qui dénote chez l'écrivain une volonté d'observation rare, venant étayer des dons précieux d'imagination. *L'Or!* roman tumultueux où s'agite, entraîné par le tourbillon vertigineux des affaires, le monde enfiévré des brasseurs d'argent, des boursiers, des financiers et des politiciens sans scrupules; âpre et sombre tableau d'une foule grouillante, dominée par la « *sacra fames* » du poète, tableau des luttes implacables, des rivalités et des rancunes du tripotage-roi. Je ne dirai pas les aventures, les calculs, les ruses, les crimes, le sang versé, les haines, les tares, les châtiments et les impunités, les coups d'audace et les complaisances veules, toute cette tragi-comédie qui pourrait être une histoire de notre temps mais qui fut sûrement une histoire de tous les temps, ou presque : dans le raccourci de l'analyse brève, les faits perdraient à être cités en nomenclature. Et les personnages! c'est Jean Davaux, arriviste sinistre; Georges Wa-

laiffe, loqueteux et crève-la-faim qui dans un bouge crapuleux, rencontre la fortune; Jules Darmilly, misérable viveur, et toute une phalange de satellites, plus louches les uns que les autres, et dont la hideur morale fait paraître plus attendrissantes deux figures d'idylle qui reposent de tant de méchanceté. M. Victor Margueritte s'est défendu d'édulcorer l'âpreté de son récit; il faut le louer d'avoir eu la logique d'aller jusqu'au bout de sa tâche, puisque, ainsi menée, elle passionnera le lecteur.

ABEL HERMANT

Coutras soldat.

M. Abel Hermant poursuit, sans pitié pour notre réputation à venir, la publication de ses « Mémoires pour servir à l'histoire de la Société », où nos arrière-neveux puiseront une si fâcheuse opinion de nous-mêmes, et il enregistre aujourd'hui les faits et gestes de *Coutras soldat.* Je suis fortement exposé à répéter, en parlant de Coutras soldat, les mots dont j'usais naguère pour le *Cadet de Coutras*, car je n'ai pas cette merveilleuse souplesse de verbe qui permet à M. Abel Hermant de varier avec tant d'agrément l'expression d'un même sentiment, lequel est toujours un aimable et supérieur mépris pour les hommes et les cho-

ses. Je suis tenté de vous redire qu'il est vif, concis, brillant, impertinent comme pas un, que sa désinvolture est sans égale, qu'il n'a pas le moindre respect ni pour les personnages qu'il met en scène — en quoi il a raison — ni pour les idées qu'il leur prête. Et je voudrais aussi redire à nos petits-neveux, déjà nommés, qu'ils ne doivent accepter les documents de M. Abel Hermant que sous bénéfice d'inventaire, en songeant qu'ils seront par eux renseignés, non sur ce qu'était au début du vingtième siècle un cadet de grande famille, mais bien plutôt sur la puissance et la grâce ironique d'un très bon écrivain du temps.

Cette précaution prise — bien inutile, hélas! car nos descendants liront la prose de M. Abel Hermant sans songer le moins du monde à consulter ces modestes feuillets — j'ai plaisir à vous dire que ce nouveau livre est délicieux. Impossible de retracer ici les actes, même les plus insignes, du brigadier-fourrier Maximilien de Coutras, non plus que les réflexions, commentaires, préceptes, axiomes, admonitions de son ancien maître de philosophie, devenu garde-manège, le fidèle, le précieux et subtil Gosseline. C'est très amusant. On dirait un peu d'un guignol dont les pantins, grandeur nature, ou peu s'en faut, exécutent des gestes burlesques ou solennels toujours en contradiction avec ce que lesdits pantins affirment ou prétendent penser, avec leurs idées peu fréquentes et leurs nombreuses, mais impuissantes velléités;

d'un guignol où le boniment débité dans une langue sobre, coquettement archaïque, relevée d'une verdeur moderne, déploierait une observation très aiguë, un esprit mordant, le scepticisme le plus aimable, un sens profond de la caricature, et ce pessimisme souriant ou rieur qui éclate dans *Candide* et, plus décent, baisse les yeux dans *l'Ile des Pingouins*.

ÉDOUARD QUET

La Victoire.

La Victoire, est un roman intéressant, et, dans tout le sens du mot, un bon ouvrage. C'est l'histoire d'un ouvrier courageux, laborieux, intelligent, qui, après une jeunesse très humble et des débuts pénibles, est remarqué par le directeur de l'usine où il travaille. Encouragé sans cesse par lui, il s'instruit à force de sacrifices, s'élève à force de conscience et d'énergie et, non sans avoir traversé les pires épreuves, telles que la trahison d'une femme aimée incapable de le comprendre, finit par réussir pleinement en devenant un inventeur glorieux et par reconstruire sur les ruines de son foyer un autre bonheur plus durable. C'est la victoire, la victoire d'un homme courageux sur la destinée hostile ; la victoire des bons sur les méchants, rangés symétriquement les uns en face

des autres ; cela peut paraître un peu sommaire, mais c'est un spectacle excellent et réconfortant ; il est bon de voir exalter dans un livre les sentiments généreux, et puis, il y a là des types bien établis, des silhouettes justement croquées, et de belles et émouvantes images comme celle qui illustre la dernière page du livre, cette phrase profonde dite au vainqueur blessé par la consolatrice, devant *la Victoire de Samothrace* : « Elle est mutilée, mais c'est la victoire tout de même »...

COLETTE WILLY

L'Ingénue libertine.

Encore un divorce littéraire ! Après tant de frères séparés, ce sont maintenant deux époux, Willy et Colette Willy, qui nous affirment leur dessein d'écrire désormais chacun de son côté. La séparation a donné lieu à l'échange de quelques observations sans douceur dont il me paraît inutile de vous entretenir ; deux choses seulement, à mon sens, regardent le public en cette affaire : désormais nos fameuses « Claudine » auront deux parents légitimes et seront signées Willy et Colette Willy ; et les deux volumes publiés jadis sous le titre *Minne* et *les Egarements de Minne* sont refondus en un seul roman intitulé *l'Ingénue libertine* paru sous la signature Colette Willy, signature commentée par cette déclaration de Willy :

« D'un commun accord, les auteurs de *Minne* et des *Égarements de Minne* ont jugé nécessaire un remaniement de ces deux volumes. Cette refonte en un tome ayant été remise aux seuls soins de madame Colette Willy, les deux collaborateurs ont jugé qu'elle seule devait la signer ».

Madame Colette Willy ajoute à cette déclaration une note ainsi conçue : « Il va de soi qu'assumant seule la responsabilité de cette publication, j'ai, par un élémentaire scrupule d'honnêteté littéraire, compris au nombre des remaniements la suppression de ce qui constituait la part de collaboration du précédent signataire ».

Et voilà, je pense, le lecteur tout à fait au courant ; je me garderai bien de lui offrir le moindre commentaire et de risquer mon doigt entre cet arbre et cette écorce ! « Minne » est une petite personne qui, dès sa naissance, m'avait beaucoup séduit et un peu déconcerté. Sous son nouveau nom d' « Ingénue libertine », qui lui sied à merveille, dans sa nouvelle robe, dépouillée désormais de certaines paillettes où flamboyaient la facétie et la rosserie d'Henry Maugis, elle est toujours avenante et gentille et terriblement inquiétante, et elle poursuivra, d'un pas menu, sa troublante carrière de petite fille ingénuement perverse et de petite femme amenée à la bourgeoise et conjugale félicité par les voies les plus imprévues...

HENRY DAGUERCHES

Monde, Vaste Monde.

Monde, Vaste Monde, est comme on dit, un roman « à idée », j'entends un roman où l'auteur ne s'est pas uniquement préoccupé de faire vivre des personnages choisis, mais encore, et plutôt d'illustrer par un exemple une idée générale qui le domine. L'histoire dramatique, assez simple, que nous conte M. Henry Daguerches a pour objet de nous montrer — j'emprunte à l'auteur ses paroles — « un jeune homme bourré de géographie, chimie, instruction religieuse et mécanique appliquée, cherchant honnêtement sa Loi ».

Ce jeune homme « sait qu'une âme ainsi qu'une barre de fer ne se forge pas à froid, mais dans les étincelles et les éblouissements, et donc a décidé d'aller courir le monde à seul fin de s'y judicieusement éblouir. En somme, un type possible de mystique du positivisme moderne, proposé à l'agrément des esprits désintéressés, pour un temps, du mélo trop produit : science et foi ». Au cours du livre j'ai eu souvent l'occasion de songer à cette déclaration liminaire. Et c'est parfait. Mais j'ai eu aussi l'impression que le héros et les personnages du livre s'en souviennent presque toujours et semblent vivre et agir dans le souci de s'y conformer : c'est l'écueil habituel des romans à thèse, où l'écrivain est dominé par la pensée de démontrer

quelque chose. J'ai plaisir à reconnaître d'ailleurs, que M. Daguerches a fait preuve, en son nouveau livre, d'une réelle force de pensée, d'éloquence, de chaleur, d'émotion, de très beaux dons enfin, et d'une recherche verbale souvent heureuse. C'est l'œuvre d'un homme qui pense et d'un bel écrivain.

ALBERT-ÉMILE SOREL

La Carrière amoureuse de M. Montsecret.

La Carrière amoureuse de M. Montsecret, est un charmant roman tout rempli de grâce, où l'ironie se tempère agréablement d'émotion. La carrière amoureuse de ce héros, il faut le dire tout net, c'est — pour parler le jargon des répétitions générales — une tape, et l'on ne peut s'empêcher de le plaindre un peu lorsque, ayant préparé de belles phrases pour demander en mariage la gentille comédienne Alice, à sa mère, la digne madame Angécourt, il trouve moyen de se faire accorder la main de cette dernière et, par timidité, n'ose pas la refuser ni révéler le malentendu ; et voilà comment, ayant convoité la fille, il épouse la mère : ce qui est d'ailleurs beaucoup plus conforme à la morale, car la jeune personne en question avait aimé déjà le fils de M. Montsecret. Mais que vais-je faire là ! Je m'embarque dans le récit

sommaire et maladroit de quelques épisodes de ce roman et je risque ainsi de vous en donner l'idée la plus fausse. Car il y a bien d'autres choses dans ce livre, que je ne vous ai point dites ; il y a surtout — et c'est ce qui fait son charme très personnel — un fort curieux mélange d'observation aiguë et de touchante naïveté, de scepticisme et de sincérité attendrie par quoi le roman est très humain et très vrai, car notre vie n'est qu'un tissu de ces contradictions.

BRADA

La Brèche.

J'ai eu maintes fois déjà l'occasion de dire ici la sympathie très vive que m'inspire le talent de cet écrivain ; son nom sur la couverture d'un livre est tout à la fois une promesse d'émotions vibrantes, sincères, humaines, une garantie aussi d'honnêteté supérieure et d'utilité ; Brada n'écrit pas pour le vain plaisir d'écrire, elle entend que de ses romans se dégage toujours une leçon de haute morale. *La Brèche* ne ment pas à cette heureuse et saine tradition, elle accentue seulement, et je le regrette un peu, la tendance du romancier au pessimisme et à la mélancolie. Peut-être après tout, est-ce la vie qui veut ça ! Dans *La Brèche*, au cours d'un récit mouvementé où les faits se succè-

dent avec rapidité, vous assistez à l'écroulement d'un foyer heureux, sans cependant que les personnages du drame, que les acteurs de l'énigme vécue cessent d'être sympathiques. Mais il y a une « brèche », la brèche par où s'en va le bonheur, et c'est tout juste si parmi les larmes on perçoit le cri d'espoir arraché à de nobles cœurs penchés sur une douleur imméritée. Et c'est très émouvant, et — très doucement — pénible...

MARC EVIAN

L'Étoile.

Le roman que M. Marc Evian publie sous le titre *l'Étoile* évoque à nos yeux un drame de conscience d'autant plus émouvant qu'il est plus rare à notre époque où l'on a — comme on dit — la manche large, et où l'on n'aime pas à compliquer sa vie d'excessifs scrupules. Séverine Nobèle, charmante épouse d'un excellent mari, se rencontre sur une plage bretonne avec un intime ami de son époux, qui s'est mis immédiatement, selon la formule, à lui faire une cour incendiaire. Et Séverine, troublée, grisée a été sur le point de céder, mais elle s'est ressaisie heureusement avant que sa vertu ait reçu de trop dommageables atteintes. Tout de même, une demi-faute a été commise et cette pensée désormais tourmentera, obsédera la pauvre

femme qui, désespérant de retrouver jamais son repos, se décide à tout avouer à son mari pour reconquérir « l'étoile », c'est-à-dire, nous explique l'auteur, « la reprise intégrale de sa conscience après sa demi-faute ». Nous autres sceptiques, nous trouvons qu'il y a là bien du scrupule et que, puisqu'elle avait tant fait de résister — un peu tard, mais à temps tout de même — à l'attrait de la faute, elle aurait été bien mieux inspirée en laissant à son mari le beau calme des époux heureux et sans histoire : raison de plus d'ailleurs, pour nous faire admirer cette héroïne tourmentée d'un roman bien conduit.

DIRAISON-SEYLOR

Le Pays des Petites Filles.

Ce livre est un roman de mœurs canadiennes où, sous couleur de nous conter la très attachante histoire de Turgot, de la petite Hectorine et de l'infortuné Charlier, l'auteur s'ingénie surtout à nous faire comprendre la véritable situation des Français au Canada. Cette situation n'est pas très réjouissante et s'il faut en croire M. Diraison-Seylor la nationalité française « constitue tout le contraire d'un titre sur les routes du monde », et notamment parmi les populations canadiennes où le Français libre penseur est exécré et maudit : « il est vrai-

ment opportun d'opposer autre chose que le dilettantisme de notre sourire à la brutalité des jugements exprimés sur nous et devant nous » ; tout cela d'ailleurs, ne saurait en rien diminuer la tendresse spontanée à l'égard de ces pays « que l'on voudrait serrer sur son cœur » suivant la belle expression de Bourget.

TRILBY

Odette de Lymaille, femme de lettres.

Trilby, le charmant écrivain dont j'ai apprécié, naguère, les agréables « Petites oies blanches » évoque dans son nouveau roman la très actuelle question des dangers et des déconvenues qui menacent une jeune femme éprise de succès littéraires. Elle le fait en toute simplicité avec beaucoup de bonne grâce, dans un sens peut-être un peu suranné. Selon Trilby, ces dangers sont très réels ; et la femme risque fort son bonheur d'épouse à vouloir poursuivre, dans le mariage, sa carrière littéraire. Je l'ai dit déjà, cela me semble un peu bien excessif, et la gentille Odette de Lymaille pourrait très bien être une poétesse de talent, voir son nom flamboyer dans des articles élogieux, fréquenter des artistes et des femmes de lettres, sans que son très amoureux mari en pût prendre ombrage. Il n'y faudrait qu'un peu de complai-

sance de la part de l'homme, un peu de tact et de réserve chez la jeune femme, et pour arranger le tout, beaucoup d'amour mutuel. C'est d'ailleurs à peu de chose près, la conclusion du roman de Trilby, puisque, après des péripéties pénibles, la jeune femme revient à son mari; mais, tout de même, sa carrière littéraire me semble bien compromise. Si la thèse de l'auteur ne me paraît pas tout à fait juste, du moins j'ai plaisir à louer, sans réserve, la bonne grâce et l'agrément de son roman, alerte, spirituel et doucement émouvant.

JEANNE REGAMEY

Jeune Alsace.

Dans la Collection des écrivains régionaux, entreprise sous le titre « Les Pays de France », madame Jeanne Régamey publie un roman intitulé : *Jeune Alsace.* Tout d'abord, je tiens à louer l'heureuse pensée qui fait rentrer — par la seule littérature, hélas! — la fière Alsace dans cette série des pays de France. Cette pensée seule suffirait à nous inspirer de la sympathie pour le roman de madame Jeanne Régamey; il a d'autres titres à notre estime, et c'est une jolie histoire que l'idylle de Jean Merki, le jeune artiste céramiste revenu à l'Alsace natale après un séjour à Paris, avec Lina Vogel, la fille du vieux sergent français, in-

carnation de la terre natale, l'Alsace faite femme, qui fleure bon le sol des aïeux. C'est très simplement émouvant et expressif, et ce roman illustre, d'une jolie et simple image, la pensée de Barbey d'Aurevilly, mise en épigraphe, « quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardiment, comme des termes, sur la porte du pays d'où nous sommes, et n'en bougeons plus ».

MAURICE MONTÉGUT

La Mère Patrie.

Cette persistance de la Patrie, à travers le temps et l'espace, domine un autre roman très émouvant, lui aussi, que M. Maurice Montégut a publié sous le titre : *la Mère Patrie.* L'auteur nous y introduit dans le foyer de deux familles, l'une française, l'autre allemande, qui sont allées coloniser dans les lointains parages de l'Acadie et qui, après de longues années d'union et d'affection, se trouvent brusquement séparées, campées l'une en face de l'autre, dans une hostilité farouche, par la guerre de 1870. La lutte des deux patries engendre, dans les deux foyers, de sanglantes et douloureuses mêlées qui finissent par inquiéter les indigènes et risquent d'amener, chez ceux-ci, un soulèvement contre les colons, — mais après

beaucoup de vies sacrifiées, de destinées brisées, l'apaisement peu à peu se fait chez les Bricogne comme chez les Griffeld, et si, douloureux, le souvenir persiste des pleurs et des drames, du moins la vie de tous les jours reprend son cours.

M. Maurice Montégut a, selon sa coutume, accumulé, avec beaucoup de conscience et une prodigue générosité, des documents de vérité et d'histoire qu'il a mis en œuvre avec ce remarquable talent d'agencement et de composition, avec aussi, ce souci de la forme, qui font de lui un des bons romanciers de ce temps.

CHARLES DE SAINT-CYR

De Homais-Trouillard à Monthaussiel.

En un roman moderne, M. Charles de Saint-Cyr nous promène *De Homais-Trouillard à Monthaussiel* : ces deux noms mis côte à côte, l'un, tout gonflé de sa réputation immortelle, l'autre, avec son transparent et jovial symbolisme, nous disent assez que l'auteur n'est point un sectaire et que sa verve satirique s'exerce aussi volontiers sur l'anticléricalisme bavard, ignorant et vaniteux, que sur la bigoterie menteuse et tartufarde. Il est dangereux en politique de professer un si aimable éclectisme, mais heureusement pour lui, M. Charles de Saint-Cyr ne fait de politique qu'en

littérature, et il n'y fait pas que cela, je vous prie de croire, car ce roman satirique, amusant et verveux est aussi un vrai roman que traverse, entre une foule d'épisodes lestement contés, une émouvante et mélancolique histoire — une demi-histoire — d'amour écrite en une langue excellente.

MATHILDE ALANIC

La Fille de la Sirène.

Madame Mathilde Alanic, dont j'ai loué souvent les saines et fortes qualités, a su, dans ce livre, tirer d'un postulat qui m'a paru un peu bien conventionnel et suranné, une vraie et humaine émotion. Le docteur Quentin vit tout seul, en un village qu'il comble de ses bienfaits, avec sa fille, la douce et gentille Agnès, qui rencontre en la personne de Maurice Dambreux un très charmant Horace, dont elle ferait volontiers son époux. Mais hélas ! ce mariage est impossible, et savez-vous pourquoi ? Agnès est « la fille de la sirène », c'est-à-dire d'une chanteuse célèbre, aux mœurs d'ailleurs irréprochables et qui, mise autrefois, par l'intransigeance de son mari, en demeure de choisir entre lui et son art, ne s'est pas senti le courage de renoncer à ce dernier. Devant cette révélation, la maman du fiancé renonce sans hésiter au mariage projeté.

Ces ancêtres retardent un peu, trouvez-vous pàs ? Le temps n'est plus où c'était une tare irrémissible pour une femme de chanter à l'Opéra, et vraiment cet honnête docteur est bien sévère en privant, sous un tel prétexte, une mère parfaite de sa fille qu'il voue du même coup à la tristesse et au chagrin. Heureusement, si les parents manquent de sagesse, les enfants sont là pour réparer leurs folies, et c'est la petite Agnès qui arrange tout lorsque, mise en présence de sa mère qui veut la reprendre à son tour, elle découvre la solution élégante qui est de réunir les deux époux ; mais, pour arriver à ce résultat, il lui a fallu conquérir elle-même son bonheur et son mari et offrir à ses parents l'argument irrésistible d'un petit enfant qui sourit. Et tout cela est d'ailleurs très touchant et conté par madame Mathilde Alanic avec beaucoup de grâce et de simplicité.

AUGUSTE GERMAIN

Les Maquillés.

M. Auguste Germain, qui connaît comme personne les détours du théâtre, dont il écrit l'histoire au jour le jour, a jugé qu'il y avait à glaner dans ce milieu, non seulement pour le journaliste, mais aussi et surtout pour le romancier, et il nous a offert le résultat de ses observations, agréable-

ment accommodées par une imagination fertile, dans des « romans de mœurs théâtrales » qui surent amuser et passionner le public, telles ces « théâtreuses » dont le nom même a fait fortune. *Les Maquillés*, sont voués à une destinée aussi brillante : c'est, dans un désordre voulu, dans un tourbillon échevelé, le défilé de tous les types douloureux ou comiques qui s'agitent sur le théâtre, et autour de lui ; les intrigues qui se nouent, les comédies et les drames qui se déroulent dans les coulisses, bien plus poignants ou bien plus comiques que ceux dont les spectateurs installés dans la salle, applaudissent les péripéties, sont évoqués avec beaucoup de vigueur et une très pessimiste verve ; c'est tout à la fois douloureux et amusant, et l'épisode final, où nous voyons une malheureuse jeune fille, victime d'une cabale organisée par sa propre mère, se jeter désespérée sous les roues d'une auto, a toute la saveur d'un excellent dénouement de mélodrame.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, DIVERS.

FRÉDÉRIC MASSON

Sur Napoléon.

M. Frédéric Masson publie huit conférences qu'il donna au cours des années 1908 et 1909 *Sur Napoléon.* Ces huit conférences réunies donnent l'impression d'une œuvre d'ensemble très homogène et synthétique sur le grand empereur. C'est, sous une forme ramassée, lumineuse, émouvante, en un volume de deux cents pages, la condensation de trente gros ouvrages, le résumé pathétique d'un labeur obstiné, enthousiaste et pieux de plus d'un quart de siècle. « Il faut, nous dit M. Frédéric Masson dans sa préface, que chacun apporte sa pierre, si petite soit-elle et si menue, à l'édifice que dressera quelque jour l'ouvrier de la

synthèse, celui qui, en deux cents pages vraies, racontera Napoléon. » Je ne voudrais pas offenser la modestie de M. Frédéric Masson, mais je crois bien que l'ouvrier est venu, que nous avons, dans son livre, les deux cents pages sincères qui évoquent Napoléon tout entier.

Qui donc pouvait mieux que lui, accomplir ce tour de force ? Qui pouvait réaliser cette synthèse mieux que l'homme dont toute la vie fut consacrée à l'analyse passionnée et fervente du héros ? C'est vraiment Napoléon tout entier : Bonaparte et l'Empereur, l'homme et le Génie, qui surgissent de ces deux cents pages vivantes, traversées par le souffle d'une ardente admiration, d'une fervente foi.

Et c'est, tour à tour, la jeunesse de Napoléon, avec les idées directrices de l'enfance qui persisteront chez l'écolier de Brienne, chez le cadet gentilhomme de l'école militaire, chez le lieutenant de Valence et d'Auxonne, qui domineront la vie du consul et de l'Empereur, du distributeur de trônes et du faiseur de rois. C'est, évoquée en des pages rapides et complètes, la vie sentimentale du héros : Napoléon et les femmes, et Joséphine à la Malmaison, et ce sont les fastes éclatants du Sacre, les entrevues épiques du Pape et de l'Empereur, et enfin, après ces prodigieux tableaux de splendeur et de puissance symbolisés par David, le magnifique et douloureux épilogue, le sombre drame de Sainte-Hélène ; toute l'immense et mer-

veilleuse épopée, toute l'histoire de l'homme et de sa prodigieuse destinée, la vie de l'Aigle que nous verrons tour à tour s'élever, monter, jusqu'aux cimes où il plane majestueusement au-dessus du monde et de l'histoire, jusqu'au moment tragique où

... Un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.

MARIA-HÉLÈNE WILLIAMS

Le Règne de Robespierre.

Traduit par M. Funck-Brentano.

L'œuvre que nous restitue M. Funck-Brentano a pour nous un double prix : non seulement elle nous apporte un témoignage palpitant ; mais aussi, et surtout, elle met en pleine lumière la figure du témoin, qui vaut la peine d'être connue : cette jeune poétesse anglaise que la Révolution commençante enivra d'enthousiasme et qui, franchissant le détroit, vint vivre volontairement en France ces années d'ivresse et de péril au cours desquelles, non sans danger parfois pour son existence, elle apprit à connaître tous les grands personnages de la Révolution. Amusante, jolie et originale figure, vraiment. « Ces remarques, nous dit-elle, ont du moins la valeur d'être celles d'un témoin oculaire. J'ai vu ce qui s'est passé et je ne raconte que ce que j'ai vu. » C'est donc un document de premier

ordre ; ce n'est pas à dire, note prudemment M. Funck-Brentano, que, dans les pages écrites par miss Williams, tout soit d'une exactitude rigoureuse ; ce sont les mémoires d'une femme, et d'une femme passionnée.

ERNEST DAUDET

Nouvelles Lettres du Comte Valentin Esterhazy à sa femme (1792-1795).

M. Ernest Daudet, à qui nous devons déjà les *Mémoires du comte Valentin Esterhazy* et un volume de sa *Correspondance*, poursuit aujourd'hui cette publication et nous offre, les *Nouvelles Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme* (*1792-1795*). J'ai dit déjà l'intérêt puissant de cette correspondance et quelle contribution précieuse elle apporte à l'histoire de l'émigration. La suite de ces lettres si curieuses, que la sincérité de leur auteur rend émouvantes et belles n'est pas moins attrayante. Elle contient, non seulement les témoignages de tendresse que l'ancien ami de Marie-Antoinette, — devenu, en tout bien tout honneur, le favori de l'impératrice Catherine, — prodigue à sa femme, mais aussi de nouveaux et piquants détails sur la Cour moscovite, sur la vie des émigrés en Russie et en Pologne, où Esterhazy eût la joie de rencontrer quelques-uns de ses amis de Versailles, victimes comme lui de la Révolution.

Le comte Esterhazy dénonce dans ces lettres les duperies de la politique austro-prussienne que sa perspicacité a percées à jour ; il raconte la retraite de Brunswick, le séjour du comte d'Artois à Saint-Pétersbourg, la stupeur et l'émotion répandues par la nouvelle de la mort de Louis XVI. Un précis substantiel de sa mission auprès de l'impératrice Catherine, une brève et pénétrante étude sur Potemkin, une description enfin, pittoresque et colorée, de la Russie à cette époque, terminent ce volume d'histoire vivante et vécue.

VICTOR PIQUET

Les Civilisations de l'Afrique du Nord. Berbères — Arabes — Turcs.

Histoire un peu bien exotique mais que les Français de France se doivent de connaître : c'est *les Civilisations de l'Afrique du Nord, Berbères, Arabes, Turcs*, que M. Victor Piquet étudie en un très précis et très complet ouvrage. M. Victor Piquet estime, avec raison, qu'il était utile de réunir dans un tableau ramassé l'histoire des civilisations qui se sont succédé dans ce pays dont on nomme aujourd'hui les différentes parties : Tunisie, Algérie, Maroc. C'est une histoire qu'il est très nécessaire de connaître pour comprendre les questions qui intéressent nos possessions de l'Afrique

du Nord, savoir que l'Afrique du Nord est un pays civilisé et que nos ignorances sont bien présomptueuses lorsqu'elles voient, en ces peuples, une horde de barbares qui sont tous pour nous des Arabes : double hérésie que les images d'Epinal ont répandue en France en nous montrant une Afrique du Nord peuplée de colons, parmi lesquels chevauchent quelques brillants cavaliers arabes. Le fond de la population c'est cette race des Berbères qui ont toujours été, suivant le jugement d'Ibn Khaldoum, « un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux ; un vrai peuple ».

MAXIME LEROY

Syndicats et Services publics.

C'est l'histoire de l'organisation ouvrière jusqu'à la C. G. T., la question des syndicats ouvriers et la loi; la crise des services publics; les associations de fonctionnaires. On lira avec beaucoup d'intérêt et de profit cet ouvrage qui traite sérieusement une question sérieuse; il est temps, car on ne la connaît guère, jusqu'à présent, des deux côtés de la barricade, que par des déclarations et des invectives, ce qui est assez insuffisant; il y a là un ensemble de faits, de phénomènes sociaux contre ou pour lesquels les beaux discours ne feront rien; ce qui importe, c'est de les connaître,

de les préciser et d'en comprendre la portée; c'est à quoi M. Maxime Leroy a remarquablement réussi en étudiant ces « mouvements confus et diffus qui pressent, menacent et débordent même les antiques notions du droit public auxquelles, depuis Rome, l'humanité attache tous ses sentiments d'ordre et de liberté ».

MAX NORDAU

Le Sens de l'Histoire.

Dans un ouvrage qui mériterait et qui nécessiterait une longue analyse, M. Max Nordau étudie *Le Sens de l'Histoire*. Comment, dans les brèves notices que comporte ce volume, songer à définir une œuvre d'une telle importance? Je dois me contenter de vous dire son intérêt magistral, l'ampleur et la maîtrise avec lesquelles l'écrivain expose des vues qui sont bien, parfois, un tantinet paradoxales; mais M. Max Nordau aime, on le sait de reste, le poradoxe qui est, bien souvent, un très proche parent de la vérité. Il n'est pas tendre pour l'histoire, laquelle a été, selon lui, une conspiration permanente contre la vérité, « elle l'a toujours été, depuis que le premier chroniqueur s'est mis à consigner les événements parvenus à sa connaissance, glorifiant ceux qu'il aimait, vénérait ou craignait, vilipendant ceux qu'il haïssait ». Et

ce n'est là qu'une des raisons de ne pas croire à l'histoire, M. Max Nordau en énumère bien d'autres empruntées à la psychologie et à la science...

HENRY ROUJON

La Galerie des Bustes.

(Nouvelle édition)

Mon éminent ami, Henry Roujon, nous offre, en une nouvelle édition, cette *Galerie des Bustes*, dont j'ai dit, naguère, bien imparfaitement, le charme et la séduction. Je l'ai relu avec le plaisir le plus raffiné : c'est vraiment un livre délicieux, depuis son titre, qui est une bien jolie trouvaille, jusqu'à sa dernière ligne. A travers ces pages, passent, croqués en des traits décisifs, les visages de Guy de Maupassant, de Stéphane Mallarmé, de Henner, de Villiers de l'Isle-Adam, de Théodore de Banville, de Spuller, de tant d'autres encore : grands hommes ou hommes éminents, que nous avons presque tous connus, qui sont tout près de nous, et qu'il est, par suite, si difficile de présenter sans dépasser la mesure des éloges ou de la critique. M. Henry Roujon excelle en cette tâche délicate : il nous donne de ces fiers talents une image sincère et vraie, on sent qu'il a pénétré en juge affectueux, mais en juge clairvoyant, dans

ces âmes, et c'est un régal de relire les pages exquises qu'il leur dédie.

GENEVIÈVE BUXTON

La Dilecta de Balzac
Balzac et Madame de Berny (1820-1836).

Quel tendre et profond et mélancolique roman celui de cet adolescent génial et de cette femme de quarante-trois ans, qui fut son grand amour, celui dont le souvenir persista à travers toutes les aventures de son cœur, et comme M. Jules Lemaître a raison de dire « qu'un tel amour ne paraît pas ridicule », cet amour qui ne se permet pas le sourire et qui vraiment ne nous le permet pas non plus. Pour moi, j'ai lu avec ravissement ces pages de M[me] Buxton, qui nous rapprochent un peu plus encore du cœur et de la pensée du géant, et, sans voir les cheveux gris de Mme de Berny, j'ai contemplé avec douceur cette belle figure, cette amie passionnée et maternelle dont le sourire d'amour illumina la vie tout entière de Balzac, qui domine de toute sa grâce discrète et mélancolique *le Lys dans la Vallée*, qui sut être une mère, une amie, « une famille, un ami, un conseiller, qui a su consoler le jeune homme, qui a créé le goût, qui a pleuré comme une sœur, qui a ri, qui est venue tous les jours comme un bienfaisant sommeil endormir les douleurs ».

MAURICE STRAUSS

Le Citoyen Poire.

De belles pensées, des images émouvantes, vous n'en trouverez pas dans *le Citoyen Poire* de M. Maurice Strauss. Cet écrivain nous a donné déjà *la Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde,* dont j'ai loué plus haut la force d'évocation et qui témoignait d'un très robuste et très âpre talent. M. Maurice Strauss, qui reconstituait des histoires mérovingiennes en un langage ultramoderne, a voulu faire profiter nos contemporains de la verdeur et du modernisme de son verbe et c'est notre temps qu'il évoque dans son livre, notre pauvre temps qu'il lapide, chemin faisant, de ses commentaires furieux. Un roman? Non pas ! Un pamphlet politique et social, près de trois cents pages d'invectives forcenées. Contre qui ? Contre tous. Contre quoi ? Contre tout.

Sans avoir pour l'eau de rose un goût exclusif et démesuré, on peut estimer qu'il y a là-dedans un peu trop de fiel. M. Maurice Strauss en veut à toute la nature, à toute l'humanité, qu'il enveloppe sans choisir d'un même cri de haine : c'est tout de même un peu exagéré ; j'ajoute que l'excès même de la fureur déployée par M. Maurice Strauss risque de la rendre inoffensive et qu'à lancer des traits si violents contre tant de gens on risque de n'en atteindre aucun. Je sens très

bien que je vais encourir le mépris de cet écrivain qui, dans un « avant-propos utile et agréable », met en garde ceux de ses lecteurs qui seront tentés de s'indigner : « Voulez-vous de poire mûre devenir une poire blette ? » Mais au risque de mériter cette gentille épithète, je persiste à croire que le talent, la verve, l'éloquence brève, tranchante et glacée de M. Maurice Strauss valent beaucoup mieux que les violences accumulées dans ce livre et que l'auteur aurait intérêt à discipliner ses dons et à choisir plus discrètement les personnages de son jeu de massacre.

LOUIS BERTRAND

Le Mirage oriental.

M. Louis Bertrand, qui aime, comme on sait, à bousculer nos illusions et ne s'embarrasse pas des traditions ni des légendes, même dans les sujets les plus traditionnels et les plus légendaires, nous offre un livre tout bouillant d'images et d'idées sur le *Mirage oriental*, avec ce sommaire : « La débâcle de la couleur locale. Mirage et réalité. L'Orient qui bouge : la plèbe, la misère, le travail. Les Jeunes-Turcs, Jeunes Egyptiens, chrétiens et juifs. Nationalisme, séparatisme et révolution. Les écoles. La mêlée des religions. L'Orient contre l'Europe ». C'est un ouvrage de notations

pittoresque et de pratiques tendances. « Il y a cent ans, nous dit l'auteur, à l'époque tumultueuse et trouble du romantisme, alors que Turcs, Arabes et Japonais n'étaient guère pour nous que des sujets de pendules ou de paravents, des prétextes à poèmes byroniens et à romans exotiques, on pouvait s'amuser à décrire leurs vestiaires et ignorer leurs âmes : cela ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, ces gentillesses ne sont plus de saison. On ne saurait trop connaître des gens qui, demain, peuvent être nos adversaires et qui se souviennent toujours d'avoir été nos vainqueurs. »

R. W. EMERSON

La Conduite de la vie.

En une excellente traduction, M. Dugard met à notre portée un fort beau livre d'une très noble, très généreuse et très sage inspiration : *la Conduite de la vie*, par M. R. W. Emerson ; les questions les plus proches de nous et les plus lointaines y sont évoquées avec beaucoup d'ingéniosité et de finesse, avec aussi une ampleur magnifique, notamment dans le chapitre superbe des « Illusions » qui tombent sur nous comme des tourbillons de neige, ce chapitre qui valut à Emerson une lettre si enthousiaste de Carlyle : « On croirait, — dit l'auteur, — d'après la conversation des

hommes, que la richesse ou la pauvreté sont de grande importance, et notre civilisation respecte surtout la richesse. Quelle erreur! la richesse ou la pauvreté, c'est un habit épais ou mince, et notre vie — la vie de nous tous — est identique. Nous goûtons la qualité réelle de l'existence dans nos pensées qui ne portent pas de soie et ne mangent pas de glaces à la crème. »

PARADIS DE MONCRIF

Histoire des Chats.

(Nouvelle édition)

La « Petite Bibliothèque Surannée » nous donne la réimpression de l'*Histoire des Chats*, de Paradis de Moncrif, avec une introduction de M. Georges Grappe.

Il y a quelque temps, dans une étincelante chronique M. Henry Roujon, faisait surgir du passé lointain le lecteur de Marie Leckzinska, et il nous disait par avance combien serait attachante et fine l'étude que M. Georges Grappe allait dédier à ce type, vraiment curieux, de Moncrif.

Certes, les onze lettres à la marquise de B., lettres qui constituent l' « histoire des chats », ne mériteraient peut-être pas qu'on les assurât contre l'oubli si M. Grappe n'en donnait une explication fort divertissante et si l'étude en laquelle il fait

revivre Moncrif ne montrait ce parfait égoïste sous un jour qui rend son arrivisme original, sinon tout à fait sympathique. En tout cas, Moncrif apparaît avec une souplesse d'esprit telle qu'il peut se plier sans effort à toutes les besognes ; et M. Grappe, en nous le faisant mieux connaître, nous a offert une très curieuse et vivante évocation de la vie de Paris au dix-huitième siècle.

ADOLPHE BRISSON

Le Théâtre. — 4e série.

Ces pages, écrites dans la fièvre et dans la hâte, — car le journal n'attend pas et le public veut des jugements immédiats — prennent dans le livre leur réelle et haute valeur, et l'on s'aperçoit, à les relire, à quelques mois de distance, qu'elles valaient mieux vraiment que la destinée éphémère d'un feuilleton de journal ; elles ont gardé leur allure vivante et preste, cet accent de sincérité auquel M. Adolphe Brisson doit une si grande autorité, mais il apparaît aussi qu'elles possèdent d'autres qualités plus précieuses encore et plus rares, qualités de style et de pensée qui font la valeur durable d'une œuvre.

MÉMENTO DU MOIS DE NOVEMBRE

ROMANS

Arnal (Madame Emilie). — *Marthe Brienz*, « roman contemporain ».
Boissière (Jules). — *Fumeurs d'opium — Comédiens ambulants.*
Bringer et L. Valbert. — *Une héroïne de quinze ans*, « roman d'aventures ».
Conan Doyle. — *Idylle de banlieue*, un roman traduit par Albert Savine.
Gachons (Jacques des). — *Le ballon fantôme*, un roman d'aventures émouvantes et pittoresques.
Hopé (Anthony). — *Le patrimoine perdu.*
La Bruyère. — *L'Inutile route*, paru dans la « Petite bibliothèque de la Famille ».
Lavalette. — *Le Goût de vivre.*
Mauzens (Frédéric). — *La fille du milliardaire*, un roman qui termine l'histoire des « *Reptiles de Paris* ».
Nikto. — *Les Infernales*, « nouvelles ».
Pert (Camille). — *Le Mirage du bonheur.*
Poirier (J.-E.). — *Les Arpents de Neige*, « roman Canadien ».
Rivière (Madame Jacqueline). — *Greffe d'or.*
Valbert (L.). — Voir Bringer.
Vincent (René). — *Les Amours imaginaires.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Ageorges (Joseph). — *L'Enclos de George Sand*, un agréable livre où l'auteur évoque la bonne dame berrichonne,

familière et charitable, dont les pauvres gens de Nohant parlent avec des mots de bénédiction.

Ardouin (Madame Suzanne). — *Voix dans la brise*, poésies.

Audouard (Jean). — *Le Crime du Marquis d'Entrecasteaux*, « un drame passionnel à la fin du XVIII[e] siècle », l'évocation d'une bien étrange affaire judiciaire à l'avant-dernier siècle.

Aymès (Noël). — *Trente années du Grand Siècle.* (*La France de Louis XIII*), un volume qui inaugure une « Collection synthétique », dirigée par l'auteur et qui s'appelle : « Les Idées Claires ».

Bénédite (Léonce). — *Histoire des Beaux-Arts de 1800 à 1900.*

Bouché-Leclercq. — *Leçons d'Histoire Romaine. République et Empire*, un volume d'une très philosophique ampleur, car l'auteur n'a pas eu en vue seulement d'y enseigner l'histoire ; on s'en rend compte en lisant dans sa préface que « sans se faire illusion sur l'efficacité des enseignements de l'histoire, il croit plus opportun que jamais de les rappeler à une démocratie entraînée par sa logique interne à des expériences déjà faites autrefois à Athènes et à Rome. Si nous n'avons point de Gracques, nous en avons la monnaie, et de moins bon aloi ». Et voilà comment des chapitres très savants sur les institutions religieuses de Rome, sur le principat d'Auguste, sur le Bas-Empire, peuvent revêtir un caractère de brûlante actualité.

Boudhors (Charles-H.). — *Les Horizons du Rêve*, poésies.

Breton. — *Contre la proportionnelle.*

Bruel (François-Louis). — *Histoire Aéronautique*, racontée par les monuments peints, sculptés, dessinés et gravés, des origines à 1830.

Brunot (Fernand). — *Histoire de la langue française des origines à 1900*, (Suite), un volume consacré à la « Formation de la langue classique (1600-1660) ».

G. A. Caillavet. — Voir Robert de Flers.

Changeur (Anselme). — *Visions de Hollande : Edam, Volendam, Marken*, un volume où l'auteur, secrétaire général de la Société pour la Protection des paysages de France, a fixé avec une extraordinaire précision ce qu'enregistrèrent ses yeux.

Choppin (Capitaine Henri). — *Souvenirs d'un Capitaine de cavalerie, 1851-1881.*

Defrance (Eugène). — *Charlotte Corday et la mort de Marat*, un beau travail rempli de documents inédits tirés des archives nationales, de la bibliothèque de la Ville de Paris et, notamment, des bibliothèques municipales de Caen et d'Alençon sur l'histoire de la Terreur.

Derys (Gaston). — *L'ami de Ninon de Lenclos ou l'amateur de morale facile*, un romanesque ouvrage d'histoire littéraire rédigé d'après une correspondance inédite de Guillaume de Bontot.

Robert de Flers et G. A. de Caillavet. — *L'âne de Buridan*, la délicieuse pièce, qui dans la rigidité du texte imprimé, privé de la grâce d'une Marthe Régnier, de la verve d'un Dumény ou d'un Dubosc, garde cependant ce charme pénétrant, cette exquise saveur, cette séduction qu'il doit, désormais, uniquement à l'esprit endiablé, au talent délicat, subtil et prenant de ses heureux auteurs.

Gazier (Augustin). — *Le Centenaire de Port-Royal*. Il y a eu ces jours-ci tout juste deux cents ans que furent ordonnées la destruction de Port-Royal et la dispersion d'un ordre dont ceux-là mêmes qui furent ses plus acharnés ennemis ne contestent pas les hautes et mâles vertus. M. Augustin Gazier, le savant historien de Port-Royal, n'a eu garde de laisser passer cet anniversaire sans saisir l'occasion de célébrer, une fois encore, l'illustre abbaye. Il l'évoque en un volume d'images et de portraits, semé de notes historiques et iconographiques et richement illustré de gravures, d'héliogravures et de phototypies. M. André Hallays a préfacé l'ouvrage.

Goulut (Louis). — *Le Socialisme au pouvoir.*

Guillemot (Louis). — *L'Evolution de l'idée dramatique chez les maîtres du théâtre, de Corneille à Dumas fils.*

Hue (Gustave). — *Un Complot de Police sous le Consulat. La Conspiration de Ceracchi et Arena.*

Lamennais. — *Lettres inédites de Lamennais à la Baronne Cottu (1818-1854)*, publiées et préfacées éloquemment par M. le Comte d'Haussonville.

La Sizeranne (Robert de). — *Le Miroir de la Vie*, des « essais sur l'évolution esthétique » où l'auteur exalte l'art,

l'art qui reflète les choses, les figures, les mœurs et jusqu'aux sentiments d'une époque.

Latoison-Duval (Madame Gabriel). — *Sur la route humaine*, poèmes.

La Tour du Pin La Charce (de). — *Aphorismes de politique sociale.*

Launay (Robert). — *Des Souvenirs et des Hommes*, des « histoires vraies du siècle passé ».

Lemonon (E.). — *L'Europe et la politique britannique (1882-1909)*, un volume de politique étrangère préfacé par M. Paul Deschanel.

Lenôtre (G.). — *Vieilles maisons, vieux papiers*, la quatrième série consacrée à « Paris révolutionnaire ».

Lorrey (Claude). — *Deux poèmes* d'inspiration biblique et païenne : une « Ode à la Douleur » et « Pan et Psyché », rythmé sur le cours des saisons.

Maeterlinck (Maurice). — *L'oiseau bleu*, un délicieux conte enfantin d'une intense et exquise poésie.

Magne (Emile). — *Le plaisant Abbé de Boisrobert, fondateur de l'Académie française (1592-1662)*, un bien séduisant volume qu'animent des documents pittoresques.

Manuel (Eugène). — *Lettres de Jeunesse*, publiées par MM. Fernand Lévy-Wogue et Paul Carcassonne et préfacées par M. Alfred Croiset.

Ménard (Louis). — *Les Rêveries d'un païen mystique*, préfacées par M. Maurice Barrès.

Mercier (Louis). — *Ponce-Pilate*, un volume illustré de vignettes.

Mougenot (Fabien). — *La Soldatesque*, dont l'auteur exalte la grandeur, la vaillance, la beauté, en des vers héroïques et claironnants.

Ostwald (W.). — *L'Evolution d'une science : la Chimie*, ce livre, dont l'auteur est professeur de chimie à l'Université de Leipzig, a paru dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », traduit de l'allemand par le Dr Marcel Dufour. C'est un très austère ouvrage devant lequel un profane tel que moi reste d'autant plus respectueux qu'il est plus mal préparé à le comprendre. Tout de même, obscurément, j'en soupçonne la valeur scientifique, j'en devine la portée philosophique. « Ce livre,

nous dit le traducteur, est une pierre apportée à l'histoire de la chimie, mais c'est aussi une contribution à l'histoire générale de la science. Ostwald est de plus en plus convaincu que, dans l'histoire de la science, on peut saisir les lois générales des phénomènes historiques plus facilement que dans la trame embrouillée de l'histoire universelle, et, à ce point de vue, son livre, dépassant le cercle un peu restreint des chimistes de profession, s'adresse à tous ceux qu'intéresse le développement de l'humanité. » Tour à tour, dans ce livre très complet et d'une fort belle ordonnance, le savant professeur passe en revue : les éléments ; les poids de combinaison ; les lois des gaz ; l'isomérie et la constitution ; l'électrochimie ; l'énergétique moderne et d'autres choses encore, mystérieuses pour mon ignorance.

Ovide. — *Métamorphoses d'Ovide*, une traduction limpide et claire, parue dans la « Collection des meilleurs auteurs classiques français et étrangers », de ces « Métamorphoses » dont la subtile poésie irrita si souvent nos labeurs d'écoliers ; car, nous avons beau faire, ces histoires merveilleuses évoqueront toujours en nos mémoires le temps des versions et des thèmes. Elles valent décidément mieux que cela ; et nos rancunes tenaces d'écoliers nous rendent injustes pour un poète exquis : il est bon que parfois une aimable traduction vienne nous rappeler au respect et à l'équité.

Parodi (D.). — *Le Problème moral et la pensée contemporaine*, une étude philosophique.

Payen (Emile). — *Poèmes tristes*, pleins de grâce et de mélancolie.

Périer (Edmond). — *Estampes et grisailles*, des poésies menacées d'un sort fâcheux par leur auteur même qui, s'adressant à son livre, lui dit :

Bien loin d'atteindre les Coupoles,
Tu t'échoueras le long du quai !

Pinçon (E.). — *Le Livre de Job*, mis en vers par l'auteur qui espère montrer au monde que l'idée religieuse est pour le poète la haute et féconde inspiratrice.

Rabot (Charles). — *Le Nimrod*, une traduction de l'émouvant récit de l'expédition du pôle sud.

Raynaud (Madame Camille). — *Paysages à la plume*, des croquis alertes, spirituels, pittoresques, d'un rythme gracieux et sonore où sont évoqués par le poète : Tanger, Alger, l'Orient, l'Eternelle Nature.

Remy (S.). — *Les Chants du Moulin et du Château*.

Renard (Edmond). — *Dans la Lumière de Rome*, un livre délirant d'enthousiasme et d'émotion que l'auteur dédie à sa mère. « Je vous offre ces pages, dit-il, comme je ferais d'un odorant bouquet de cyclamens cueillis à quelque villa Borghèse. Je souhaite qu'elles répandent devant vous un peu de la joie et de la lumière dont, autant que les embaumantes petites fleurs roses, elles ont été nourries. »

Rey (Auguste). — *Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de Montmorency*, un très intéressant volume littéraire dû à l'historien de la vallée de Montmorency, qui, après avoir consacré au « Château de la Chevrette et Madame d'Epinay », un livre où il passait presque sous silence l'hôte et l'ami le plus illustre, répare cette omission et rétablit, aujourd'hui, Jean-Jacques Rousseau dans la place qu'il mérite, « parmi la société de Madame d'Epinay et de célèbres entours ».

Robinne (René). — *Le Jardin fermé*, poésies.

Roche (Jules). — *L'Impôt sur le revenu*, un volume où furent réunis tous les discours prononcés à ce sujet par l'éminent député : avec leur décisive rigueur scientifique, leur éloquence entraînante et passionnée, ces discours réunis forment le plus significatif des réquisitoires contre le projet de loi, et c'est aussi avec la table alphabétique et avec la table analytique, un document, un instrument de travail de premier ordre.

Rodes (Jean). — *La Chine Nouvelle*.

Savine (Albert). — *Le Beau Lauzun*, d'après les documents d'archives et les Mémoires.

Seché (Léon). — *Madame d'Arbouville*, dans sa correspondance inédite avec Sainte-Beuve, un charmant et émouvant portrait qui prend place dans la riche galerie des « Muses Romantiques ».

Soubies (Albert). — *Les Membres de l'Académie des Beaux-Arts,* depuis la fondation de l'Institut. (Nouvelle édition).

— *L'Almanach des Spectacles* année 1909, le trente-huitième volume d'une collection des plus jolies et des plus précieuses.

Thiebaud (Georges). — *Les Secrets du Règne.*

Tissot (Ernest). — *Princesses de lettres,* un livre de critique consacré à des écrivains comme Arvède Barine, Emilie de Morsier, Jean Dornis, Neera, miss Mary, F. Robinson (Madame Duclaux). Lucie Félix-Faure-Goyau.

Van Gennep (A.). — *Religions, mœurs et légendes,* des essais d'ethnographie et de linguistique.

Verhaeren (Emile). — *Toute la Flandre, les Villes à pignons,* un livre magistral.

DÉCEMBRE

LES ROMANS

CHARLES-HENRY HIRSCH

Des Hommes, des Femmes, des Bêtes.

M. Charles-Henry Hirsch cultive avec un rare bonheur ce genre si injustement décrié de la « nouvelle », genre auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre de la littérature française. Il y excelle : l'étonnante souplesse de son âpre et vigoureux talent s'y donne libre carrière ; sans les transitions qu'exige le roman, il peut y passer à son gré du plaisant au sévère, du drame à la comédie. Et ce sont des « contes d'ici et d'aujourd'hui », et des « contes d'autrefois ou d'ailleurs », des évocations pittoresques de faubourgs parisiens où

« les tondeurs » nous font rire et où l'idylle de la petite Nini nous fait pleurer, et des visions lointaines, comme celle de cet « Isaac Lévitski » où, en quelques pages d'humour et d'amertume, la légendaire et réelle figure du juif polonais se trouve évoquée magistralement.

P.-B. GHEUSI

L'Opéra romanesque.

L'*Opéra romanesque*, publié par M. P.-B. Gheusi — naguère encore codirecteur de l'Académie nationale de musique — pourrait être un roman à clef, même je n'oserais pas jurer que ce n'en est pas un ; mais comme je suis fort peu au courant des choses de l'Opéra et que je n'ai pas — hélas ! — le loisir de fréquenter ses coulisses et ses foyers fameux, j'aurais été bien en peine de découvrir des figures derrière les masques ; et je n'ai reconnu ni Cyrille Guerbois, l'aviateur mélomane, ni Audran, le compositeur amoureux, ni Flore Ferneuil, ni tous les autres ; je suis charmé de mon ignorance, car elle m'a permis de goûter pleinement l'agrément du roman de M. Gheusi, sans avoir à songer à je ne sais quelles personnalités. C'est une très émouvante histoire d'amour et de sacrifice où l'auteur a évoqué une touchante et belle figure de femme et d'artiste ; et puis elle se déroule dans

un cadre si amusant, si séduisant : cet Opéra qui, sous ses lambris dorés, abrite toute une vie, tout un monde, et qui est, comme ce vaisseau dont nous parlaient naguère les œuvres de Jules Bois et de Myriam Harry, une synthèse, une réduction de l'univers tout entier, avec toutes ses passions, toutes ses colères, toutes ses amours.

VALENTINE DE SAINT-POINT

Une Femme et le Désir.

Madame Valentine de Saint-Point, qui nous a plus d'une fois étonnés et intéressés, publie un livre nouveau qui est de beaucoup la meilleure et la plus complète de ses œuvres. Un beau titre : *Une Femme et le Désir*, qui donne bien la synthétique pensée du livre ; car Aude, l'étrange héroïne, est une femme autour de laquelle flambent tous les désirs. Cela ne lui est pas autrement désagréable et ces hommages, tendres ou furieux, rendus à sa beauté par tant d'hommes en extase ont de quoi la flatter, mais ils ne l'émeuvent pas ; froidement, elle met à nu, sous nos yeux, tous ces désirs criés, murmurés ou sanglotés, et les commente avec sagesse et indifférence. Il y a pourtant de beaux cris et d'émouvants sanglots, et ils sont nombreux ces fervents de sa beauté : que de signatures, mon Dieu ! C'est Marc et Xavier, et

Paul, et Pierre, et Jacques, et Didier, Edmond, Antony, Michel... Mais je m'arrête, tout le calendrier y passerait. Mais toujours cette femme tant aimée reste insensible et l'auteur nous en donne gentiment la raison à la dernière ligne du livre : Aude reste sourde et insensible à cette clameur de l'amour universel parce qu'elle n'a jamais songé à aimer une autre personne qu'elle-même...

MYRIAM HARRY

Madame Petit-Jardin.

Madame Myriam Harry, qui nous conduisit naguère en un voyage si troublant et si passionné vers *l'Ile de Volupté*, évoque aujourd'hui dans un de ces décors de lumière, de féerie et de mystère, dont elle excelle à nous peindre l'orientale splendeur, une délicieuse personne qui s'appelle *Madame Petit-Jardin*, silhouette gracieuse et naïve, et perverse, petite cousine tunisienne de *Madame Chrysanthème*. Ce n'est rien, l'histoire de Pierre Fontaine, attaché au gouvernement tunisien, et de Janina, la petite tunisienne dont il s'éprend et qu'il épouse à la mode musulmane. Ce n'est rien, et c'est délicieux : c'est un rêve — tout rempli de très palpables réalités, de passion frémissante et d'émotion, — mais c'est un rêve tout de même, qu'un réveil brutal vient interrompre,

mais sans que Pierre Fontaine, rentré en France, marié, établi solidement dans notre prose, puisse en perdre le souvenir, en oublier l'étrange et douloureuse et douce poésie. « Comment pourrais-je, dit-il, oublier dans notre gris Occident cette petite amie musulmane, le bouquet embaumé de ma jeunesse, le verger d'amour de mon rêve africain. Janina, petit jardin, petite cassolette, qui a parfumé mon âme à toutes les essences de l'Islam ». Ce fut pour lui une gracieuse, étrange et sauvage petite poupée dont il voulut s'amuser et qu'il aima, car par elle il souffrit et pleura. Mais, tout de même, il ne sut pas l'aimer comme une vraie femme : il a aimé en elle son petit jardin, sa cassolette, sa captive, peut-être a-t-il aimé aussi un peu de son mystère, un peu de son malheur, un peu de son âme musulmane, mais sans doute ce n'était point assez, et il est parti, très jaloux, très malheureux, très malade pour toujours. L'histoire est vraiment bien jolie, elle est parfois, souvent, un peu scabreuse, mais il y a tant d'ingénuité et de candeur dans sa perversité ! Et puis, comment se fâcher de certains écarts de conduite, dans un pays où les femmes s'appellent : Gouttelette de Musc, Raisin Sec ! dans un décor de lumière, de pourpre et d'or, dans une atmosphère toute parfumée des effluves des menthes et des roses qui vous caressent et vous grisent.

FRANCIS VARAYNES

Maréva.

Maréva est, nous dit son auteur M. Francis Varaynes, un « roman tahitien », et cela est bien vrai, puisqu'il se déroule tout entier dans l'île voluptueuse où flottent les grisants parfums des gardénias, des orchidées et des jasmins ; puisque aussi l'héroïne de cette histoire passionnée est une exotique petite danseuse, Maréva, fille de Tioti, née en l'île de Borabora ; mais c'est aussi un roman tout court : on y aime, on y souffre, et on y pleure, comme sous notre ciel, tant il est vrai que le cœur d'une petite Tahitienne de quinze ans, prête pour l'amour, est aussi compliqué, aussi profond, que celui de ces Parisiennes dont nos psychologues s'évertuent, depuis tant d'années — et sans y parvenir — à expliquer le mystère. M. Varaynes a cru, et il faut l'en louer, qu'il pouvait se mettre en frais de psychologie pour cette histoire d'outre-mer : il a étudié sa petite héroïne et ses états d'âme avec ferveur et gravité, et ce livre, avec lequel il débute, je crois bien, dans les Lettres, est une œuvre tout à fait remarquable de pensée et d'émotion, écrite dans un style très ferme et très simple qui sait cependant se parer d'images brillantes pour exprimer la splendeur et la joie des décors.

MARIUS-ARY LEBLOND

En France.

Le roman que M. Marius-Ary Leblond a publié, sous le titre *En France,* est une œuvre vaste, curieuse et forte, où, sous couleur de nous conter l'aventure de Claude Mavel, ce jeune homme de La Réunion amené à Paris pour y terminer ses études et qui, plein d'horreur pour la grande ville, est pourtant saisi, happé par elle, au point d'oublier sa petite patrie et son doux avenir, incarné en sa fiancée ; sous couleur, dis-je, de nous raconter cette histoire captivante, l'écrivain remue, à son habitude, un monde d'idées intéressantes et généreuses. La portée philosophique du livre est très haute ; cette œuvre donne à penser vraiment, et il faut louer un écrivain si bien doué pour le roman et capable d'en faire non un moyen mais un but. Tout de même, je ne puis m'empêcher de m'insurger un peu contre la tendance de l'œuvre vraiment trop hostile à Paris ; l'auteur s'en est rendu compte, et, dans une note liminaire, il nous prévient qu'on « pourrait signaler son livre comme un témoignage passionné contre Paris ». Il n'en est rien, nous affirme-t-il, ce témoignage n'était pas dans ses intentions, ce qu'il a voulu peindre, ce qu'il a voulu montrer, « c'est le heurt à la métropole d'un Français élevé avec les principes de la vieille société conservée presque intacte dans la plus

lointaine province de la patrie ; c'est la surprise violente, devant la vie moderne, des conceptions nouvelles de la famille et de l'éducation, des mœurs libres, des jeunes filles affranchies ».

J.-H. ROSNY Jeune

L'Affaire Derive.

Depuis le divorce littéraire survenu entre les frères Rosny, nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion d'apprécier des œuvres nouvelles dues à M. J.-H. Rosny aîné; cela nous promettait, pour quelque jour un « J.-H. Rosny jeune » qui sans doute voudrait user de sa liberté reprise pour nous donner sa mesure personnelle ; et une grande curiosité attendait ce début dans les lettres d'un écrivain que tant d'œuvres publiées depuis vingt ans ont rendu — si j'ose dire — « à moitié » célèbre ; ce premier ouvrage est un roman de mœurs contemporaines : *l'Affaire Derive.*

On y retrouve ces qualités de composition, cette ingéniosité dans l'agencement des péripéties, qui firent la fortune de tant d'ouvrages dus à la collaboration des deux frères. On y retrouve aussi, portés presque à l'excès, ce don d'observation minutieuse, cette richesse de détails dans la description des hommes et des choses ; oui, vraiment, il semble que M. J.-H. Rosny jeune décrive trop

bien, trop parfaitement, avec un luxe trop généreux de détails pittoresques ; il n'est pas un repli de l'âme de ses personnages, pas un détail de leur existence, qui soient laissés dans l'ombre ; nous les connaissons parfaitement, nous vivons avec eux tous les détails de cette tragédie, nous devenons les familiers de tous ces types de province, campés avec une précision et une force extraordinaires. Notre imagination n'a plus rien à faire. Ne le regrettons pas, ce serait se plaindre sans doute que la mariée est trop belle.

L'aventure vécue par ces héros rappelle, par plus d'un point, certaine histoire à peine finie qui, le mois dernier, surexcita bien fort nos imaginations ; mais, moins heureuse que la veuve de l'impasse Ronsin, Madame Calde, dont la mère, la tante et le mari meurent un peu subitement, ne réussit pas à convaincre les jurés de son innocence, et elle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité après des débats dramatiques d'où son amant, le millionnaire Derive, impliqué dans l'affaire, sort indemne. Il serait injuste de pousser trop loin ce rapprochement et de prêter à l'auteur des intentions d'actualité qui sont, à coup sûr, très loin de sa pensée. C'est nous qui, en lisant cette œuvre d'imagination d'une haute tenue littéraire et d'une observation si humaine et si vraie, fûmes sans doute trop enclins à penser à une récente réalité...

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POÉSIE, DIVERS.

COMTE LOUIS-PHILIPPE DE SÉGUR

Souvenirs et anecdotes sur le Règne de Louis XVI.

L'intérêt que peuvent présenter les souvenirs d'un tel personnage ressort éloquemment de l'histoire de sa vie, exposée dans une magistrale et émouvante préface écrite par son descendant, le marquis de Ségur, académicien aujourd'hui, comme son aïeul le fut jadis. « Etre né, dit-il, quelque part dans cette préface, à la veille de la guerre de Sept ans et mort au lendemain de la révolution de Juillet ; avoir été tour à tour colonel et diplomate sous l'ancienne monarchie, ambassadeur extraordinaire sous la Révolution, conseiller d'Etat sous le Consulat, sénateur et grand

maître des cérémonies sous l'Empire, pair de France sous la Restauration, entre temps, voyageur, poète, historien, dramaturge et membre de l'Académie ; avoir vécu dans l'intimité familière de Louis XV, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Washington, du grand Frédéric, de Catherine II et de Napoléon, sans compter tous les satellites gravitant autour de ces astres : une existence aussi remplie donne tous les droits à un homme pour écrire ses mémoires et toute facilité pour les écrire intéressants ».

Et, de fait, ils sont d'un très vif intérêt ces souvenirs restitués avec esprit et émotion, dans une langue noble et pure, avec une simplicité qui a de la race, et c'est une grandiose et formidable histoire, racontée par un homme qui, selon Arnault, « réunissait à ce que la culture des lettres peut apporter de plus piquant ce que les habitudes du grand monde peuvent prêter de plus aimable au commerce de l'homme de lettres ».

DUC DE MONTPENSIER

La Ville au Bois dormant. De Saïgon à Angkor en Automobile.

Avec beaucoup de bonne grâce et de simplicité, le prince nous explique, dans une courte introduction, que, « malgré son titre de *la Ville au Bois*

dormant, son livre n'est pas un conte de fée, encore moins un livre prétentieux, un ouvrage à thèse ; c'est un simple cahier de route rédigé au jour le jour par de jeunes fous qui ont conduit l'automobile, cette avant-dernière conquête bien française de l'industrie, à un pèlerinage difficile devant les ruines de la plus ancienne, de la plus merveilleuse des civilisations asiatiques ! » Et ce jeune voyageur s'excuse encore de nous offrir son journal tel qu'il fut rédigé, sans en avoir supprimé aucune des plaisanteries qui ont égayé une route souvent pénible et dangereuse. Comme il eut raison de ne rien changer à ces notes prime-sautières prises en courant ; avec leur simplicité, leur jeunesse d'impression, elles évoquent à merveille la splendeur de ce voyage. L'éditeur a donné à ce livre d'un fils de France une royale parure : des images magnifiques, dont trois en couleurs et vingt en phototypie, l'illustrent et en font un ouvrage de somptueuse et rare bibliophilie.

IVAN DE SCHÆCK

Promenade autour du Monde avec S. A. I. le Grand-Duc Boris.

Encore un voyage princier, voici *la Promenade autour du monde avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie*, racontée par M. le chevalier Ivan

de Schæck. Le livre, dédié à l'auguste mère du voyageur, S. A. I. Madame la grande-duchesse Wladimir, contient des « visions de route » qui constituent un document pittoresque et instructif sur l'Inde, l'Egypte, le Siam, la Cochinchine française et le Tonkin, le Japon et quelques centres des Etats-Unis, comme San-Francisco et Chicago, C'est, nous dit M. Edouard de Morsier, « le récit alerte d'un journal de route, le relevé quotidien du carnet d'un touriste curieux et intelligent, le compte rendu impartial d'un voyageur homme du monde, informé et diligent », et qui a eu la chance de se promener avec le cousin d'un Tsar à qui furent réservés certains spectacles dont de simples mortels n'eussent point connu la splendeur. Ne nous en plaignons pas, puisque nous les voyons racontés avec beaucoup de verve et reproduits en de belles photographies — cent gravures illustrent l'ouvrage — dans ce très intéressant volume.

ERNEST PEIXOTTO

Through the french provinces.

Un voyage moins lointain, mais fertile en surprises pour nos compatriotes, ignorants par définition des beautés de la douce France, c'est un livre publié, en langue anglaise, par un Américain dont le nom est fort sympathique parmi nous : Ernest Peixotto; il a pour titre *Through the french*

provinces, ce qui signifie — à moi la science polyglotte ! — « A travers les provinces françaises ». C'est la découverte de notre pays par un Américain, qui nous raconte, en des pages alertes, et que j'espère bien voir quelque jour traduites en français, un voyage en automobile sur les bords de la Seine et de l'Oise, des promenades autour de Paris, des visites aux châteaux qui avoisinent Fontainebleau : Vaux-le-Vicomte, Courances, Fleury-en-Bière ; des voyages encore à Sens et à Nemours, à Etampes, Maintenon et Chartres, dans la vallée de la Loire, en Touraine, à Limoges et dans le pays des troubadours. C'est toute la France, comme vous voyez, qui passe dans le livre ; et cet américain nous découvre la beauté, la grâce et la douceur de nos sites et de nos monuments avec infiniments d'humour et d'émotion ; il nous montre aussi toutes les belles choses entrevues en une foule de croquis aimables et prestes et en quelques très beaux tableaux qui sont d'un véritable artiste. Et je songeais, en parcourant ce livre, à ces volumes si rares aujourd'hui, où un autre étranger, un Anglais de génie, Turner, nous découvrit aussi, jadis, des coins de France.

HIPPOLYTE PARIGOT

Renan et l'égoïsme intellectuel.

En des temps moins sceptiques que les nôtres,

ce volume eût soulevé des colères et des enthousiasmes passionnés, aujourd'hui encore, il sera certainement discuté. M. Hippolyte Parigot étudie *Renan et l'égoïsme intellectuel*. Il le fait, nous dit-il, « sans prévention, mais sans complaisance », j'ajouterai, avec une conscience et une érudition tout à fait remarquables. On pourra discuter les conclusions de M. Parigot, on devra convenir que son travail est dans sa concision l'un des plus considérables, les plus complets, qui aient été consacrés à l'homme et à l'œuvre. Il l'a suivi scrupuleusement dans toutes les phases de son existence, dans toutes les parties de son œuvre ; il étudie avec un soin et une conscience parfaite *la Vie de Jésus*, *les Dialogues*, et les *Drames philosophiques*, *l'Histoire du peuple d'Israël*, il analyse le politique, l'artiste et l'écrivain, le philosophe, l'historien, et nous offre de cette œuvre immense une synthèse vraiment impressionnante. Qu'y a-t-il dans tout cela ? Peu de chose, suivant M. Parigot.

« Renan fut une rare intelligence menée par un égoïsme transcendant, une volonté opiniâtre au service d'un caractère flottant et assez médiocre, malgré la rupture avec l'Eglise et le Collège de France. Personnel et point original : voilà son lot.. Il a vécu sur un fonds dont les titres de propriété étaient à d'autres, mais qu'il a retourné opiniâtrément. Un Fontenelle nourri de critique allemande, un Voltaire érudit et dévot, un Stendhal formé par Hegel, Renan fut tout cela et ne fut que cela ».

Eh mais, ce ne serait déjà pas si mal ! Autre part, M. Parigot s'exprime ainsi, et je ne suis pas très sûr que Renan eût été humilié par cette conclusion : « Ce que Renan disait de Mahomet s'applique justement à lui ; il n'a rien inventé, mais il a réalisé avec énergie les aspirations de son siècle ».

ALBERT THIERRY

L'homme en proie aux enfants.

Ce livre que M. Albert Thierry vient de publier n'est pas un roman, c'est une confession, la confession, libre, fière et douloureuse d'un homme qui eut la mission d'instruire des enfants ; mission auguste, tâche difficile et déconcertante. « Le don d'instruire et de conduire les enfants est l'un des plus rares et l'on en peut dire ce que saint Grégoire dit du mystère pastoral que c'est une tempête de l'esprit... » Ce don fut-il dévolu à M. Albert Thierry ? Il est trop modeste pour en être sûr. Du moins, il a regardé passionnément les âmes enfantines confiées à ses soins, il les a étudiées avec une telle ferveur qu'il peut dire avec juste raison « que ce livre leur appartient plus qu'à lui-même ». Il est très noble et très émouvant ce livre ; en face du mystère admirable de ce cerveau d'enfant qui se développe, de cette âme qui s'épanouit, le maître, sans cesse, doute de sa mission : lui qui doit enseigner, il es-

saye de comprendre ; il s'efforce de donner un sens à tous ces gestes spontanés d'une intelligence qui naît, d'un instinct qui s'élance. Et c'est d'une observation magistrale et d'une haute portée philosophique ; c'est aussi très humain et très tendre, car l'auteur aime les enfants, et c'est heureux parce qu'on ne saurait parler d'eux avec sagesse sans les chérir, et ce n'est pas avec l'intelligence, c'est avec le cœur qu'on peut déchiffrer le mystère adorable de l'enfance.

PAUL DE ROUSIERS

Les Grands Ports de France : Leur rôle économique

Etude économique : Il ne faut pas s'effrayer de ce titre. Si les économistes sont, par définition, des gens éminents, leurs études ne sont pas nécessairement ennuyeuses pour le profane. Le livre de M. Paul de Rousiers m'en a offert une preuve nouvelle. Je regardais ce livre avec une méfiance un peu craintive, mais j'ai été vite rassuré et emporté par son intérêt. L'évocation de ces grands ports français : Dunkerque, Le Havre, Rouen, Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Marseille, racontés, non plus avec des images ou avec des mots plus ou moins pittoresques, mais avec des chiffres, avec des documents économiques, des espoirs et des regrets commerciaux, tout cela est,

je vous assure, d'un très vif intérêt; on sent qu'une grosse partie se joue dans ces ports pour l'avenir du commerce et la richesse française, et l'enquête scientifique de M. de Rousiers doit être méditée par tous ceux qui sont soucieux de la prospérité de la France maritime.

CHARLES GIDE

Les Sociétés coopératives de consommation.

Dans le domaine économique encore, M. Ch. Gide, professeur d'économie sociale à la faculté de droit de l'université de Paris, publie une nouvelle édition d'un fort remarquable ouvrage sur *les Sociétés coopératives de consommation.* Il a voulu expliquer, nous dit-il, « aussi clairement que possible, ce que c'est qu'une société coopérative de consommation, comment elle vit, ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, quelles ambitions la travaillent, quelles préoccupations la tourmentent, quelles dissensions la ruinent et aussi comment, dans ses besognes quotidiennes d'humble ménagère, elle touche aux plus hauts problèmes de la science économique ». L'opinion publique française se préoccupe beaucoup de deux formes d'association populaire : le syndicalisme et la mutualité, elle reste indifférente devant la coopération. Elle a grand tort, selon M. Gide, il est

temps de secouer cette indifférence, « le progrès de l'idée coopérative dans le monde est certain, mais il n'est pas sûr que la France puisse prendre dans le mouvement coopératif le rang qui conviendrait à une grande démocratie. Si elle ne le veut pas ou ne le peut pas, l'évolution coopérative s'accomplira tout de même — mais sans elle ».

LEON DENIS

Jeanne d'Arc médium.

L'auteur est un fervent du spiritisme ; il est convaincu que la communication est possible entre le monde visible et le monde invisible — celui des esprits — au moyen de facultés possédées par certains êtres humains. Les phénomènes psychiques ne sont pas, selon lui, accidentels, mais constituent une loi fondamentale de la nature et de l'histoire. Pour appuyer cette thèse et cette conviction, il cite de nombreux exemples dans le présent et aussi dans le passé, dont le plus fameux sera, sans nul doute, Jeanne d'Arc. Selon lui, Jeanne d'Arc était douée de ces facultés à un degré éminent, et il est très renseigné sur la nature et l'identité des êtres qui influençaient sa vie, la guidaient dans sa tâche ; bien mieux, elle se communique aujourd'hui à son tour par l'intermédiaire de plusieurs médiums et elle dicte des

messages par lesquels elle donne son appréciation sur les manifestations dont sa mémoire est l'objet. Même après les « preuves » fournies par M. Denis, il est permis de douter, il est permis aussi de préférer la vieille théorie simpliste d'autrefois qui ne voyait pas autre chose en Jeanne d'Arc qu'une sublime manifestation de foi et de patriotisme, sans aucune intervention des influences psychiques. Mais il faut convenir que M. Denis apporte à sa démonstration cette belle conviction et cette éloquence émouvante qui firent la fortune d'un livre dont j'ai eu l'occasion déjà de vous parler : *Après la mort.*

MARQUIS DE BARONCELLI-JAVON

Blad de Luno.

En un fort beau livre le marquis de Baroncelli-Javon nous offre un recueil de poésies provençales : cela s'appelle *Blad de Luno* ce qui veut dire : *Blé de Lune.* Je regrettais bien d'ignorer les beautés de la langue provençale en lisant cette suite de poésies, dont une traduction très ingénieuse et littéraire me révèle le sens, mais qui doit perdre, j'en suis trop certain, un peu de son soleil, de sa joie et de sa lumière. Tout de même, et malgré mon ignorance, j'ai pu concevoir la grâce et la splendeur de ces vers naïfs et profonds,

pour lesquels le grand Frédéric Mistral a écrit quelques lignes liminaires : « Ton trident, ô Folco, avec ses pointes fières, tel que la lune nouvelle, va se lever au ciel ardent, pour notre gloire de félibres : les ailes de ta foi planent sur la terre salée, plus haut que celles des goélands. » La phrase est jolie en français, mais qu'elle semble plus somptueuse et plus belle dans ces mots de Provence, même maladroitement prononcés ! Le livre est d'une grande séduction avec ses images hors-texte et frontispices qui « représentent le taureau et le cheval dans l'art à travers les âges. »

MAURICE DONNAY

Théâtre. — Tome IV.

Deux pièces, seulement, mais c'est l'*Autre Danger*, cette belle, douloureuse et forte comédie, et *le Retour de Jérusalem* à la si retentissante carrière. Au seuil de cette dernière, le spirituel académicien a écrit une préface délicieuse où, avec une grande tranquillité, avec aussi un esprit endiablé, il répond à tous les commentaires qui assaillirent cette heureuse pièce — et Dieu sait s'ils furent nombreux et contradictoires ! « Elle est antisémite, philosémite ; elle est courageuse, elle manque de générosité ; elle est inopportune, elle vient à son heure ; c'est une œuvre saine, c'est

une mauvaise action. Quoi, tout cela à la fois? C'est beaucoup, c'est trop ou ce n'est pas assez. Devant tant d'affirmations contraires, comment un auteur s'y reconnaîtrait-il? Il ne sait vraiment plus ce qu'il a fait. » Le public le sait, lui, et, sans passion pour ou contre les religions ou les races, il juge que c'est une admirable pièce...

MÉMENTO DU MOIS DE DÉCEMBRE

ROMANS

Gastine (L.). — *L'Enigme dans l'Espace.*
Régnier (Henri de). — *La Flambée.*
Saint-Mercet. — *Aventurine.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Allorge (Henri). — *L'Essor éternel,* des vers où l'auteur exalte le rôle sublime de la souffrance, expose les enseignements de la vie et de la nature.

Barrès (Maurice). — *Du sang, de la Volupté et de la Mort,* une nouvelle édition, faite avec beaucoup de soin de l'œuvre admirable qui restera, je crois bien, le livre définitif, le plus noble, le plus vaste, le plus humain, du

bel écrivain à qui nous devons, cependant, tant d'œuvres puissantes.

Bertaut (Jules). — Voir Alphonse Seché.

Boland (Henri). — *Coins de France.*

— *En douce France,* deux livres pleins d'agrément, où la documentation se fait émouvante.

Bouchor (Jean). — *Le Soleil dans la forêt,* suivi de *Bienheureuse,* pièce en deux tableaux, en vers. L'auteur nous prévient, dans sa préface, qu'on « trouvera dans ce recueil des histoires, des amours et rêveries, indispensables à un jeune homme qui se doit, à lui-même, d'être jeune, et quelques « féeries intimes » qui seront plus ou moins goûtées suivant qu'on aimera plus ou moins des subtilités plus intellectuelles que sentimentales ».

Cagnac (Moïse). — *Etudes critiques sur Fénelon.*

Caillard (Francis). — *Les Sagesses,* poésies.

Canny (Xavier). — *Aurores et Couchants*, poésies.

Chambrier (James de). — *Avant et après Sadowa.*

Darget (France). — *Les Matinales,* d'émouvantes poésies d'une jeune femme.

Delage (Yves) et Goldsmith. — *Les Théories de l'Evolution*, un livre paru dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique ». « Les théories! » Vous avez bien lu, car depuis Darwin l'idée a progressé et s'est développée de telle façon qu'elle se présente aujourd'hui sous des formes très différentes et très contradictoires qui ont toutes des partisans très résolus : il y a des Darwinistes et des Lamarckiens, puis une multitude de néo-darwinistes et de néo-lamarckiens. Dans leur livre, d'une très belle ordonnance, MM. Yves Delage et Goldsmith essaient de mettre un peu d'ordre et de lumière dans ce labyrinthe d'idées un peu obscures, de les détailler pour les profanes capables seulement de concevoir, d'ensemble, leur féconde beauté.

Après les avoir exposées avec beaucoup de science et de conscience, et les avoir expliquées aussi clairement que possible, les auteurs concluent... qu'il est bien difficile de conclure ; aucun des systèmes examinés ne fournissant une solution générale satisfaisante du problème de l'évolution.

Doublet (Edouard). — *Pluie et beau temps*, d'harmonieuses poésies où l'auteur contrairement aux poètes blagués par notre ami Zamacoïs, chante souvent la joie de vivre et d'aimer.

Faguet (Emile). — *Propos littéraires*, cinquième série.

Faure (Gabriel). — *Heures d'Italie*, « Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie ».

Goldsmith. — Voir Yves Delage.

Henriot (Emile). — *Petite Suite Italienne*, des poésies d'un rythme original et d'une gracieuse inspiration.

Jullien (Jean). — *Enquête sur le monde futur*, une œuvre étrange et forte.

Labbé (Paul). — *Chez les Lamas de Sibérie*, un voyage dans un pays quasi fabuleux, dont le mystère nous est dévoilé en des pages pittoresques et par de nombreuses images.

Lafenestre (Pierre). — *Symphonie poétique*.

Laudet (Fernand). — *Ombres et Lumière*, des pages mêlées sur l'Optimisme, la douleur, la charité, la méchanceté, la bonne humeur, la mélancolie, pages tout à la fois alertes et émues qui, reflètent, au hasard des circonstances, la tristesse ou la douceur de quelques impressions. »

Lavedan (Henri). — *La Vie courante*, un volume où sont réunies les étincelantes chroniques de M. Henri Lavedan, qui ne doivent rien à cette actualité qui les fit naître, et gardent dans le livre toute leur grâce souriante, toute leur séduction.

Lesclide (Juana Richard). — *Les Fleurs sanglantes*, poésies. C'est, nous dit M. Jules Claretie, « un volume né des rêves, des pensées, des souffrances d'une femme, livre de pitié et de tendresse, qui fera songer ».

Marie (Aristide). — *Un imagier romantique : Célestin Nanteuil*, « peintre aquafortiste et lithographe ».

Mauriac (François). — *Les mains jointes*, poésies.

Michel (Jules). — *Croquis de Croisière*, illustrés par de lestes dessins de Gir.

Poncet (François). — *Les Affinités électives de Gœthe*, un très bon livre préfacé par M. Lichtenberger.

Rocher (Fernand de). — *La Gazette de Cyrano*, des éphéméri-

des niçoises, évoquées en de prestes rimes d'une jolie et pittoresque fantaisie.

Seché (Alphonse) et Jules Bertaud. — *Diderot.*

— *Tolstoï,* deux volumes d'une très intéressante documentation.

Segond (J.). — *La Conquête de Netzas,* « souvenirs d'un colon tunisien, chasseur impénitent », un volume où, avec beaucoup de verve et de belle humeur, l'auteur évoque la création, dans la région du Nord tunisien, d'un village français aujourd'hui prospère, entouré de fermes nombreuses. « Bel exemple, nous dit M. Gung'l dans la préface, de ce que peut réaliser une volonté souriante et tenace aux prises avec la force de méfiance et d'inertie d'une population qui voit dans chaque colon, dans chaque acquéreur de terres, un spoliateur et un ennemi ». De belles histoires de chasse, qui sèmblent véridiques, illustrent ce récit, et c'est un livre « bien français, bien portant et bien pensé, bien écrit par surcroît ».

Trarieux (Gabriel). — *Le Portique,* un livre de très beaux sonnets. Ce livre nous dit l'auteur,

« Ce livre est le jardin à la blanche terrasse
Où je devise avec les vivants et les morts. »

Tyndale (Walter). — *L'Egypte d'hier et d'Aujourd'hui.*

Valois (Noël). — *La Crise religieuse au* XVe *siècle ; Le Pape et le Concile.*

Weil (Commandant H.). — *Joachim Murat, Roi de Naples* : la dernière année du règne (mai 1814-mai 1815). »

QUELQUES DISPARUS

QUELQUES DISPARUS

MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Mort le 15 Février 1909.

Il était né le 24 Mai 1835 en Savoie. Son œuvre la plus célèbre est « Un homme d'autrefois » consacrée à son aïeul, le Marquis Joseph Henri Costa de Beauregard. Parmi les autres œuvres publiées par lui il convient de signaler : « la Jeunesse du Roi Charles Albert », « Le Roman d'un Royaliste sous la Révolution », « Les Dernières Années du Roi Charles Albert », « La Prédestinée ». Il avait été élu membre de l'Académie Française en 1896. Il y remplaçait Camille Doucet, et il fut reçu par M. Edouard Hervé qui l'accueillit par ces paroles : « Il n'y a plus de cour, il y a toujours de bons auteurs. Lorsque l'Académie les trouve dans le monde où vous vivez, elle est heureuse de reconnaître que la tradition du bon langage n'a pas été

délaissée par la bonne compagnie. En conservant à notre langue ses titres de noblesse, l'élévation sans emphase, la simplicité sans platitude, et surtout cette clarté qui n'est autre chose que la probité du langage, vous servirez encore notre pays ; vous contribuerez à propager dans le monde son influence et à faire rayonner son génie... »

PASCHAL GROUSSET

Mort le 10 Avril 1909.

Il était né le 7 Avril 1845. Il avait débuté dans la politique la plus ardente, la plus révolutionnaire, et à 26 ans, ayant pris part à l'insurrection de la Commune il devait s'expatrier pour sauver sa vie. Il resta plusieurs années en exil et c'est de l'étranger que partirent ses premières œuvres littéraires ; œuvres simples, d'aimable vulgarisation, où il cultive avec beaucoup de talent la manière de Jules Verne. Sa série « La Vie de Collège dans tous les pays » publiée sous le pseudonyme d'André Laurie a charmé plusieurs générations de jeunes gens. Sous un autre pseudonyme, Philippe Daryl, il a publié toute une série d'articles de propagande pour la renaissance du Sport et il fut à l'avant-garde du grand mouvement qui s'est dessiné vers la fin du XIXe siècle pour le développement des exercices physiques.

JEAN LAHOR

Mort le 3 Juillet 1909.

Le docteur Henry Cazalis qui acquit sous le pseudonyme de Jean Lahor une enviable renommée dans les lettres était né le 9 Mars 1840. Poète inspiré et charmant il a publié « L'Illusion », une belle traduction du Cantique des Cantiques et les « Quatrains de Al. Ghazali ». Dans son œuvre de prosateur on remarque particulièrement « Le Livre du Néant » et « La Gloire du Néant ». Savant, et sous son nom de Cazalis, il a publié des œuvres remarquables telles que « Science et Mariage » que l'Académie de Médecine couronna, et, « L'Alimentation à bon marché, saine et rationnelle » œuvre de savant et de sociologue.

CATULLE MENDÈS

Mort le 8 Février 1909.

Il était né le 21 Mai 1841 et malgré ses soixante-huit ans paraissait voué encore à de longues destinées lorsqu'il tomba victime du plus étrange accident de chemin de fer, dans des circonstances particulièrement pénibles et tragiques. C'est une des figures les plus considérables de la poésie et de la littérature de ce temps. Pour les poètes parnassiens dont il fut à la fois le chef et l'historien (son livre aujourd'hui introuvable du Parnasse Contemporain restera comme un des documents les plus curieux de notre histoire littéraire) il était une sorte de demi-Dieu, et selon le témoignage de Théodore de Banville « était beau comme un Prince Charmant ». Il eut en partage les dons les plus rares et les plus magnifiques et aurait été, sans nul doute, une pure gloire de la littérature française, s'il n'avait de façon excessive dispersé son effort aux quatre vents de la littérature et de la presse.

Sa production est formidable, il n'a cessé d'écrire depuis un demi-siècle, depuis le temps où à dix-huit ans il fondait « La Revue Fantaisiste » où régnèrent Baudelaire, Banville, Houssaye, où se révélèrent : Léon Cladel, Léon Dierx, Daudet, Hérédia, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam, jusqu'à

la veille de sa mort où il surveillait les dernières répétitions d'un drame en prose.

Parmi ses œuvres trop nombreuses et qui défient l'énumération, on peut citer, en poésie : « Philomela », « Hesperus », « Lieds de France », les « Braises du Cendrier », etc...

En romans : les « Mères ennemies », « la Vie et la mort d'un Clown », « Zohar », « le Roi Vierge », « la Maison de la Vieille » ; quarante-cinq volumes de Contes et Nouvelles.

Dans le Théâtre : les « Mères ennemies », « Gwendoline », « la Femme de Tabarin », « Médée », « la Reine Fiammette », « Glatigny », « la Vierge d'Avila », etc...

Histoire littéraire : « Rapport sur la poésie de 1867 à 1900 ».

ALBERT MERAT

Mort le 16 Janvier 1909.

Il était né le 23 Mars 1840 et comme Catulle Mendès mourut d'une fin tragique : dans un accès de neurasthénie, ce pacifique et tranquille fonctionnaire — il était bibliothécaire du Sénat — se suicida d'un coup de revolver. C'était un poète charmant qui fit bonne figure dans la pléiade des parnassiens, ami de Verlaine et de Léon Valade. Il publia en collaboration avec ce dernier un gracieux volume de poésie « Avril, Mai, Juin » qui est son premier ouvrage et parut en 1863. Parmi ses autres ouvres poétiques : « Chimères », « Au Fil de l'Eau », « Triolets des Parisiens de Paris ».

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Mort le 22 Décembre 1909.

Il était né en 1874 et ne connut pendant sa trop courte existence que la pauvreté et la maladie. Son œuvre, sitôt interrompue, est pourtant considérable : elle lui avait valu la sympathie et l'admiration des lettrés et il était sans doute à la veille de la grande renommée et de la fortune. Il avait débuté très jeune en fondant une petite revue littétaire « l'Enclos » et en publiant « la Bonne Madeleine » et « la pauvre Marie » où déjà les critiques d'avant-garde signalaient des dons extraordinaires d'observation et une remarquable faculté à éprouver et à exprimer les souffrances d'autrui. Depuis, il avait publié « Bubu de Montparnasse » devenu dans son genre un livre en quelque sorte classique, puis, « le Père Perdrix », « Marie Donadieu », et enfin, cet extraordinaire « Croquignole » tout récent et dont l'original souvenir est encore vivace.

CONCOURS & PRIX LITTÉRAIRES

CONCOURS & PRIX LITTÉRAIRES

LE PRIX GONCOURT

Le 12 décembre 1909, l'Académie Goncourt composée de MM. Léon Hennique, président, Elémir Bourges, Lucien Descaves, Léon Daudet, Gustave Geffroy, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, J. et H. Rosny, Jules Renard, a attribué son prix annuel, de cinq mille francs, à MM. Marius-Ary Leblond pour l'œuvre « En France » dont il est question dans une autre partie de cet ouvrage.

Ces deux frères, quoique très jeunes — ils sont nés, l'un en 1877, l'autre en 1880 — ont derrière eux déjà un long et riche passé littéraire, et c'est non seulement à leur œuvre de cette année mais à l'ensemble de leur effort, sans doute, qu'a été accordé cette consécration. Parmi les œuvres publiées jusqu'à présent par MM. Marius-Ary Le-

blond il faut signaler : les « Vies parallèles », « Zézère », « la Sarabande », « les Sortilèges », « L'Oued », « L'île de Madagascar » et un grand ouvrage sur la Morale du xxe siècle.

LE PRIX « VIE HEUREUSE »

Les Femmes de Lettres qui composent le Jury du Prix « Vie Heureuse » ont, dans leur séance du 3 décembre 1909, décerné le prix annuel de cinq mille francs à M. Edmond Jaloux pour le plus récent roman de cet écrivain, intitulé : « Le reste est silence », œuvre étrange et originale et qui sans doute ne fut point, dans l'esprit de son auteur, destiné à atteindre le grand public. Raison de plus pour récompenser flatteusement un effort aussi désintéressé.

Le Jury était présidé par Mme Félix Faure-Goyau, et composé de Mmes J. Adam, Jean Bertheroy, C. de Brontelles, Alphonse Daudet, J. Dieulafoy, Jean Dornis, Duclaux, Claude Ferval, Judith Gautier, Félix Faure-Goyau, Myriam Marry, Jane Marnic, Delarue-Mardrus, Catulle Mendès, Georges de Peyrebrune, Poradowska, Gabrielle Réval, Edmond Rostand, Duchesse de Rohan, Séverine, Marcelle Tinagre.

M. Edmond Jaloux a publié déjà : « L'Agonie de l'Amour », « les Sangsues », « le Jeune homme au masque », « l'Ecole des mariages » et « le démon de la Vie ».

LE PRIX DE ROME DE LA LITTÉRATURE

Le Prix de Rome alias Prix National de Littérature devait être donné cette année à un poète. Dans sa séance du 15 juin 1909 la Commission instituée pour l'attribution de ce prix et qui était composée de MM. Emile Blémont, président, Maurice Donnay, Auguste Dorchain, Jules Bois, Maurice Faure, Beauquier, Lucien Descaves, Henri de Régnier, Ernest Dupuy, Elémir Bourges, A. Foulon de Vaulx, Alcanter de Brahm, Léon Riotor, V. Emile Michelet, Barrès, Jules Claretie, Raoul de Saint-Arroman, Maxime Lecomte, Georges Lecomte, Gustave Kahn, Couyba, Marcel Sembat, J. et H. Rosny, a désigné M. Edmond Pilon, un poète de talent qui, né le 19 novembre 1874, a débuté voilà plus de quinze ans en publiant des vers qui firent la joie de l'école symboliste. On lui doit « Maison d'Exil » où Stéphane Mallarmé trouva des « accords exquis d'âme et de forme », des « Portraits français » d'une grande délicatesse, « les Muses et bourgeoises de jadis » et les « Aspects de l'Ile-de-France » qui sont vraiment d'un poète et d'un artiste.

LE PRIX SULLY PRUDHOMME

La Commission instituée pour l'attribution du Prix Sully Prudhomme et qui se compose de MM. Désiré Lemerre, Auguste Dorchain, Albert-Emile Sorel et Hémon, exécuteurs testamentaires du poète, a désigné, en 1909, M. Marcel Toussaint, auteur du recueil « Le Sculpteur de Sable sous la Rose et sous l'Olivier » qui, contrairement à certains des lauréats couronnés avant lui, n'a rien d'un révolutionnaire et cultive sagement un harmonieux jardin aux fleurs brillantes et claires.

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

C

D

E

F

G

H

I

J

Q

R

S

V

W

X

TABLE

A. PICHAT. — Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine.

